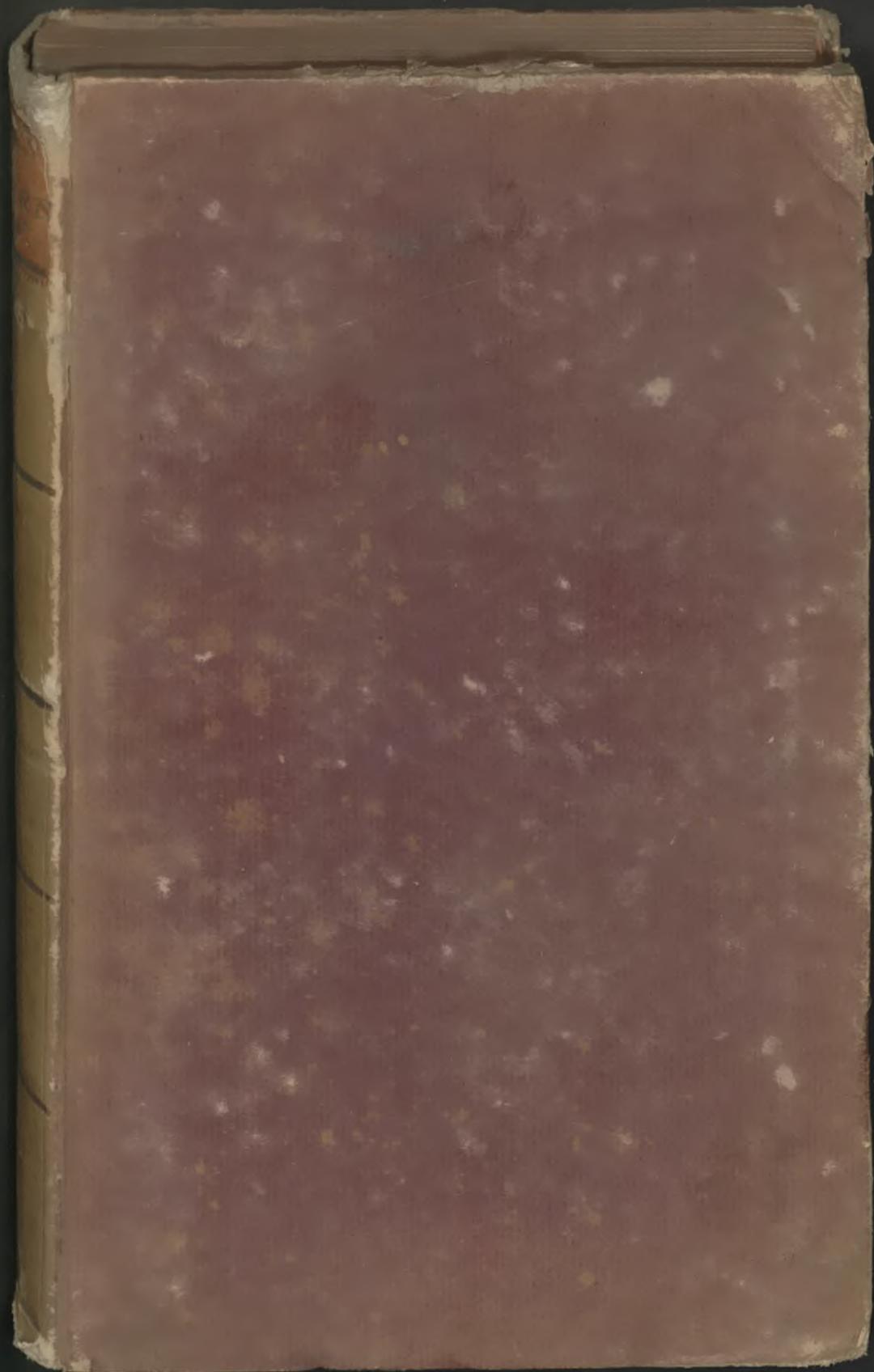
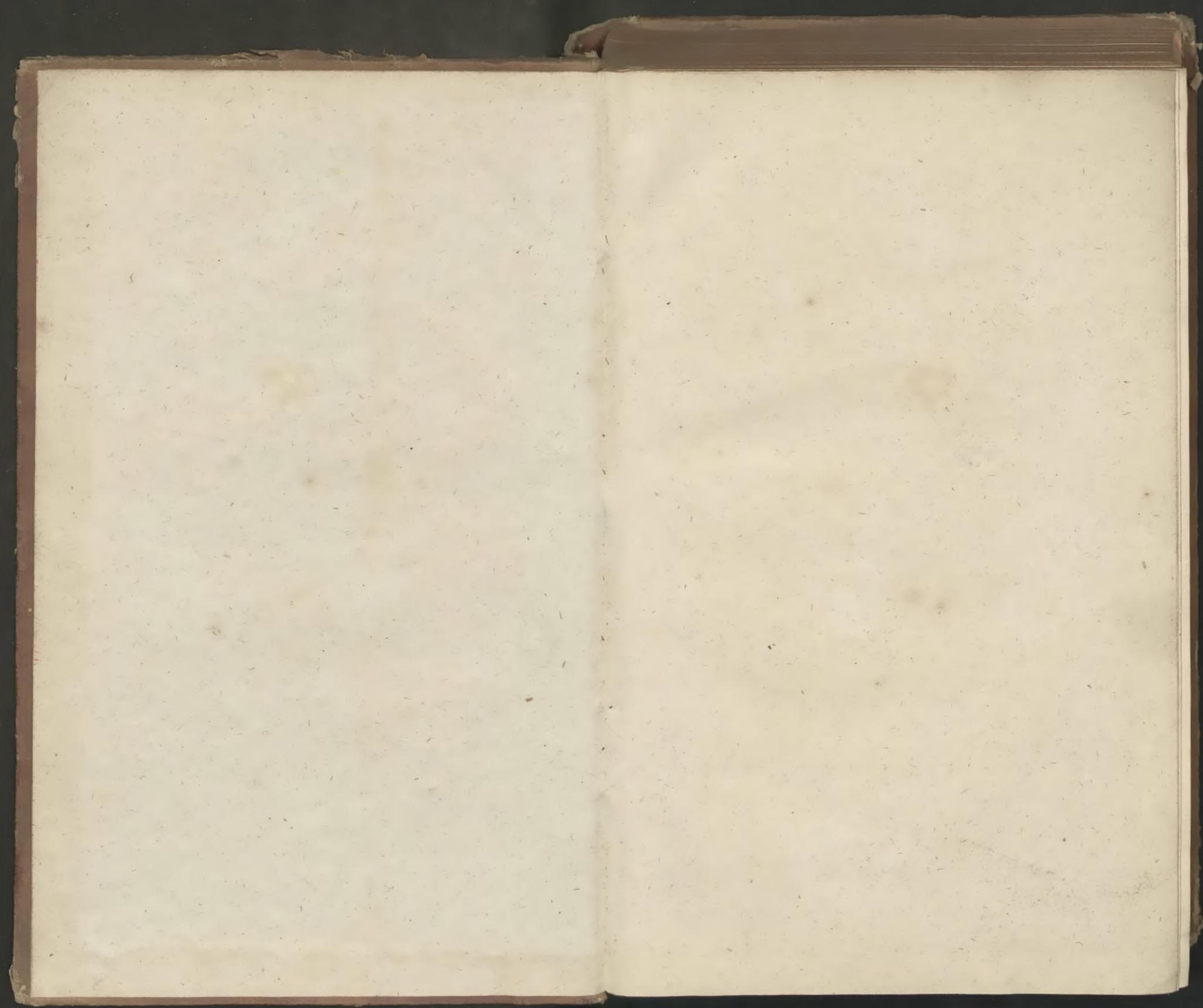


COPIES DE LA BIBLIOTHÈQUE
DE
VOLTAIRE
TOME LV.





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

200

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

T O M E C I N Q U A N T E - C I N Q U I E M E .

A G O T H A ,

Chez CHARLES-GUILLAUME ETTINGER, Libraire.

1 7 8 8 .



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

Wyższa Szkoła Pedagogiczna
w Bydgoszczy
Biblioteka Główna

S 1503

LETTRES
DE L'IMPERATRICE
DE RUSSIE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

Corresp. de l'impér. de R... etc.

A

LETTRES
DE L'IMPERATRICE
DE RUSSIE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE L'IMPERATRICE.

J'AI mis sous les vers du portrait de *Pierre le grand* —
que M. de *Voltaire* m'a envoyés, par M. de *Balk*, 1763.
Que Dieu le veuille !

J'ai commis un péché mortel en recevant la lettre adressée au géant (1) : j'ai quitté un tas de suppliques, j'ai retardé la fortune de plusieurs personnes, tant j'étais avide de la lire. Je n'en ai pas même eu de repentir. Il n'y a point de casuistes dans mon empire, et jusqu'ici je n'en étais pas bien fâchée. Mais voyant le besoin d'être ramenée à mon devoir, j'ai trouvé qu'il n'y avait point de meilleur moyen que de céder

(1) M. *Pictet*, genevois d'une très-grande taille, était alors à Pétersbourg. On n'a trouvé ni la lettre dont M. de *Voltaire* l'avait chargé pour l'impératrice, ni les vers pour le portrait de *Pierre le grand*.

1763. au tourbillon qui m'emporte et de prendre la plume pour prier M. de *Voltaire*, très-férieusement, de ne me plus louer avant que je l'aye mérité. Sa réputation et la mienne y sont également intéressées. Il dira qu'il ne tient qu'à moi de m'en rendre digne, mais en vérité, dans l'immensité de la Russie, un an n'est qu'un jour, comme mille ans devant le Seigneur. Voilà mon excuse de n'avoir pas encore fait le bien que j'aurais dû faire.

Je répondrai à la prophétie de *Jean-Jacques Rousseau* en lui donnant, j'espère, aussi long-temps que je vivrai, un démenti fort impoli. Voilà mon intention; reste à voir les effets. Après cela, Monsieur, j'ai envie de vous dire : *Priez Dieu pour moi.*

J'ai reçu aussi avec beaucoup de reconnaissance le second tome de *Pierre le grand*. Si dans le temps que vous avez commencé cet ouvrage, j'avais été ce que je suis aujourd'hui, j'aurais fourni bien d'autres mémoires. Il est vrai qu'on ne peut assez s'étonner du génie de ce grand homme. Je vais faire imprimer ses lettres originales que j'ai ordonné de ramasser de toutes parts. Il s'y peint lui-même. Ce qu'il y avait de plus beau dans son caractère, c'est que, quelque colérique qu'il fût, la vérité avait toujours sur lui un ascendant infailible : et pour cela seul il mériterait, je pense, une statue.

Je regrette aujourd'hui pour la première fois de ma vie de ne point faire de vers ; je ne peux répondre aux vôtres qu'en prose, mais je peux vous assurer que depuis 1746, que je dispose de mon temps, je vous ai les plus grandes obligations. Avant cette époque je ne lisais que des romans, mais par hasard vos ouvrages

me tombèrent dans les mains ; depuis je n'ai cessé de les lire et n'ai voulu d'aucuns livres qui ne fussent aussi bien écrits, et où il n'y eût autant à profiter. Mais où les trouver ? Je retouruais donc à ce premier moteur de mon goût et de mon plus cher amusement. Assurément, Monsieur, si j'ai quelques connaissances, c'est à lui seul que je les dois. Mais puisqu'il se défend par respect de me dire qu'il baise mon billet, il faut par bienfiance que je lui laisse ignorer que j'ai de l'enthousiasme pour ses ouvrages. Je lis à présent l'Essai sur l'histoire générale : je voudrais favoir chaque page par cœur, en attendant les œuvres du grand *Corneille*, pour lesquelles j'espère que la lettre de change est expédiée.

CATERINE.

L E T T R E II.

DE L'IMPERATRICE.

L'IMPERATRICE de Russie est très-obligée au neveu de l'abbé *Bazin* de ce qu'il a bien voulu lui dédier l'ouvrage (1) de son oncle qui assurément n'a rien de commun avec *Abraham Chaumeix*, maître d'école à Moscou, où il enseigne l'*a b c* aux petits enfans. Elle a lu ce beau livre d'un bout à l'autre avec beaucoup de plaisir, et ne s'est point trouvée supérieure à ce qu'elle a lu parce qu'elle fait partie de ce genre-humain si enclin à goûter les absurdités les

(1) La première édition de la Philosophie de l'histoire, que l'auteur a fait servir depuis d'introduction à l'Essai sur les mœurs, etc.

1765. — plus étranges ; elle est persuadée que ce livre ne manquera pas d'en éprouver sa part , et qu'à Paris il fera infailliblement livré au feu , au pied d'un grand escalier ; ce qui lui donnera un lustre de plus.

Comme le neveu de l'abbé *Bazin* a gardé un profond silence sur le lieu de sa résidence , on a adressé cette réponse à M. de *Voltaire* si connu pour protéger et favoriser les jeunes gens dont les talens font espérer qu'ils feront un jour utiles au genre-humain. Cet illustre auteur est prié de faire parvenir ce peu de lignes à sa destination ; et si par hasard il ne connaissait point ce neveu de l'abbé *Bazin* , on est persuadé qu'il excusera cette démarche en faveur du mérite éclatant de ce jeune homme.

CATERINE.

LETTRE III.

DE L'IMPERATRICE.

Le 22 d'auguste.

MONSIEUR, puisque , Dieu merci , le neveu de l'abbé *Bazin* est trouvé , vous voudrez bien qu'une seconde fois je m'adresse à vous pour lui faire parvenir dans sa retraite le petit paquet ci-joint , en témoignage de ma reconnaissance pour les douceurs qu'il me dit. Je serais très-aise de vous voir assister tous les deux à mon carrousel , dussiez-vous vous déguiser en chevaliers inconnus. Vous en auriez tout le temps : la pluie continuelle qui tombe depuis

plusieurs semaines m'a obligée de renvoyer cette fête au mois de juin de l'année prochaine.

1765.

Ma devise est une abeille qui volant de plante en plante amasse son miel pour le porter dans sa ruche , et l'inscription est l'*Utile*. Chez vous les inférieurs instruisent , et il serait facile aux supérieurs d'en faire leur profit : chez nous c'est tout le contraire ; nous n'avons pas tant d'aifance.

L'attachement du neveu *Bazin* pour feu ma mère lui donne un nouveau degré de considération chez moi : je trouve ce jeune homme très-aimable , et je le prie de me conserver les sentimens qu'il me témoigne. Il est très-bon et très-utile d'avoir de pareilles connaissances. Vous voudrez bien, Monsieur, être assuré que vous partagez avec le neveu mon estime , et tout ce que je lui dis est également pour vous aussi.

CATERINE.

P. S. Des capucins qu'on tolère à *Moscou* , car la tolérance est générale dans cet empire (il n'y a que les jésuites qui ne sont pas soufferts), s'étant opiniâtrés cet hiver à ne vouloir pas enterrer un français (qui était mort subitement), sous prétexte qu'il n'avait pas reçu les sacremens , *Abraham Chaumeix* fit un factum contre eux pour leur prouver qu'ils devaient enterrer un mort. Mais ce factum ni deux réquisitions du gouverneur ne purent porter ces pères à obéir. A la fin on leur fit dire de choisir , ou de passer la frontière , ou d'enterrer ce français. Ils partirent ; et j'envoyai d'ici des augustins plus dociles qui , voyant qu'il n'y avait pas à badiner , firent tout

1765. ce qu'on voulut. Voilà donc *Abraham Chaumeix* devenu raisonnable en Russie ; il s'oppose à la persécution. S'il prenait de l'esprit, il ferait croire les miracles aux incrédules. Mais tous les miracles du monde n'effaceront pas la tache d'avoir empêché l'impression de l'Encyclopédie.

L E T T R E I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

L'ABEILLE est utile sans doute,
On la chérit, on la redoute,
Aux mortels elle fait du bien,
Son miel nourrit, sa cire éclaire :
Mais quand elle a le don de plaire,
Ce superflu ne gâte rien.

Minerve, propice à la terre ;
Instruisit les grossiers humains,
Planta l'olivier de ses mains,
Et battit le dieu de la guerre.

Cependant elle disputa
La pomme due à la plus belle ;
Quelque temps Paris hésita,
Mais Achille eût été pour elle.

M A D A M E,

Que votre Majesté impériale pardonne à ces mauvais vers ; la reconnaissance n'est pas toujours

1765. éloquente : si votre devise est une abeille, vous avez une terrible ruche ; c'est la plus grande qui soit au monde ; vous remplissez la terre de votre nom et de vos bienfaits. Les plus précieux pour moi sont les médailles qui vous représentent. Les traits de votre Majesté me rappellent ceux de la princesse votre mère.

J'ai encore un autre bonheur, c'est que tous ceux qui ont été honorés des bontés de votre Majesté sont mes amis ; je me tiens redevable de ce qu'elle a fait si généreusement pour les *Diderot*, les *d'Alembert* et les *Calas*. Tous les gens de lettres de l'Europe doivent être à vos pieds.

C'est vous, Madame, qui faites les miracles ; vous avez rendu *Abraham Chaumeix* tolérant ; et s'il approche de votre Majesté il aura de l'esprit ; mais pour les capucins, votre Majesté a bien senti qu'il n'était pas en son pouvoir de les changer en hommes, depuis que *S^t François* les a changés en bêtes. Heureusement votre académie va former des hommes qui n'auront pas affaire à *S^t François*.

Je suis plus vieux, Madame, que la ville où vous rénez et que vous embellissez. J'ose même ajouter que je suis plus vieux que votre Empire, en datant sa nouvelle fondation du créateur *Pierre le grand* dont vous perfectionnez l'ouvrage. Cependant je sens que je prendrais la liberté d'aller faire ma cour à cette étonnante abeille qui gouverne cette vaste ruche, si les maladies qui m'accablent, me permettaient, à moi pauvre bourdon, de sortir de ma cellule.

Je me ferai présenter par M. le comte de *Schouvalof* et par madame sa femme que j'ai eu

1765 l'honneur de posséder quelques jours dans mon petit hermitage. Votre Majesté impériale a été le sujet de nos entretiens, et jamais je n'ai tant éprouvé le chagrin de ne pouvoir voyager.

Oserais-je, Madame, dire que je suis un peu fâché que vous vous appeliez *Catherine* : les héroïnes d'autrefois ne prenaient point de nom de saintes : *Homère*, *Virgile* auraient été bien embarrassés avec ces noms-là ; vous n'étiez pas faite pour le calendrier.

Mais soit *Junon*, *Minerve* ou *Vénus*, ou *Cérès*, qui s'ajustent bien mieux à la poésie en tout pays, je me mets aux pieds de votre Majesté impériale, avec reconnaissance et avec le plus profond respect.

L E T T R E V.

D E L' I M P E R A T R I C E.

A Pétersbourg, 28 novembre.

MONSIEUR, ma tête est aussi dure que mon nom est peu harmonieux ; je répondrai par de la mauvaise prose à vos jolis vers. Je n'en ai jamais fait, mais je n'en admire pas moins pour cela les vôtres. Ils m'ont si bien gâtée que je ne puis presque en souffrir d'autres. Je me renferme dans ma grande ruche ; on ne saurait faire différens métiers à la fois.

Jamais je n'aurais cru que l'achat d'une bibliothèque m'attirerait tant de compliments : tout le monde m'en fait sur celle de *M. Diderot*. Mais avouez, vous à qui l'humanité en doit pour le

soutien que vous avez donné à l'innocence et à la vertu dans la personne des *Calas*, qu'il aurait été 1765. cruel et injuste de séparer un savant d'avec ses livres.

Démétri, métropolitain (a) de Novogorod n'est ni persécuteur, ni fanatique. Il n'y a pas un principe dans le Mandement d'*Alexis* (1) qu'il n'avouât, ne prêchât, ne publiât, si cela était utile ou nécessaire : il abhorre la proposition des deux puissances. Plus d'une fois il m'a donné des exemples que je pourrais vous citer. Si je ne craignais de vous ennuyer, je les mettrais sur une feuille séparée afin de la brûler si vous ne vouliez pas la lire.

La tolérance est établie chez nous : elle fait loi de l'État ; et il est défendu de persécuter. Nous avons, il est vrai, des fanatiques qui, faute de persécution, se brûlent eux-mêmes ; mais si ceux des autres pays en faisaient autant, il n'y aurait pas grand mal ; le monde n'en ferait que plus tranquille, et *Calas* n'aurait pas été roué. Voilà. Monsieur, les sentimens que nous devons au fondateur de cette ville que nous admirons tous deux.

Je suis bien fâchée que votre santé ne soit pas aussi brillante que votre esprit : celui-ci en donne aux autres. Ne vous plaignez point de votre âge, et vivez les années de *Mathusalem*, dussiez-vous tenir dans le calendrier la place que vous trouvez à propos de me refuser. Comme je ne me crois point en droit d'être chantée, je ne changerai point mon nom contre celui de l'envieuse et jalouse *Junon* : je n'ai

(a) Les métropolitains ne diffèrent des autres évêques et archevêques que par une cape blanche ; celui-ci l'a reçue pour m'avoir couronnée.

(1) Voyez le volume des *Favétiés*.

pas assez de présomption pour prendre celui de
 1765. *Minerve* ; je ne veux point du nom de *Vénus*, il y
 en a trop sur le compte de cette belle dame. Je ne
 suis pas *Cérès* non plus ; la récolte a été très-mauvaise
 en Russie cette année : le mien au moins me fait
 espérer l'intercession de ma patronne là où elle est ; et
 à tout prendre je le crois le meilleur pour moi. Mais
 en vous assurant de la part que je prends à ce qui
 vous regarde, je vous en éviterai l'inutile répétition.

C A T E R I N E.

L E T T R E V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

24 janvier.

M A D A M E,

LA lettre, dont votre Majesté impériale m'honore,
 1766. m'a tourné la tête ; elle m'a donné des patentes de
 prophète. Je ne me doutais pas que l'archevêque de
 Novogorod se fût en effet déclaré contre le système
 absurde des *deux puissances*. J'avais raison sans le
 favori, ce qui est encore un caractère de prophétie.
 Les incrédules pourront m'objecter que cet arche-
 vêque ne s'appelle pas *Alexis*, mais *Démétri*. Je pourrai
 répondre avec tous les commentateurs qu'il faut de
 l'obscurité dans les prophéties, et que cette obscurité
 rend toujours la vérité plus claire. J'ajouterai qu'il
 n'y a qu'à changer *Alex* en *Démé*, et *is* en *tri*, pour
 avoir le véritable nom de l'archevêque. Il n'y aura

certainement que des impies qui puissent ne se pas
 rendre à des preuves si évidentes. 1766.

Je suis si bien prophète, que je prédis hardiment à
 votre Majesté la plus grande gloire et le plus grand
 bonheur. Ou les hommes deviendront entièrement
 fous, ou ils admireront tout ce que vous faites de
 grand et d'utile ; cette prédiction même vient un
 peu comme les autres, après l'événement.

Il me semble que si cet autre grand homme, *Pierre
 premier*, s'était établi dans un climat plus doux que
 sur le lac Ladoga, s'il avait choisi Kiovie ou quelque
 autre terrain plus méridional, je serais actuellement
 à vos pieds en dépit de mon âge. Il est triste de
 mourir sans avoir admiré de près celle qui préfère
 le nom de *Catherine* aux noms des divinités de
 l'ancien temps et qui le rendra préférable. Je n'ai
 jamais voulu aller à Rome ; j'ai senti toujours de
 la répugnance à voir des moines dans le Capitole,
 et les tombeaux des *Scipions* foulés aux pieds des
 prêtres ; mais je meurs de regret de ne point voir
 des déserts changés en villes superbes, et deux mille
 lieues de pays civilisés par des héroïnes. L'histoire
 du monde entier n'a rien de semblable, c'est la plus
 belle et la plus grande des révolutions ; mon cœur
 est comme l'aimant, il se tourne vers le Nord.

D'Alembert a bien tort de n'avoir pas fait le voyage,
 lui qui est encore jeune. Il a été piqué de la petite
 injustice qu'on lui faisait ; mais l'objet qui est fort
 mince ne troublait point sa philosophie. Tout cela
 est réparé aujourd'hui. Je crois que l'Encyclopédie
 est en chemin pour aller demander une place dans
 la bibliothèque de votre palais.

1766.

Que votre Majesté impériale daigne recevoir avec bonté ma reconnaissance, mon admiration, mon profond respect.

Feu l'abbé Basin.

LETTRE VII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 9 juillet.

MONSIEUR, la lueur de l'étoile du Nord n'est qu'une aurore boréale.

Les bienfaits répandus à quelques centaines de lieues, et dont il vous plaît de faire mention, ne m'appartiennent pas : les *Calas* doivent ce qu'ils ont reçu à leurs amis ; M. *Diderot* la vente de sa bibliothèque, au sien ; mais les *Calas* et les *Sirven* vous doivent tout. Ce n'est rien que de donner un peu à son prochain de ce dont on a un grand superflu ; mais c'est s'immortaliser que d'être l'avocat du genre humain, le défenseur de l'innocence opprimée. Ces deux causes vous attirent la vénération due à de tels miracles. Vous avez combattu les ennemis réunis des hommes : la superstition, le fanatisme, l'ignorance, la chicane, les mauvais juges et la partie du pouvoir qui repose entre les mains des uns et des autres. Il faut bien des vertus et des qualités pour surmonter ces obstacles. Vous avez montré que vous les possédez : vous avez vaincu.

Vous désirez, Monsieur, un secours modique pour les *Sirven* : le puis-je refuser ? me louerez-vous de

cette action ? y a-t-il de quoi ? Je vous avoue que j'aimerais mieux qu'on ignorât ma lettre de change. Si cependant vous pensez que mon nom, tout peu harmonieux qu'il est, fasse quelque bien à ces victimes de l'esprit de persécution, je me remets à votre prévoyance, et vous me nommerez, pourvu seulement que cela même ne leur nuise pas. J'ai mes raisons pour le croire. Mes aventures avec l'évêque de Rostof ont été traitées publiquement, et vous en pouvez, Monsieur, communiquer le mémoire à votre gré, comme une pièce authentique.

J'ai lu avec beaucoup d'attention l'imprimé qui accompagnait votre lettre. Il est bien difficile de réduire en pratique les principes qu'il contient. Malheureusement le grand nombre y fera long-temps opposé. Il est cependant possible d'émousser la pointe des opinions qui mènent à la destruction des humains. Voici mot à mot ce que j'ai inséré entre autres choses à ce sujet dans une instruction au comité qui refondra nos lois :

„ Dans un grand empire qui étend sa domination
 „ sur autant de peuples divers qu'il y a de différentes
 „ croyances parmi les hommes, la faute la plus
 „ nuisible au repos et à la tranquillité de ses citoyens
 „ serait l'intolérance de leurs différentes religions.
 „ Il n'y a même qu'une sage tolérance également
 „ avouée de la religion orthodoxe et de la poli-
 „ tique, qui puisse ramener toutes les brebis égarées
 „ à la vraie croyance. La persécution irrite les
 „ esprits ; la tolérance les adoucit et les rend moins
 „ obstinés ; elle étouffe ces disputes contraires au
 „ repos de l'État et à l'union des citoyens. „

Après cela suit un précis du livre de l'Esprit des lois, sur la magie, etc. qu'il serait trop long de rapporter ici. Il y est dit tout ce qu'on peut dire pour préserver d'un côté les citoyens des maux que peuvent produire de pareilles accusations, sans cependant troubler de l'autre la tranquillité des croyances, ni scandaliser les consciences des croyans. J'ai cru que c'était l'unique voie praticable d'introduire le cri de la raison, que de l'appuyer sur le fondement de la tranquillité publique dont chaque individu sent continuellement le besoin et l'utilité.

Le petit comte de *Schouvalof* de retour dans sa patrie m'a fait le récit de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à tout ce qui me regarde. Je finis par vous en marquer ma gratitude.

CATERINE.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 22 décembre.

MADAME,

QUE votre Majesté impériale me pardonne; non, vous n'êtes point l'*Aurore boréale*; vous êtes assurément l'astre le plus brillant du Nord, et il n'y en a jamais eu d'aussi bienfaisant que vous. *Andromède*, *Perfée* et *Calisto* ne vous valent pas. Tous ces astres-là auraient laissé *Diderot* mourir de faim. Il a été persécuté dans sa patrie, et vos bienfaits viennent l'y chercher.

chercher. *Louis XIV* avait moins de magnificence que votre Majesté; il récompensa le mérite dans les pays étrangers, mais on lui indiquait ce mérite; vous le cherchez, Madame, et vous le trouvez. Vos soins généreux pour établir la liberté de conscience en Pologne sont un bienfait que le genre-humain doit célébrer, et j'ambitionne bien d'oser parler au nom du genre-humain, si ma voix peut encore se faire entendre.

En attendant, Madame, permettez-moi de publier ce que vous avez daigné m'écrire au sujet de l'archevêque de Novogorod, et sur la tolérance. Ce que vous écrivez est un monument de votre gloire; nous sommes trois, *Diderot*, d'*Aembert* et moi qui vous dressons des autels; vous me rendez païen: je suis avec idolâtrie, Madame, aux pieds de votre Majesté, mieux qu'avec un profond respect.

Le prêtre de votre temple.

LETTRE IX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg; 9 janvier.

MONSIEUR, je viens de recevoir votre lettre du 22 de décembre, dans laquelle vous me donnez une place décidée parmi les astres. Je ne fais si ces places-là valent la peine qu'on les brigue. Je ne voudrais point être mise au rang de ceux que le genre-humain

Corresp. de l'impér. de R... etc.

E

1767. a adorés pendant si long-temps, par tout autre que vous et vos dignes amis dont vous me parlez. En effet, quelque peu d'amour propre qu'on se sente, il est impossible de désirer de se voir l'égal des oignons, des chats, des veaux, des peaux d'ânes, de bœufs, de serpens, des crocodiles, des bêtes de toute espèce, etc. etc. etc. Après cette énumération, quel est l'homme qui voulût des temples ?

Laissez-moi donc, je vous prie, sur la terre; j'y ferai plus à portée d'y recevoir vos lettres et celles de vos amis les d'Alembert et les Diderot: j'y ferai témoin de la sensibilité avec laquelle vous vous intéressez à tout ce qui regarde les lumières de notre siècle, partageant si parfaitement ce titre avec eux.

Malheur aux persécuteurs! ils méritent d'être rangés parmi ces divinités. Voilà leur vraie place. Au reste, Monsieur, soyez persuadé que votre approbation m'encourage beaucoup.

L'article dont je vous ai fait part, et qui regarde la tolérance, ne paraîtra au grand jour qu'à la fin de l'été prochain.

Je me souviens de vous avoir écrit dans une lettre précédente ce que je pensais de la publication des pièces qui concernent l'archevêque de Novogorod; cet ecclésiastique a donné depuis peu encore une preuve des sentimens que vous lui connaissez. Un homme qui avait traduit un livre, le lui porta: il lui dit qu'il lui conseillait de le supprimer, parce qu'il contenait les principes qui établissent les deux puissances.

Soyez assuré, Monsieur, que tel titre que vous prenez, il ne nuira jamais chez moi à la considé-

ration qui est due à celui qui plaide avec toute l'étendue de son génie la cause de l'humanité. 1767.

CATERINE.

L'imprimé ci-joint (*) vous fera juger si la justice est de notre côté.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 février.

MADAME,

VOTRE Majesté impériale daigne donc me faire juge de la magnanimité avec laquelle elle prend le parti du genre-humain. Ce juge est trop corrompu et trop persuadé qu'on ne peut répondre que des sottises tyranniques à votre excellent mémoire. Ne pouvoir jouir des droits de citoyen parce qu'on croit que le Saint-Esprit ne procède que du Père, me paraît si fou et si sot, que je ne croirais pas cette bêtise si celles de mon pays ne m'y avaient préparé. Je ne suis pas fait pour pénétrer dans vos secrets d'Etat; mais je serais bien attrapé si votre Majesté n'était pas d'accord avec le roi de Pologne; il est philosophe, il est tolérant par principe; j'imagine que vous vous entendez tous deux comme larrons

(*) Manifeste sur les dissentions de Pologne.

en foire pour le bien du genre-humain, et pour
1767. vous moquer des prêtres intolérans.

Un temps viendra, Madame, je le dis toujours, où toute la lumière nous viendra du Nord : votre Majesté impériale a beau dire ; je vous fais étoile, et vous demeurerez étoile. Les ténèbres cimmériennes resteront en Espagne ; et à la fin même, elles se dissiperont. Vous ne ferez ni oignon, ni chatte, ni veau d'or, ni bœuf Apis ; vous ne ferez point de ces dieux qu'on mange, vous êtes de ceux qui donnent à manger. Vous faites tout le bien que vous pouvez au dedans et au dehors. Les sages feront votre apothéose de votre vivant, mais vivez long-temps, Madame, cela vaut cent fois mieux que la divinité : si vous voulez faire des miracles, tâchez seulement de rendre votre climat un peu plus chaud. A voir tout ce que votre Majesté fait, je croirai que c'est pure malice à elle, si elle n'entreprend pas ce changement : j'y suis un peu intéressé ; car dès que vous aurez mis la Russie au trentième degré au lieu des environs du soixantième, je vous demanderai la permission d'y venir achever ma vie ; mais en quelque endroit que je végette, je vous admirerai malgré vous, et je serai avec le plus profond respect, Madame, de votre Majesté impériale, etc.

LETTRE XI.

DE L'IMPERATRICE.

A Moscou, le 26 mars.

MONSIEUR, j'ai reçu votre lettre du 27 février
où vous me conseillez de faire un miracle pour
changer le climat de ce pays. Cette ville-ci était
autrefois très-acoutumée à voir des miracles, ou
plutôt les bonnes gens prenaient souvent les choses
les plus ordinaires pour des effets merveilleux. J'ai
lu dans la préface du concile du tzar *Ivan Basilewicz*,
que lorsque le tzar eut fait sa confession publique,
il arriva un miracle : le soleil parut en plein midi,
ses rayons donnèrent sur lui, et sur tous les pères
rassemblés. Notez que ce prince, après avoir fait
une confession générale, à haute voix, finit par
reprocher au clergé, dans des termes très-vifs, tous
ses désordres, et conjura le concile de le corriger,
lui et son clergé aussi.

A présent les choses sont changées. *Pierre le grand*
a mis tant de formalités pour constater un miracle,
et le synode les remplit si strictement, que je crains
d'exposer celui dont il vous plaît de me charger avant
votre arrivée. Cependant je ferai tout ce qui sera en
mon pouvoir pour procurer à la ville de Pétersbourg
un meilleur air. Il y a trois ans qu'on est après à
faigner par des canaux les marais qui l'entourent,
à abattre les forêts de sapins qui la couvrent au
midi ; et à présent il y a déjà trois grandes terres

1767. occupées par des colons, là où un homme à pied ne pouvait passer sans avoir de l'eau jusqu'à la ceinture : les habitans ont semé l'automne dernière leurs premiers grains.

Comme vous paraissez, Monsieur, prendre intérêt à ce que je fais, je joins à cette lettre la moins mauvaise traduction française du Manifeste que j'ai signé le 14 décembre de l'année passée, et qui a été si fort estropié dans les gazettes d'Hollande, qu'on ne savait pas trop ce qu'il pouvait signifier. En russe c'est une pièce estimée : la richesse et les expressions fortes de notre langue l'ont rendue telle. La traduction en a été d'autant plus pénible. Au mois de juin cette grande assemblée commencera ses séances, et nous dira ce qui lui manque. Après quoi on travaillera à des lois que l'humanité, j'espère, ne désapprouvera pas. D'ici à ce temps-là j'irai faire un tour dans différentes provinces, le long du Volga ; et au moment peut-être que vous vous y attendrez le moins, vous recevrez une lettre datée de quelque bicoque de l'Asie.

Je ferai là, comme par-tout ailleurs, remplie d'estime et de considération pour le seigneur du château de Ferney.

CATERINE.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 mai.

UN voyage en Asie ! allez-vous l'entreprendre,
Belle et sublime Talestris ?
Que ferez-vous dans ce pays ?
Vous n'y verrez point d'Alexandre.

1767.

Hélas ! votre Majesté impériale ferait le tour du globe qu'elle ne rencontrerait guère de rois dignes d'elle. Elle voyage comme *Cérés* la législatrice, en faisant du bien au monde. Je ne fais point la langue russe ; mais, par la traduction que vous daignez m'envoyer, je vois qu'elle a des inversions et des tours qui manquent à la nôtre. Je ne suis pas comme une dame de la cour de Versailles qui disait : C'est bien dommage que l'aventure de la tour de Babel ait produit la confusion des langues, sans cela tout le monde aurait toujours parlé français.

L'empereur de la Chine, *Cam-li*, votre voisin, demandait à un missionnaire si on pouvait faire des vers dans les langues de l'Europe ; il ne pouvait le croire.

Que votre Majesté impériale daigne agréer mes sentimens et le très-profond respect de ce vieux Suisse, &c.

LETTRE XIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Casan, le 29 mai.

— JE vous avais menacé d'une lettre de quelque bicoque
1767. de l'Asie, je vous tiens parole aujourd'hui.

Il me semble que les auteurs de l'Anecdote sur Bélifaire (*) et de la Lettre sur les panégyriques (**) sont proches parens du neveu de l'abbé *Bazin*. Mais, Monsieur, ne vaudrait-il pas mieux renvoyer tout panégyrique des gens après leur mort, crainte que tôt ou tard ils ne donnent un démenti, vu l'inconséquence et le peu de stabilité des choses humaines? Je ne fais si, après la révocation de l'édit de Nantes, on a fait beaucoup de cas des panégyriques de *Louis XIV*: les réfugiés au moins n'étaient pas disposés à leur donner du poids.

Je vous prie, Monsieur, d'employer votre crédit auprès du savant du canton d'Uri, pour qu'il ne perde pas son temps à faire le mien avant mon décès.

Ces lois dont on parle tant, au bout du compte, ne sont point faites encore. Eh! qui peut répondre de leur bonté? C'est la postérité, et non pas nous, en vérité, qui sera à portée de décider cette question. Imaginez, je vous prie, qu'elles doivent servir pour

(*) Volumes des Facéties.

(**) Mélanges littéraires, tome III.

l'Europe et pour l'Asie: et quelle différence de climat, de gens, d'habitudes, d'idées même!

1767.

Me voilà en Asie; j'ai voulu voir cela par mes yeux. Il y a dans cette ville vingt peuples divers qui ne se ressemblent point du tout. Il faut pourtant leur faire un habit qui leur soit propre à tous. Ils peuvent se bien trouver des principes généraux; mais les détails? Et quels détails! J'allais dire, c'est presque un monde à créer, à unir, à conserver. Je ne finirais pas, et en voilà beaucoup trop de toutes façons.

Si tout cela ne réussit pas, les lambeaux de lettres que j'ai trouvés cités dans le dernier imprimé, paraîtront ostentation (et que fais-je moi?) aux impartiaux et à mes envieux. Et puis mes lettres n'ont été dictées que par l'estime, et ne sauraient être bonnes à l'impression. Il est vrai qu'il m'est bien flatteur et honorable de voir par quel sentiment tout cela a été cité chez l'auteur de la Lettre sur les panégyriques; mais Bélifaire dit que c'est-là justement le moment dangereux pour mon espèce. Bélifaire ayant raison par-tout, sans doute n'aura pas tort en ceci. La traduction de ce dernier livre est finie, et va être imprimée. Pour faire l'essai de cette traduction, on l'a lue à deux personnes qui ne connaissaient point l'original. L'un s'écria: Qu'on me creve les yeux pourvu que je sois *Belifaire*, j'en ferai assez récompensé; l'autre dit: Si cela était, j'en ferai envieux.

En finissant, Monsieur, recevez les témoignages de ma reconnaissance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez; mais, s'il est possible, préservez mon griffonnage de l'impression.

CATERINE.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 janvier.

MADAME,

1768. ON dit qu'un vieillard, nommé *Siméon*, en voyant un petit enfant, s'écria dans sa joie : je n'ai plus qu'à mourir *puisque j'ai vu mon salutaire*. Ce *Siméon* était prophète, il voyait de loin tout ce que ce petit juif devait faire.

Moi qui ne suis ni juif ni prophète, mais qui suis aussi vieux que *Siméon*, je n'aurais pas deviné en 1700 qu'un jour la raison, aussi inconnue au patriarche *Nicou*, qu'au sacré collège, et aussi mal-voulue des papas et des archimandrites que des dominicains, viendrait à Moscou, à la voix d'une princesse née en Allemagne, et qu'elle assemblerait dans sa Grand'Salle, des idolâtres, des musulmans, des grecs, des latins, des luthériens, qui tous deviendraient ses enfans.

C'est ce triomphe de la raison qui est mon *salutaire*; et en qualité d'être raisonnable, je mourrai sujet dans mon cœur de votre Majesté impériale, bien-faïtrice du genre-humain.

Je suis retiré auprès de la petite ville de Genève, où il n'y a pas vingt mille habitans, et la discorde règne depuis quatre ans dans ce trou, dans le temps que *Catherine seconde*, qui est bien la *première*, réunit

tous les esprits dans un empire plus vaste que l'empire romain. 1768.

Je ne suis pas en tout de l'avis du respectable auteur de l'Ordre essentiel des sociétés : je vous avoue, Madame, qu'en qualité de voisin de deux républiques, je ne crois point du tout que la puissance législative soit de droit divin copropriétaire de mes petites chaumières; mais je crois fermement que de droit humain on doit vous admirer et vous aimer.

Feu l'abbé *Bazin* disait souvent qu'il craignait horriblement le froid; mais que s'il n'était pas si vieux, il irait s'établir au midi d'Astracan, pour avoir le plaisir de vivre sous vos lois.

J'ai rencontré ces jours passés son neveu qui pense de même. Le professeur en droit *Bourdillon* (1) est dans les mêmes sentimens; ce pauvre *Bourdillon* s'est plaint à moi amèrement de ce qu'on l'avait trompé sur l'évêque de Cracovie. Je l'ai consolé en lui disant qu'il avait raison sur tout le reste, et que l'événement l'a bien justifié. Votre Majesté impériale ne saurait croire à quel point ce pédant républicain vous est attaché, toute souveraine que vous êtes.

Je ramasse, Madame, toutes les sottises sérieuses ou comiques de feu l'abbé *Bazin* et de son neveu, et même celles qu'on leur attribue; il y en a qu'on n'oserait envoyer au pape, mais qu'on peut mettre hardiment dans la bibliothèque d'une impératrice philosophe. Ce recueil assez gros partira dès qu'il sera relié.

L'empereur *Justinien* et le grand capitaine *Belisaire*

(1) Nom sous lequel l'ouvrage sur les dissensions de Pologne a été publié. Voyez Politique et Législation, tome II.

ont été impitoyablement déclarés damnés par la
1768. sorbonne. J'en ai été très-affligé, car je m'intéressais
beaucoup à leur salut. Je ne fais pas encore bien
positivement si votre église grecque est damnée aussi;
je m'en informerai, Madame, car je vous suis encore
plus attaché qu'à l'empereur *Justinien*. Je souhaite
que vous viviez encore plus long-temps que lui.

Que votre Majesté impériale daigne agréer le
profond respect, l'admiration et l'attachement invio-
lable du vieux solitaire, moitié français, moitié
suisse, cousin germain du neveu de l'abbé *Bazin*.

L E T T R E X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 15 novembre.

M A D A M E,

J'EUS l'honneur de dépêcher à votre Majesté impé-
riale, le 15 mars dernier, à l'adresse du sieur *B. Le
Maître* à Hambourg, un assez gros ballot, marqué
I. D. R., N°. 1.

Votre Majesté a des affaires un peu plus impor-
tantes que celles de ce ballot. D'un côté elle force
les Polonais à être tolérans et heureux en dépit
du nonce du pape; et de l'autre elle paraît avoir
affaire aux musulmans malgré *Mahomet*. S'ils vous
font la guerre, Madame, il pourra bien leur arriver
ce que *Pierre le grand* avait eu autrefois en vue,

c'était de faire de Constantinople la capitale de
l'empire russe. Ces barbares méritent d'être punis
par une héroïne du peu d'attention qu'ils ont eu
jusqu'ici pour les dames. Il est clair que des gens
qui négligent tous les beaux arts, et qui enferment
les femmes, méritent d'être exterminés. J'espère tout
de votre génie et de votre destinée. *Moustapha* ne
doit pas tenir contre *Catherine*. On dit que *Moustapha*
n'a point d'esprit, qu'il n'aime point les vers, qu'il
n'a jamais été à la comédie et qu'il n'entend point
le français; il fera battu sur ma parole. Je demande
à votre Majesté impériale la permission de venir me
mettre à ses pieds et de passer quelques jours à la
cour dès qu'elle sera établie à Constantinople, car
je pense très-sérieusement que si jamais les Turcs
doivent être chassés de l'Europe, ce sera par les
Russes. L'envie de vous plaire les rendra invincibles.

Que votre Majesté daigne agréer les souhaits et
le profond respect de votre admirateur, de votre
très-zélé, très-ardent serviteur.

L E T T R E X V I.

D E L' I M P E R A T R I C E.

A Pétersbourg, 17 décembre.

M O N S I E U R, je suppose que vous me croyez un
peu d'inconséquence: je vous ai prié, il y a environ
un an, de m'envoyer tout ce qui a jamais été écrit
par l'auteur dont j'aime le mieux à lire les ouvrages;
j'ai reçu au mois de mai passé le ballot que j'ai désiré,

1768. accompagné du buste de l'homme le plus illustre de notre siècle.

J'ai senti une égale satisfaction de l'un et l'autre envoi: ils sont depuis six mois le plus bel ornement de mon appartement, et mon étude journalière; mais jusqu'ici je ne vous en ai accusé ni la réception ni fait mes remerciemens. Voici comme je raisonnais: un morceau de papier mal griffonné, rempli de mauvais français, est un remerciement stérile pour un tel homme; il faut lui faire mon compliment par quelque action qui puisse lui plaire. Différens faits se sont présentés; mais le détail en ferait trop long: enfin j'ai cru que le meilleur serait de donner par moi-même un exemple qui pût devenir utile aux hommes. Je me suis souvenue que par bonheur je n'avais pas eu la petite vérole. J'ai fait écrire en Angleterre pour avoir un inoculateur: le fameux docteur *Dimfdale* s'est résolu de passer en Russie. Il m'a inoculée le 12 octobre. Je n'ai pas été au lit un seul instant, et j'ai reçu du monde tous les jours. Je vais tout de suite faire inoculer mon fils unique.

Le grand maître de l'artillerie, le comte *Orlof*, ce héros qui ressemble aux anciens Romains du beau temps de la république, qui en a le courage et la générosité, doutant s'il avait eu cette maladie, est à présent entre les mains de notre anglais, et le lendemain de l'opération il s'en alla à la chasse dans une très-grande neige. Nombre de courtisans ont suivi son exemple, et beaucoup d'autres s'y préparent. Outre cela on inocule à présent à Pétersbourg dans trois maisons d'éducation et dans un hôpital établi sous les yeux de M. *Dimfdale*.

Voilà, Monsieur, les nouvelles du pôle. J'espère qu'elles ne vous feront point indifférentes.

1768.

Les écrits nouveaux sont plus rares. Cependant il vient de paraître une traduction française de l'instruction russe donnée aux députés qui doivent composer le projet de notre code. On n'a pas eu le temps de l'imprimer. Je me hâte de vous envoyer le manuscrit, afin que vous voyiez mieux de quel point nous partons. J'espère qu'il n'y a pas une ligne qu'un honnête homme ne puisse avouer.

J'aimerais bien de vous envoyer des vers en échange des vôtres; mais qui n'a pas assez de cervelle pour en faire de bons, fait mieux de travailler de ses mains. Voilà ce que j'ai mis en pratique: j'ai tourné une tabatière que je vous prie d'accepter. Elle porte l'empreinte de la personne qui a pour vous le plus de considération; je n'ai pas besoin de la nommer, vous la reconnaîtrez aisément.

J'oubliais, Monsieur, de vous dire que j'ai augmenté le peu ou point de médecine qu'on donne pendant l'inoculation, de trois ou quatre excellens spécifiques que je recommande à tout homme de bon sens de ne point négliger en pareille occasion. C'est de se faire lire l'Ecossoise, *Candide*, l'Ingénu, l'Homme aux quarante écus, et la Princesse de Babylone. Il n'y a pas moyen après cela de sentir le moindre mal.

P. S. La lettre ci-jointe était écrite il y a trois semaines. Elle attendait le manuscrit: on a été si long-temps à le transcrire et à le rectifier, que j'ai eu le temps, Monsieur, de recevoir votre lettre du 15 novembre. Si je fais aussi aisément la guerre contre les Turcs que j'ai eu de facilité à introduire

1768. — l'inoculation, vous courez risque d'être fommé à tenir bientôt la promesse que vous me faites de venir me trouver dans un gîte où, dit-on, se sont perdus tous ceux qui en ont fait la conquête. Voilà de quoi faire passer cette tentation à qui la prendra.

Je ne fais si *Moustapha* a de l'esprit; mais j'ai lieu de croire qu'il dit: *Mahomet, ferme les yeux!* quand il veut faire des guerres injustes à ses voisins. Si le succès de cette guerre se déclare pour nous, j'aurai beaucoup d'obligation à mes envieux: ils m'auront procuré une gloire à laquelle je ne pensais pas.

Tant pis pour *Moustapha* s'il n'aime ni la comédie ni les vers. Il fera bien attrapé si je parviens à mener les Turcs au même spectacle auquel la troupe de *Paoli* joue si bien. Je ne fais si ce dernier parle français, mais il fait combattre pour ses foyers et son indépendance.

Pour nouvelles d'ici je vous dirai, Monsieur, que tout le monde généralement veut être inoculé, qu'il y a un évêque qui va subir cette opération, et qu'on a inoculé ici dans un mois plus de personnes qu'à Vienne dans huit.

Je ne saurais, Monsieur, vous témoigner assez ma reconnaissance pour toutes les choses obligeantes que vous voulez bien me dire, mais sur-tout pour le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde. Soyez persuadé que je sens tout le prix de votre estime, et qu'il n'y a personne qui ait pour vous plus de considération que

C A T E R I N E.

Je prends encore une fois la plume pour vous prier de vous servir de cette fourrure contre le vent de

de bise et la fraîcheur des Alpes qu'on m'a dit vous incommoder quelquefois. Adieu, Monsieur; lors de votre entrée dans Constantinople j'aurai soin de faire porter à votre rencontre un bel habit à la grecque doublé des plus riches dépouilles de la Sibérie. Cet habit est bien plus commode et plus beau que les habits étriqués dont toute l'Europe fait usage, et dont aucun sculpteur ne veut, ni ne peut vêtir ses statues, crainte de les faire paraître ridicules et mesquines.

L E T T R E X V I I.

D E L' I M P E R A T R I C E.

A Pétersbourg, le 19 décembre.

Monsieur, le porteur de celle-ci vous remettra de ma part trois paquets numérotés 1, 2 et 3.

En ouvrant le premier, vous saurez ce que contiennent les deux autres. Je vous fais mille excuses d'avoir tardé si long-temps: cent choses ensemble m'ont empêchée de vous envoyer ces papiers. Le prince *Kouslovski* lieutenant de mes gardes a regardé comme une faveur distinguée d'être envoyé à Ferney. Je lui en fais gré. Si j'étais à sa place, j'en ferais autant.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré que personne ne s'intéresse plus à tout ce qui vous regarde que

C A T E R I N E.

Corresp. de l'impér. de R... etc.

C

L E T T R E X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney , février.

1769. C E T T E belle et noire pelisse
Est celle que perdit le pauvre Moustapha
Quand notre brave impératrice
De ses musulmans triompha ;
Et ce beau portrait que voilà ;
C'est celui de la bienfaitrice
Du genre-humain qu'elle éclaira.

Voilà ce que j'ai dit, Madame, en voyant le
cafetan dont votre Majesté impériale m'a honoré
par les mains de M. le prince *Kouslowski*, capigi-
bachi de vos janissaires, et sur-tout cette boîte
ournée de vos belles et augustes mains, et ornée
de votre portrait.

Qui le voit et qui le touche
Ne peut borner ses sens à le considérer ;
Il ose y porter une bouche
Qu'il n'ouvre désormais que pour vous admirer.

Mais quand on a su que la boîte était l'ouvrage
de vos propres mains, ceux qui étaient dans ma
chambre ont dit avec moi :

Ces mains que le ciel a formées
Pour lancer les traits des amours

Ont préparé déjà ces flèches enflammées,
Ces tonnerres d'airain dont vos fières armées
Au monarque farmaté assurent des secours :
Et la Gloire a crié de la tour byzantine,
Aux peuples enchantés que votre nom foumet :
Victoire à Catherine,
Nazarde à Mahomet.

1769.

Qu'est devenu le temps où l'empereur d'Allemagne
aurait, dans les mêmes circonstances, envoyé des
armées à Belgrade, et où les Vénitiens auraient
couvert de vaisseaux les mers du Péloponèse ? Eh
bien, Madame, vous triompherez seule. Montrez-
vous seulement à votre armée vers Kiovie ou plus
loin, et je vous réponds qu'il n'y a pas un de vos
soldats qui ne soit un héros invincible. Que *Mousta-*
tapha se montre aux siens, il n'en fera que de gros
cochons comme lui.

Quelle fierté imbécille dans cette tête coiffée d'un
turban à aigrette ! Tous les rois de l'Europe ne
devraient-ils pas venger le droit des gens que la
Porte ottomane viole tous les jours avec un orgueil
si grossier ?

Ce n'est pas assez de faire une guerre heureuse
contre ces barbares pour la terminer par une paix
telle quelle ; ce n'est pas assez de les humilier ; il
faudrait les reléguer pour jamais en Asie. (1)

(1) M. de *Voltaire* avait envoyé à l'impératrice, dans cette même
lettre, un mémoire d'un officier français qui proposait de renouveler
dans la guerre des Turcs, l'usage des chars de guerre, absolument
abandonné par les anciens depuis l'époque de la guerre médique.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 février.

MADAME,

1769. QUOI! pendant que votre Majesté impériale se prépare à battre le grand-turc, elle forme un corps de lois chrétiennes. Je lis l'instruction préliminaire qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. *Lycurgue* et *Solon* auraient signé votre ouvrage et n'auraient pas été peut-être capables de le faire. Cela est net, précis, équitable, ferme et humain. Les législateurs ont la première place dans le temple de la gloire, les conquérans ne viennent qu'après. Soyez sûre que personne n'aura dans la postérité un plus grand nom que vous; mais au nom de Dieu battez les Turcs, malgré le nonce du pape en Pologne, qui est si bien avec eux.

De tous les préjugés destructrice brillante,
Qui du vrai dans tout genre embrassez le parti,
Soyez à la fois triomphante,
Et du saint-père et du mufti.

Eh, Madame, quelle leçon votre Majesté impériale donne à nos petits-mâtres français, à nos sages maîtres de forbonne, à nos esculapes des écoles de médecine! Vous vous êtes fait inoculer avec moins d'appareil qu'une religieuse ne prend un lavement. Le prince impérial a suivi votre exemple. M. le comte *Orlof* va à la chasse dans la neige après s'être fait donner

la petite vérole: voilà comme *Scipion* en aurait usé, si cette maladie, venue d'Arabie, avait existé de son temps. 1769.

Pour nous autres, nous avons été sur le point de ne pouvoir être inoculés que par arrêt du parlement. Je ne fais pas ce qui est arrivé à notre nation, qui donnait autrefois de grands exemples en tout; mais nous sommes bien barbares en certains cas, et bien pusillanimes dans d'autres.

Madame, je suis un vieux malade de soixante et quinze ans. Je radote peut-être, mais je vous dis au moins ce que je pense; et cela est assez rare quand on parle à des personnes de votre espèce. La Majesté impériale disparaît sur mon papier devant la personne. Mon enthousiasme l'emporte sur mon profond respect.

LETTRE XX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 mai.

LA lettre dont votre Majesté impériale m'honore, en date du 15 avril (1), m'a fait plus de bien que le mois de mai. Le beau temps ranime un peu les vieillards, mais vos succès me donnent des forces. Vous daignez me dire que vous sentez que je vous suis attaché; oui, Madame, je le suis et je dois l'être indépendamment de toutes vos bontés; il faudrait être bien insensible pour n'être pas touché de tout

(1) On n'a point trouvé cette lettre.

1769. ce que vous faites de grand et d'utile. Je ne crois pas qu'il y ait dans vos Etats un seul homme qui s'intéresse plus que moi à l'accomplissement de tous vos desseins.

Permettez-moi de vous dire, sans trop d'audace, qu'ayant pensé comme vous sur toutes les choses qui ont signalé votre règne, je les ai regardées comme des événemens qui me devenaient en quelque façon personnels. Les colonies, les arts de toute espèce, les bonnes lois, la tolérance, sont mes passions; et cela est si vrai qu'ayant, dans mon obscurité et dans mon hameau, quadruplé le petit nombre des habitans, bâti leurs maisons, civilisé des sauvages, et prêché la tolérance, j'ai été sur le point d'être très-violemment persécuté par des prêtres. Le supplice abominable du chevalier de *la Barre*, dont votre Majesté impériale a sans doute entendu parler, et dont elle a frémi, me fit tant d'horreur, que je fus alors sur le point de quitter la France et de retourner auprès du roi de Prusse. Mais aujourd'hui c'est dans un plus grand empire que je voudrais finir mes jours.

Que votre Majesté juge donc combien je suis affligé, quand je vois les Turcs vous forcer à suspendre vos grandes entreprises pacifiques pour une guerre qui, après tout, ne peut être que très-dispendieuse, et qui prendra une partie de votre génie et de votre temps.

Quelques jours avant de recevoir la lettre dont je remercie bien sensiblement votre Majesté, j'écrivis à M. le comte de *Schouvalof* votre chambellan, pour lui demander s'il était vrai qu'Azof fût entre vos

mains. Je me flatte qu'à présent vous êtes aussi maîtresse de *Tangarock*. 1769.

Plût à Dieu que votre Majesté eût une flotte formidable sur la mer Noire. Vous ne vous bornerez pas sans doute à une guerre défensive; j'espère bien que *Moustapha* sera battu par terre et par mer. Je fais bien que les janissaires passent pour de bons soldats; mais je crois les vôtres supérieurs. Vous avez de bons généraux, de bons officiers, et les Turcs n'en ont point encore: il leur faut du temps pour en former. Ainsi toutes les apparences font croire que vous ferez victorieuse. Vos premiers succès décident déjà de la réputation des armes, et cette réputation fait beaucoup. Votre présence ferait encore davantage. Je ne serais point surpris que votre Majesté fit la revue de son armée sur le chemin d'Andrinople; cela est digne de vous. La législatrice du Nord n'est pas faite pour les choses ordinaires. Vous avez dans l'esprit un courage qui me fait tout espérer.

J'ai revu l'ancien officier qui proposa des chariots de guerre, dans la guerre de 1756. Le comte d'*Argenson*, ministre de la guerre, en fit faire un essai. Mais comme cette invention ne pouvait réussir que dans de vastes plaines, telles que celle de *Lutzen*, on ne s'en servit pas. Il prétend toujours qu'une demi-douzaine seulement de ces chars, précédant un corps de cavalerie ou d'infanterie, pourraient déconcerter les janissaires de *Moustapha*, à moins qu'ils n'eussent des chevaux de frise devant eux. C'est ce que j'ignore. Je ne suis point du métier des meurtriers; je ne suis point homme à projets; je

1769. prie seulement votre Majesté de me pardonner mon zèle. D'ailleurs il est dit dans un livre qui ne ment jamais, que *Salomon* avait douze mille chars de guerre dans un pays où il n'y eut avant lui que des ânes.

Et il est dit encore dans le beau livre des Juges qu'*Adonai* était victorieux dans les montagnes, mais qu'il fut vaincu dans les vallées, parce que les habitans avaient des chars de guerre.

Je suis bien loin de désirer une ligue contre les Turcs; les croisades ont été si ridicules qu'il n'y a pas moyen d'y revenir; mais j'avoue que si j'étais vénitien, j'opinerais pour envoyer une armée en Candie, pendant que votre Majesté battrait les Turcs vers Yassi ou ailleurs; si j'étais un jeune empereur des Romains, la Bosnie et la Servie me verraient bientôt, et je viendrais ensuite vous demander à souper à Sophie ou à Philippopolis de Romanie, après quoi nous partagerions à l'amiable.

Je vous supplierais de permettre que le nonce du pape en Pologne, qui a déchainé si saintement les Turcs contre la tolérance, fût du souper; car je suppose qu'il serait votre prisonnier. Je crois, Madame, que votre Majesté lui en dirait tout doucement de bonnes sur l'horreur et l'infamie d'avoir excité une guerre civile, pour ravir aux dissidens les droits de la patrie, et pour les priver d'une liberté que la nature leur donnait, et que vos bienfaits leur avaient rendue; je ne fais rien de si honteux et de si lâche dans ce siècle. On dit que les jésuites polonais ont eu une grande part aux Saint-Barthelemi continuelles qui défolent ce malheureux pays. Ma seule

consolation est d'espérer que ces turpitudes horribles tourneront à votre gloire: ou je me trompe fort, ou vos ennemis ne seront parvenus qu'à faire graver sur vos médailles: *Triompatrice de l'empire ottoman, et pacificatrice de la Pologne.* 1769.

L E T T R E X X I.

D E L' I M P E R A T R I C E.

A Pétersbourg, le 14 juillet.

MONSIEUR, j'ai reçu le 20 de juin votre lettre du 27 mai. Je suis charmée d'apprendre que le printemps rétablit votre fanté, quoique la politesse vous fasse dire que mes lettres y contribuent. Cependant je n'ose leur attribuer cette vertu. Soyez-en bien aise; car d'ailleurs vous pourriez en recevoir si souvent qu'à la fin elles vous ennuyeraient.

Tous vos compatriotes, Monsieur, ne pensent pas comme vous sur mon compte; j'en connais qui aiment à se persuader qu'il est impossible que je puisse faire quelque chose de bien, qui donnent la torture à leur esprit pour en convaincre les autres: et malheur à leurs satellites, s'ils osaient penser autrement qu'ils ne sont inspirés! Je suis assez bonne pour croire que c'est un avantage qu'ils me donnent sur eux, parce que celui qui ne fait les choses que par la bouche de ses flatteurs, les fait mal, voit dans un faux jour, et agit en conséquence. Comme au reste ma gloire ne dépend pas d'eux, mais bien de mes principes, de mes actions, je me console

1769. de n'avoir pas leur approbation. En bonne chrétienne je leur pardonne, et j'ai pitié de ceux qui m'envient.

Vous dites, Monsieur, que vous pensez comme moi sur différentes choses que j'ai faites, et que vous vous y intéressez. Eh bien, Monsieur, sachez que ma belle colonie de Saratof monte à vingt-sept mille âmes, et qu'en dépit du gazetier de Cologne elle n'a rien à craindre des incursions des Turcs, des Tartares, etc.; que chaque canton a des églises de son rite; qu'on y cultive les champs en paix, et que de trente ans ils ne payeront aucune charge.

D'ailleurs, nos charges sont si modiques, qu'il n'y a pas de paysan en Russie qui ne mange une poule quand il lui plaît, et que depuis quelque temps il y a des provinces où ils préfèrent les dindons aux poules; que la sortie du blé, permise avec certaines restrictions qui précautionnent contre les abus sans gêner le commerce, ayant fait hausser le prix de cette denrée, accommode si bien le cultivateur que la culture augmente d'année en année; que la population est pareillement augmentée d'un dixième dans beaucoup de provinces depuis sept ans. Nous avons la guerre, il est vrai; mais il y a bien du temps que la Russie fait ce métier-là, et qu'elle sort de chaque guerre plus florissante qu'elle n'y était entrée.

Nos lois vont leur train: on y travaille tout doucement. Il est vrai qu'elles sont devenues causes secondes, mais elles n'y perdront rien. Ces lois seront tolérantes; elles ne persécuteront, ne tueront, ni ne brûleront personne. Dieu nous garde d'une histoire pareille à celle du chevalier de la Barre! On mettrait

aux petites maisons les juges qui oseraient faire de pareilles procédures. 1769.

Depuis la guerre j'ai fait deux nouvelles entreprises: je bâtis Azof et Tangarock, où il y a un port commencé et ruiné par *Pierre I.* Voilà deux bijoux que je fais enchâsser, et qui pourraient bien n'être pas du goût de *Moustapha*. L'on dit que le pauvre homme ne fait que pleurer. Ses amis l'ont engagé dans cette guerre malgré lui et à son corps défendant. Ses troupes ont commencé par piller et brûler leur propre pays: à la sortie des janissaires de la capitale, il y a eu plus de mille personnes de tuées; l'envoyé de l'empereur, sa femme, ses filles, battues, volées, traînées par les cheveux, et sous les yeux du sultan et de son visir, sans que personne osât empêcher ce désordre: tant ce gouvernement est faible et mal arrangé.

Voilà donc ce fantôme si terrible, dont on prétend me faire peur!

L'on dirait que l'esprit humain est toujours le même. Le ridicule des croisades passées n'a pas empêché les ecclésiastiques de Podolie, soufflés par le nonce du pape, de prêcher une croisade contre moi; et les fous de foi-difant confédérés ont pris la croix d'une main, et se sont ligués de l'autre avec les Turcs, auxquels ils ont promis deux de leurs provinces. Pourquoi? afin d'empêcher un quart de leur nation de jouir des droits de citoyen. Et voilà pourquoi encore ils brûlent et saccagent leur propre pays. La bénédiction du pape leur promet le paradis: conséquemment les Vénitiens et l'empereur seraient excommuniés, je pense, s'ils prenaient

1769. les armes contre ces mêmes Turcs, défenseurs aujourd'hui des croisés contre quelqu'un qui n'a touché ni en blanc ni en noir à la loi romaine.

Vous verrez encore, Monsieur, que ce sera le pape qui mettra opposition au souper que vous me proposez à Sophie. Rayez, s'il vous plaît, Philippopolis du nombre des villes; elle a été réduite en cendres ce printemps par les troupes ottomanes qui y ont passé, parce qu'on voulait les empêcher de la piller.

Adieu, Monsieur, soyez persuadé de la considération toute particulière que j'ai pour vous.

CATERINE.

LETTRE XXII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 15 d'auguste.

J'AI reçu, Monsieur, votre belle lettre du 26 février: je ferai mon possible pour suivre vos conseils. Si *Moustapha* n'est pas rossé, ce ne sera pas assurément votre faute, ni la mienne, ni celle de mon armée: mes soldats vont à la guerre contre les Turcs comme s'ils allaient à la noce.

Si vous pouviez voir tous les embarras dans lesquels ce pauvre *Moustapha* se trouve à la suite du pas précipité qu'on lui a fait faire, contre l'avis de son divan et des gens les plus raisonnables, il y aurait des momens où vous ne pourriez vous empêcher de

le plaindre comme homme, et comme homme très-mal dans ses affaires. 1769.

Il n'y a rien qui me prouve plus la part sincère que vous prenez, Monsieur, à ce qui me regarde que ce que vous me dites sur ces chars de nouvelle invention; mais nos gens de guerre ressemblent à ceux de tous les autres pays: les nouveautés non éprouvées leur paraissent douteuses.

Vivez, Monsieur, et réjouissez-vous lorsque mes braves guerriers auront battu les Turcs. Vous savez, je pense, qu'Azof, à l'embouchure du Tanais, est déjà occupé par mes troupes. Le dernier traité de paix stipulait que cette place resterait abandonnée de part et d'autre: vous aurez vu par les gazettes que nous avons envoyé promener les Tartares dans trois différens endroits, lorsqu'ils ont voulu piller l'Ukraine: cette fois-ci ils s'en sont retournés aussi gueux qu'ils étaient fortis de la Crimée. Je dis gueux, car les prisonniers qu'on a faits sont couverts de lambeaux, et non d'habits. S'ils n'ont pas réussi selon leurs désirs chez nous, en revanche ils se sont dédommagés en Pologne. Il est vrai qu'ils y ont été invités par leurs alliés les protégés du nonce du pape.

Je suis bien fâché que votre fanté ne réponde pas à mes souhaits: si les succès de mes armées peuvent contribuer à la rétablir, je ne manquerai pas de vous faire part de tout ce qui nous arrivera d'heureux. Jusqu'ici je n'ai encore, Dieu merci, que de très-bonnes nouvelles; de tous côtés on renvoie bien étrillé tout ce qui se montre de Turcs ou de Tartares, mais sur-tout les mutins de Pologne. J'espère avoir dans peu des nouvelles de quelque

chose de plus décisif que des affaires de parti entre
1769. troupes légères.

Je suis avec une estime bien particulière, etc.

CATERINE.

LETTRE XXIII.

DE L'IMPERATRICE

A Pétersbourg, 22 septembre.

J'AI vu, Monsieur, par votre lettre au comte de *Schouvalof*, que la prétendue dévastation de la nouvelle Servie, que les gazettes fanatiques ont tant prônée, vous avait donné quelque appréhension; cependant il est très-vrai que les Tartares, quoiqu'ils aient attaqué nos frontières de trois côtés, ont trouvé par-tout une résistance convenable, et se sont retirés sans causer de dommages considérables. Toute cette expédition n'a duré que trois jours, durant un froid excessif, mêlé de vent et de neige; ce qui a causé beaucoup de perte aux Tartares, tant en hommes qu'en chevaux.

Mais que direz-vous, Monsieur, lorsque vous saurez que les belles Circassiennes, indignées d'être renfermées dans le sérail de Constantinople, comme des animaux dans une écurie, ont persuadé à leurs pères et à leurs frères de se soumettre à la Russie? Le fait est que les Circassiens des montagnes m'ont prêté serment de fidélité. Ce sont ceux qui habitent le pays nommé Cabarda; et c'est une suite de la victoire qu'ont remportée nos Kalmoucs soutenus de

troupes régulières, sur les Tartares du Kouban sujets
de *Moustapha*, et qui habitent le pays que traverse la
rivière de ce nom au-delà du Tanais. 1769.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien et moquons-nous de *Moustapha* le victorieux.

CATERINE.

A propos, j'ai entendu dire qu'on avait défendu de vendre à Constantinople et à Paris mon instruction pour le code.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 septembre.

MADAME,

LA lettre dont votre Majesté impériale m'honore, du 14 juillet, a transporté le vieux chevalier de la guerrière et de la législatrice *Thomyris*, devant qui l'ancienne *Thomyris* ferait assurément peu de chose. Il est bien beau de faire fleurir une colonie aussi nombreuse que celle de Saratof malgré les Turcs, les Tartares, la gazette de Cologne et le Courrier d'Avignon.

Vos deux bijoux d'Azof et de Tangarock qui étaient tombés de la couronne de *Pierre le grand*, feront un des plus beaux ornemens de la vôtre, et j'imagine que *Moustapha* ne dérangera jamais votre coiffure.

Tout vieux que je suis, je m'intéresse à ces belles

1769. Circassiennes qui ont prêté à votre Majesté serment de fidélité, et qui prêteront sans doute le même serment à leurs amans. Dieu merci, *Moustapha* ne tâtera pas de celles-là. Les deux parties qui composent le genre-humain doivent être vos très-obligées.

Il est vrai que votre Majesté a deux grands ennemis, le pape et le padisha des Turcs. *Constantin* ne s'imaginait pas qu'un jour sa ville de Rome appartiendrait à un prêtre, et qu'il bâtissait sa ville de Constantinople pour des Tartares. Mais aussi il ne prévoyait pas qu'il se formerait un jour vers la Moska et la Néva un empire aussi grand que le sien.

Votre vieux chevalier conçoit bien, Madame, qu'il y a dans les confédérés de Pologne quelques fanatiques enforcés par des moines. Les croisades étaient bien ridicules; mais qu'un nonce du pape ait fait entrer le grand-turc dans sa croisade contre vous, cela est digne de la farce italienne. Il y a là un mélange d'horreur et d'extravagance dont rien n'approche: je n'entends rien à la politique, mais je soupçonne pourtant que, parmi ces folies, il y a des gens qui ont quelques grands desseins. Si votre Majesté ne voulait que de la gloire, on vous en laisserait jouir; vous l'avez assez méritée; mais il paraît qu'on ne veut pas que votre puissance égale votre renommée: on dit que c'est trop à la fois. On ne peut guère forcer les hommes à l'admiration sans exciter l'envie.

Je vois, Madame, que je ne pourrai faire ma cour à votre Majesté cette année dans les Etats de *Moustapha*, le digne allié du pape. Il faut que je remette mon voyage à l'année prochaine. J'aurai à

la

la vérité soixante et dix-sept ans, et je n'ai pas la vigueur d'un turc; mais je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de venir dans les beaux jours saluer l'étoile du Nord et maudire le croissant. Notre madame *Geoffin* a bien fait le voyage de Varsovie, pourquoi n'entreprendrais-je pas celui de Pétersbourg au mois d'avril? J'arriverais en juin, je m'en retournerais en septembre; et si je mourais en chemin, je ferais mettre sur mon petit tombeau: Ci gît l'admirateur de l'auguste *Catherine*, qui a eu l'honneur de mourir en allant lui présenter son profond respect.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale.

L'hermite de Ferney.

L E T T R E X X V.

D E L' I M P E R A T R I C E.

A Petersbourg, 26 septembre.

MONSIEUR, il n'y a rien de plus flatteur pour moi que le voyage que vous voulez entreprendre pour me venir trouver: je répondrais mal à l'amitié que vous me témoignez, si je n'oubliais en ce moment la satisfaction que j'aurais à vous voir pour ne m'occuper que de l'inquiétude que je ressens en pensant à quoi vous exposerait un voyage aussi long et aussi pénible. La délicatesse de votre santé m'est connue; j'admire votre courage, mais je serais inconsolable si par malheur votre santé était affaiblie par ce voyage: ni moi, ni toute l'Europe ne me le pardonnerions. Si jamais l'on faisait usage de l'épithaphe

Corresp. de l'impér. de R... etc.

D

— qu'il vous a plu de composer, et que vous m'adressez
1769. si gaiement, on me reprocherait de vous y avoir
exposé. Outre cela, Monsieur, il se pourrait, si les
choses restent dans l'état où elles sont, que le
bien de mes affaires demandât ma présence dans les
provinces méridionales de mon empire; ce qui
doublerait votre chemin et les incommodités insé-
parables d'une telle distance.

Au reste, Monsieur, soyez assuré de la parfaite
considération avec laquelle je suis, etc.

C A T E R I N E.

L E T T R E X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

17 octobre.

M A D A M E,

L E très-vieux et très-indigne chevalier de votre
Majesté impériale était accablé de mille faux bruits
qui couraient et qui l'affligeaient. Voilà tout à coup
la nouvelle consolante qui se répand de tous côtés
que votre armée a battu complètement les esclaves
de *Moustapha* vers le Niester. Je renais, je rajeunis,
ma législatrice est victorieuse; celle qui établit la
tolérance, et qui fait fleurir les arts, a puni les
ennemis des arts; elle est victorieuse, elle jouit de
toute sa gloire. Ah, Madame, cette victoire était
nécessaire; les hommes ne jugent que par le succès.
L'envie est confondue. On n'a rien à répondre à

une bataille gagnée; des lauriers sur une tête pleine
d'esprit et d'une force de raison supérieure, font le
plus bel effet du monde. 1769.

On m'a dit qu'il y avait des français dans l'armée
turque, je ne veux pas le croire. Je ne veux pas
avoir à me plaindre de mes compatriotes; cependant
j'ai connu un colonel qui a servi en Corse, et qui
avait la rage d'aller voir des queues de cheval; je
lui en fis honte, je lui représentai combien sa rage
était peu chrétienne; je lui mis devant les yeux la
supériorité du nouveau Testament sur l'Alcoran,
mais sur-tout je lui dis que c'était un crime de lèse-
galanterie française de combattre pour de vilaines
gens qui enferment les femmes, contre l'héroïne de
nos jours. Je n'ai plus entendu parler de lui depuis
ce temps-là. S'il est votre prisonnier, je supplie
votre Majesté impériale de lui ordonner de venir
faire amende-honorable dans mon petit château,
d'assister à mon *Te Deum*, ou plutôt à mon *Te Deum*,
et de déclarer à haute voix que les *Moustapha* ne
sont pas dignes de vous déchauffer.

Aurai-je encore assez de voix pour chanter vos
victoires? J'ai l'honneur d'être de votre académie;
je dois un tribut. M. le comte *Orlof* n'est-il pas
notre président? Je lui enverrais quelque ennuyeuse
ode pindarique, si je ne le soupçonnais de ne pas
trop aimer les vers français.

Allons donc, héritier des Césars, chef du saint
Empire romain, avocat de l'Eglise latine, allons
donc. Voilà une belle occasion. Poussiez en Bosnie,
en Servie, en Bulgarie; allons, Vénitiens; équipez
vos vaisseaux, secondez l'héroïne de l'Europe.

Et votre flotte, Madame, votre flotte!
 1769. Que Borée la conduise, et qu'ensuite un vent d'occident la fasse entrer dans le canal de Constantinople!

Léandre et Héro, qui êtes toujours aux Dardanelles, bénissez la flotte de Pétersbourg. Envie, taisez-vous; peuples, admirez! C'est ainsi que parle le malade de Ferney; mais ce n'est pas un transport au cerveau, c'est le transport du cœur.

Que votre Majesté impériale daigne agréer le profond respect et la joie de votre très-humble et très-dévoth ermite.

L E T T R E X X V I I .

D E L' I M P E R A T R I C E .

A Pétersbourg, 18 octobre.

MONSIEUR, vous direz que je suis une importune avec mes lettres, et vous aurez raison; mais prenez-vous en à vous-même: vous m'avez dit plus d'une fois que vous souhaitiez d'apprendre la défaite de *Mouftapha*: eh bien, ce victorieux empereur des Turcs a perdu la Moldavie entière. Yaffi est pris; le visir s'est enfui en grande confusion au-delà du Danube. Voilà ce qu'un courrier m'annonce ce matin, et ce qui fera taire la gazette de Paris, le Courrier d'Avignon, et le nonce qui fait la gazette de Pologne.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien, et soyez persuadé que je répons bien à l'amitié que vous me témoignez.

C A T E R I N E .

L E T T R E X X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 30 octobre.

M A D A M E ,

VOTRE Majesté impériale me rend la vie, en tuant des turcs. La lettre dont elle m'honore, du 22 1769. septembre, me fait sauter de mon lit en criant: *Allah, Catharina!* J'avais donc raison, j'étais plus prophète que *Mahomet*; DIEU et vos troupes victorieuses m'avaient donc exaucé quand je chantais: *Te Catharinam laudamus, te dominam confitemur.* L'ange *Gabriel* m'avait donc instruit de la déroute entière de l'armée ottomane, de la prise de Choczin, et m'avait montré du doigt le chemin d'Yaffi.

Je suis réellement, Madame, au comble de la joie; je suis enchanté; je vous remercie, et pour ajouter à mon bonheur, vous devez toute cette gloire à M. le nonce. S'il n'avait pas déchainé le divan contre votre Majesté, vous n'auriez pas vengé l'Europe.

Voilà donc ma législatrice entièrement victorieuse. Je ne fais pas si on a tâché de supprimer à Paris et à Constantinople votre Instruction pour le code de la Russie; mais je fais qu'on devrait la cacher aux Français; c'est un reproche trop honteux pour nous de notre ancienne jurisprudence ridicule et barbare.

D 3

1769. presque entièrement fondée sur les décrétales des papes et sur la jurisprudence ecclésiastique.

Je ne suis pas dans votre secret ; mais le départ de votre flotte me transporte d'admiration. Si l'ange *Gabriel* ne m'a pas trompé, c'est la plus belle entreprise qu'on ait faite depuis *Annibal*.

Permettez que j'envoie à votre Majesté la copie de la lettre que j'écris au roi de Prusse : comme vous y êtes pour quelque chose, j'ai cru devoir la soumettre à votre jugement.

Que Dieu me donne de la santé, et certainement je viendrai me mettre à vos pieds l'été prochain pour quelques jours, ou même pour quelques heures, si je ne puis mieux faire.

Que votre Majesté impériale pardonne au désordre de ma joie, et agrée le profond respect d'un cœur plein de vous.

L'hermite de Ferney.

LETTRE XXIX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 9 novembre.

MONSIEUR, je suis bien fâchée de voir par votre obligeante lettre du 17 d'octobre que mille fausses nouvelles sur notre compte vous aient affligé. Cependant il est très-vrai que nous avons fait la plus heureuse campagne dont il y ait d'exemple. La levée du blocus de Choczin par le manque de fourrages était le seul désavantage qu'on pouvait nous donner.

Mais quelle suite a-t-elle eue ? La défaite entière de la multitude que *Moussapha* avait envoyée contre nous. 1769.

Ce n'est pas le grand-maître de l'artillerie, le comte *Orlof*, qui a la présidence de l'académie, c'est son frère cadet qui fait son unique occupation de l'étude. Ils sont cinq frères ; il serait difficile de nommer celui qui a le plus de mérite, et de trouver une famille plus unie par l'amitié. Le grand-maître est le second ; deux de ses frères sont présentement en Italie. Lorsque j'ai montré au grand-maître l'endroit de votre lettre où vous me dites, Monsieur, que vous le soupçonnez de ne pas trop aimer les vers français, il m'a répondu qu'il ne possédait pas assez la langue française pour les entendre. Et je crois que cela est vrai, car il aime beaucoup la poésie de sa langue maternelle.

J'espère, Monsieur, que vous me donnerez bientôt des nouvelles de ma flotte. Je crois qu'elle a passé Gibraltar. Il faudra voir ce qu'elle fera ; c'est un spectacle nouveau que cette flotte dans la Méditerranée. La sage Europe n'en jugera que par l'événement.

Je vous avoue, Monsieur, que ce m'est toujours une satisfaction bien agréable lorsque je vois la part que vous prenez à ce qui m'arrive.

Soyez persuadé que je sens tout le prix de votre amitié. Je vous prie de me la continuer et d'être assuré de la mienne.

CATERINE.

L E T T R E X X X .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney , 28 novembre.

M A D A M E ,

1769. **L**A lettre du 18 octobre dont votre Majesté impériale m'honore , me rajeunit tout d'un coup de seize ans , de sorte que me voilà un jeune homme de soixante ans , tout propre à faire une campagne dans vos troupes contre *Mouftapha*. J'avais été assez faible pour être alarmé des fausses nouvelles de quelques gazettes qui prétendaient que les Turcs étaient revenus à Choczin , qu'ils s'en étaient rendus maîtres , et qu'ils rentraient en Pologne. Vous ne sauriez croire de quel poids énorme la lettre de votre Majesté m'a soulagé.

Par les derniers vaisseaux arrivés de Turquie à Marseille on apprend que le nombre des mécontents augmente à Constantinople , et que le sérail est obligé d'apaiser les murmures par des mensonges ; triste ressource. La fraude est bientôt découverte , et alors l'indignation redouble. On a beau faire tirer le canon des sept tours et de Topana , pour de prétendues victoires , la vérité perce à travers la fumée du canon , et vient effrayer *Mouftapha* sur ses tapis de zibeline.

Je ne ferais point étonné que ce tyran imbécille (qu'il me pardonne cette expression) ne fût détrôné

1769. dans quatre mois , quand votre flotte sera près des Dardanelles , et que son successeur ne demandât humblement la paix à votre Majesté. Il ne m'appartient pas de lire dans l'avenir ; encore moins même dans le présent ; mais je ne saurais m'imaginer que les Vénitiens ne profitent pas d'une si belle occasion. Il me semble que votre Majesté prend *Mouftapha* de tous les sens.

Quand une fois on a tiré l'épée , personne ne peut prévoir comment les choses finiront ; je ne suis point prophète , Dieu m'en garde , mais il y a long-temps que j'ai dit que si l'empire turc est jamais détruit , ce ne sera que par le vôtre. Je me flatte que *Mouftapha* payera bien cher son amitié chrétienne pour le nonce du pape en Pologne. Tout ce que je fais bien certainement , c'est que , Dieu merci , votre Majesté est couverte de gloire. Je ne suis plus indigné contre ceux qui l'ont contestée , car leur humiliation me fait trop de plaisir. Ce n'est pas sur les seuls Turcs que vous remportez la victoire , mais sur ceux qui osaient être jaloux de la fermeté et de la grandeur de votre ame que j'ai toujours admirée.

Que votre Majesté impériale daigne agréer mon remerciement , ma joie , mes vœux , mon enthousiasme pour votre personne , et mon profond respect.

L E T T R E X X X I .

D E L ' I M P E R A T R I C E .

A Pétersbourg, le 13 décembre.

1769. **M**ONSIEUR, nous sommes si loin d'être chassés de la Moldavie et de Choczin, comme la gazette de France le publie, qu'il n'y a que quelques jours que j'ai reçu la nouvelle de la prise de Galatzo, place fortifiée sur le Danube, où un sérasquier et un bacha ont été tués, au dire des prisonniers. Mais ce qu'il y a de bien vérifié, c'est qu'entre ces derniers se trouve le prince de Moldavie *Morocordato*. Trois jours après, nos troupes légères amenèrent de Bucharest, capitale de la Valachie, le prince hospodar, son frère et son fils à Yaffi, au lieutenant général *Stoffeln* qui y commande. Tous ces messieurs passeront leur carnaval, non pas à Venise, mais à Pétersbourg. Bucharest est occupé présentement par mes troupes. Il ne reste plus guère de postes aux Turcs dans la Moldavie, de ce côté-ci du Danube.

Je vous mande ces détails, Monsieur, afin que vous puissiez juger de l'état des choses, qui assurément n'ont point un aspect affligeant pour tous ceux qui, comme vous, veulent bien s'intéresser à mes affaires.

Je crois ma flotte à Gibraltar. Si elle n'a pas encore franchi ce détroit, vous saurez plutôt de ses nouvelles que moi. Que Dieu conserve *Moustapha* ! Il conduit si bien ses affaires, que je ne voudrais point que malheur lui arrivât. Ses amitiés, ses liaisons, tout

y contribue : son gouvernement est si aimé de ses sujets, que les habitans de Galatzo se joignirent à nos troupes, au moment même de la prise, pour courir sur le misérable reste du corps turc qui venait de les quitter et qui fuyait à toutes jambes. 1769.

Voilà, Monsieur, ce que j'avais à vous dire en réponse à votre lettre, remplie d'amitiés, du 28 novembre. Je vous prie de me continuer ces sentimens, dont je fais un si grand cas, et d'être assuré des miens.

C A T E R I N E .

L E T T R E X X X I I .

D E M . D E V O L T A I R E .

A Ferney, 2 janvier.

M A D A M E ,

J'APPRENDS que la flotte de votre Majesté impériale est en très-bon état à Port-Mahon ; permettez que je vous en témoigne ma joie. On dit qu'on travaille par les ordres de votre Majesté, dans Azof, à préparer des galères et des brigantins. *Moustapha* fera bien surpris quand il se verra attaqué par le Pont-Euxin et par la mer Egée, lui qui ne fait ce que c'est que la mer Egée et l'Euxin ; non plus que son grand-visir ni son mufti. J'ai connu un ambassadeur de la sublime Porte qui avait été intendant de la Romélie : je lui demandai des nouvelles de la Grèce, il me répondit qu'il n'avait jamais entendu parler 1770.

de ce pays-là. Je lui parlai d'Athènes, aujourd'hui
1770. Sétine, il ne la connaissait pas davantage.

Je ne puis me défendre de redire encore à votre Majesté que son projet est le plus grand et le plus étonnant qu'on ait jamais formé; que celui d'*Annibal* n'en approchait pas. J'espère bien que le vôtre sera plus heureux que le sien: en effet, que pourront vous opposer les Turcs? Ils passent pour les plus mauvais marins de l'Europe, et ils ont actuellement très-peu de vaisseaux. *Léandre* et *Héro* vous favoriseront du haut des Dardanelles.

L'homme qui avait la rage d'aller servir dans l'armée du grand-visir, n'a point mis son projet en exécution. Je lui avais conseillé d'aller plutôt faire une campagne dans vos armées; il voulait voir, disait-il, comment les Turcs font la guerre; il l'aurait bien mieux vu sous vos drapeaux, il aurait été témoin de leur fuite.

Il paraît un manifeste des Géorgiens qui déclare net qu'ils ne veulent plus fournir de filles à *Moustapha*. Je souhaite que cela soit vrai, et que toutes leurs filles soient pour vos braves officiers qui le méritent bien; la beauté doit être la récompense de la valeur.

Suis-je assez heureux pour que les troupes de votre Majesté aient pénétré d'un côté jusqu'au Danube, et de l'autre jusqu'à *Erzerom*? Je bénis Dieu, Madame, quand je songe que vous devez tout cela à l'évêque de Rome et à son nonce apostolique; il ne s'attendait pas qu'il vous rendrait de si grands services.

Je remercie votre Majesté de m'avoir fait connaître les cinq frères qui sont l'ornement de votre cour.

Je commence à croire réellement qu'ils vous accompagneront à Constantinople. 1770.

J'ai écrit deux lettres à M. de *Showvalof* depuis quatre mois; point de réponse. Il y a bien plus de plaisir à avoir affaire à votre Majesté; elle daigne écrire; elle fait de quelle joie elle me comble en m'apprenant ses victoires; j'ai le plaisir de les apprendre tout doucement à ceux qu'on en croit fâchés. Le public fait des vœux pour votre prospérité, vous aime et vous admire. Puissé l'année 1770 être encore plus glorieuse que 1769!

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale,

Le vieillard des Alpes.

LET TRE XXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le 19 de janvier.

MONSIEUR, je suis très-sensible de ce que vous partagez ma satisfaction sur l'arrivée de nos vaisseaux au Port-Mahon. Les voilà plus proches des ennemis que de leurs propres foyers: cependant il faut qu'ils aient fait gaiement ce trajet, malgré les tempêtes et la saison avancée, puisque les matelots ont composé des chansons.

Les Géorgiens en effet ont levé le bouclier contre les Turcs, et leur refusent le tribut annuel de recrues pour le sérail. *Héraclius*, le plus puissant de leurs princes, est un homme de tête et de courage. Il a ci-devant contribué à la conquête de l'Inde sous le

— fameux *Sha-Nadir*. Je tiens cette anecdote de sa propre bouche du père d'*Héraclius*, mort ici, à Pétersbourg, en 1762.

Mes troupes ont passé le Caucase cette automne, et se sont jointes aux Géorgiens. Il y a eu par-ci par-là de petits combats avec les Turcs ; les relations en ont été imprimées dans les gazettes. Le printemps vous fera voir le reste.

D'un autre côté nous continuons à nous fortifier dans la Moldavie et la Valachie, et nous travaillons à nettoyer cette rive-ci du Danube. Mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on sent si peu la guerre dans l'empire, qu'on ne se souvient pas d'avoir vu un carnaval où généralement tous les esprits fussent plus portés à inventer des amusemens que pendant celui de cette année. Je ne fais si l'on en fait autant à Constantinople. Peut-être y invente-t-on des ressources pour continuer la guerre. Je ne leur envie point ce bonheur ; mais je me félicite de n'en avoir pas besoin, et me moque de ceux qui ont prétendu qu'hommes et argent me manquaient. Tant pis pour ceux qui aiment à se tromper ; ils trouvent aisément, pour de l'argent, des flatteurs qui leur en donneront à garder.

Puisque mon exactitude ne vous est point à charge, soyez assuré, Monsieur, que je la continuerai pendant cette année 1770, que je vous souhaite heureuse. Que votre santé se fortifie comme Azof et Tangarock le font déjà.

Je vous prie d'être persuadé de mon amitié et de ma sensibilité.

C A T E R I N E.

L E T T R E X X X I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 2 février.

M A D A M E,

V O T R E Majesté daigne m'apprendre que les hospodars de Valachie et de Moldavie ne feront pas leur carnaval à Venise ; mais votre Majesté ne pourrait-elle pas les faire souper avec quelque amiral de Tunis et d'Alger ? On dit que ces animaux d'Afrique se sont approchés un peu trop près de quelques-uns de vos vaisseaux, et que vos canons les ont mis fort en désordre : voilà un bon augure ; voilà votre Majesté victorieuse sur les mers comme sur la terre, et sur des mers que vos flottes n'avaient jamais vues.

Non, je ne veux plus douter d'une entière révolution. Les sultanes turques (1) ne résisteront pas plus que les Algériens. Pour les sultanes du sérail de *Moustapha*, elles appartiennent de droit aux vainqueurs.

On m'assure que votre Majesté très-impériale est à présent maîtresse de la mer Noire, que M. de *Tottleben* fait des merveilles avec les Mingreliennes et les Circassiennes, que vous triomphez par-tout. Je suis plus heureux que vous ne pensez, Madame, car, bien que je ne sois ni forcier ni prophète, j'avais soutenu violemment qu'une partie de ces grands événemens arriverait, non pas tout. Je ne prévoyais

(1) On entend ici par sultanes les vaisseaux commandans des flottes ottomanes.

— pas qu'une flotte partirait de la Néva pour aller vers
1770. la mer de Marmara.

Cette entreprise vaut mieux que les chars de *Cyrus*, et sur-tout que ceux de *Salomon*, qui ne lui servirent à rien; mes chars, Madame, baissent pavillon devant vos vaisseaux.

Mais en faisant la guerre d'un pôle à l'autre, votre Majesté n'aurait-elle pas besoin de quelques officiers? Le roi de Sardaigne vient de réformer un régiment huguenot, qui le sert lui et son père depuis 1689. La religion l'a emporté sur la reconnaissance; peut-être quelques officiers, quelques sergens de ce régiment ambitionneraient la gloire de servir sous vos drapeaux. Ils pourraient servir à discipliner des Monténégrins, si vos belliqueuses troupes ne voulaient pas d'étrangers. Je connais un de ces officiers, jeune, brave et sage, qui aimerait mieux se battre pour vous que pour le grand-turc et ses amis, s'il en a. Mais, Madame, je ne dois qu'admirer et me taire.

Daignez agréer la joie excessive, la reconnaissance sans bornes, le profond respect du vieil hermite des Alpes.

Votre Majesté impériale a trop de justice pour ne pas gronder M. le chambellan, comte de *Shouvalof*, qui n'a point répondu à mes lettres d'enthousiaste.

LETTRE

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 février.

MADAME,

ON dit qu'enfin *Moustapha* se résout à demander —
grâce, qu'il commence à concevoir que votre Majesté 1770.
impériale est quelque chose sur le globe, et que l'étoile du Nord est plus forte que son croissant.

Je ne fais si le chevalier de *Tott* sera le médiateur de la paix. Je me flatte que du moins sa Hauteesse payera les frais du procès que sa petiteesse vous a intenté si mal à propos; et qu'il se défera de sa belle coutume de loger aux sept tours les ministres des puissances auxquelles il fait la guerre; coutume qui devait armer l'Europe contre lui.

Votre Majesté va reprendre ses habits de législatrice après avoir quitté sa robe d'amazone: elle n'aura pas de peine à pacifier la Pologne; enfin mon étoile du Nord sera bien plus brillante que nos soleils du Midi.

Je suis toujours fâché que mon étoile n'établisse pas son zénith directement sur le canal de la mer Noire; mais enfin si la paix est écrite dans le ciel, il faut bien que votre belle et auguste main la signe: je me soumetts aux ordres du destin. C'est une autre sacrée Majesté qui de tout temps a mené les majestés de ce bas monde.

Corresp. de l'impér. de R... etc.

E

— Elle vient d'envoyer le duc de *Choiseul*, et le duc
1770. de *Praslin*, et le parlement de Paris à la campagne,
au milieu de l'hiver. Elle a fait un cordelier pape.
Elle va ôter au pauvre *Ali-Bey* l'espérance d'être
Pharaon en Egypte, et pourrait bien le réduire à
l'état que *Joseph* prédit au grand pannetier de *Pharaon*.

Le destin fait de ces tours-là tous les jours sans
y songer; les bons chrétiens comme vous, Madame,
disent que c'est la Providence, et je le dis aussi pour
vous faire ma cour.

Cependant, si votre Majesté est prédestinée à ne
point convenir des articles avec le divan, je supplie
votre Providence de faire passer le Danube à vos
troupes victorieuses et de donner des fêtes à M. le
prince *Henri* dans l'Atméidan.

Je murmure un peu contre ce destin qui m'a
donné soixante et dix-sept ans: et une santé si faible
avec une passion si violente de voir la cour de mon
héroïne garnie de ses héros.

J'ai le malheur de me mettre de loin à ses pieds
avec le plus profond respect.

L'hermite de Ferney.

P. S. J'ai écrit une lettre en vers au roi de Dane-
marck, dans laquelle se trouve le nom de votre
Majesté impériale, mais je n'ose vous l'envoyer sans
votre permission.

LETTRE XXXVI.

DE L'IMPERATRICE.

Le premier mars.

MONSIEUR, en réponse à votre lettre du 2 février, 1770.
je vous dirai que le hospodar de Moldavie est mort,
que celui de Valachie qui se trouve ici, a beaucoup
d'esprit; que nous continuons à être les maîtres de
ces deux provinces, malgré les gazettes qui nous en
chassent souvent.

Le sultan avait fait un nouvel hospodar *in par-*
tibus infidelium, auquel il avait ordonné d'aller avec
une armée innombrable se mettre en possession de
Bucharest: il ne trouva que six à sept mille hommes,
avec lesquels il fut battu, comme il faut, au mois de
janvier, et il pensa être fait prisonnier. La semaine
passée j'ai reçu la nouvelle de la prise de Giorgione
sur le Danube, et de la défaite d'un corps turc de
seize mille hommes sous cette place. Nous avons
chanté le *Te Deum* pour cet avantage et pour tant
d'autres remportés depuis le 4 de janvier.

On dit ma flotte partie de Mahon. Il faut espérer
que nous en entendrons parler bientôt, et qu'elle
prendra la liberté de donner un démenti à ceux qui
soutiennent qu'elle est hors d'état d'agir. Je trouve
très-plaisant que l'envie ait recours au mensonge
pour en imposer au monde. Un pareil associé est
toujours prêt à faire banqueroute. Le peu de vais-
seaux turcs qui existent, manque de matelots. Les

— 1770. musulmans ont perdu l'envie de se laisser tuer pour les caprices de sa Hauteſſe.

M. *Totleben* a paſſé le Caucaſe, et il eſt en quartier d'hiver en Géorgie. Mais, comme la mauvaiſe ſaiſon eſt courte dans ce pays, j'eſpère qu'il ouvrira bientôt la campagne.

Lorſque la première diviſion de ma flotte relâcha en Angleterre, le comte *Czerniſchef*, alors ambaffadeur à cette cour, étoit inquiet de ce que quelques vaiſſeaux avoient beſoin de radoub, &c. L'amiral anglais leur dit de n'être point inquiets. Jamais expédition maritime de quelque importance, ajouta-t-il, ne s'eſt faite ſans de pareils inconvéniens: cela eſt neuf pour vous, chez nous c'eſt l'affaire de tous les jours.

Je ſouhaite, Monſieur, que vous ayez le plaifir de voir vos prophéties ſ'accomplir: peu de prophètes peuvent ſe vanter d'un tel avantage.

Soyez aſſuré, Monſieur, de mon amitié et de ma conſidération la plus diſtinguée.

C A T E R I N E.

L E T T R E X X X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 10 mars.

M A D A M E,

J'AURAI eu l'honneur de remercier plutôt votre 1770. Majeſté impériale, ſi je n'avois pas été cruellement malade. Je n'ai pas la force de vos ſujets. Il ſ'en faut beaucoup: je me flatte ſur-tout qu'ils auront celle de continuer à bien battre les Turcs.

Votre Majeſté m'a dit un grand mot; je ne manque ni d'hommes, ni d'argent; je m'en aperçois bien, puifqu'elle fait acheter des tableaux à Genève, et qu'elle les paye fort cher. La cour de France ne vous reſſemble pas, elle n'a point d'argent, et elle nous prend le nôtre.

La lettre dont votre Majeſté a daigné m'honorer, m'étoit bien néceſſaire pour confondre tous les bruits qu'on affecte de répandre. Je me donne le plaifir de mortifier les conteurs de mauvaiſes nouvelles.

Le roi de Pruſſe vient de m'envoyer cinquante vers français fort jolis; mais j'aimerais mieux qu'il vous envoyât cinquante mille hommes pour faire diverſion, et que vous tombaſſiez ſur *Mouſtapha* avec toutes vos forces réunies. Toutes les gazettes diſent que ce gros cochon va ſe mettre à la tête de trois cents mille hommes; mais je crois qu'il faut bien rabattre de ce calcul. Trois cents mille combatans avec tout ce qui fuit pour le ſervice et la

E 3

1770. nourriture d'une telle armée, monteraient à près de cinq cents mille. Cela est bon du temps de *Cyrus* et de *Tomiris*, et lorsque *Salomon* avait quarante mille chars de guerre, avec deux ou trois milliers de roubles en argent comptant, sans parler de ses flottes d'ophr.

Voici le temps où les flottes de votre Majesté, qui sont un peu plus réelles que celles de *Salomon*, vont se signaler. La terre et les mers vont retentir, ce printemps, de nouvelles vraies et fausses. J'ose supplier votre Majesté impériale de daigner ordonner qu'on m'envoie les véritables. Ecrire un code de lois d'une main, et battre *Moustapha* de l'autre, est une chose si neuve et si belle, que vous excusez sans doute, Madame, mon extrême curiosité.

J'ai encore une autre grâce à vous demander, c'est de vouloir bien vous dépêcher d'achever ces deux grands ouvrages, afin que j'aie le plaisir d'en parler à *Pierre le grand*, à qui je ferai bientôt ma cour dans l'autre monde.

J'espère lui parler aussi d'un jeune prince *Galitzin* qui me fait l'honneur de coucher ce soir dans ma chaumière de Ferney. Je suis toujours enchanté de l'extrême politesse de vos sujets. Ils ont autant d'agrément dans l'esprit que de valeur dans le cœur. On n'était pas si poli du temps de *Catherine première*. Vous avez apporté dans votre empire toutes les grâces de madame la princesse votre mère, que vous avez embellies.

Vivez heureuse, Madame; achevez tous vos ouvrages; foyez la gloire du siècle et de l'Europe. Je recommande *Moustapha* à vos braves troupes: ne

pourrait-il pas aller passer le carnaval de 1771 à Venise avec *Candide*? 1770.

Je reçois une lettre de M. le comte de *Showvalof* votre chambellan, qui me fait voir qu'il a reçu les miennes, et que la petaudière polonoise ne les a pas arrêtées.

Que votre Majesté impériale daigne toujours agréer mon profond respect, mon admiration et mon enthousiasme pour elle.

LETTRE XXXVIII.
DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 31 mars.

MONSIEUR, j'ai reçu, il y a trois jours, votre lettre du 10 de mars. Je souhaite que celle-ci trouve votre santé tout-à-fait rétablie, et que vous parveniez à un âge plus avancé que celui de *Mathusalem*. Je ne fais pas au juste si les années de cet honnête homme avaient douze mois; mais je veux que les vôtres en aient treize, comme l'année de la liste civile en Angleterre.

Vous verrez, Monsieur, par la feuille ci-jointe ce que c'était que notre campagne d'été et celle d'hiver, sur le compte desquelles je ne doute point qu'on ne débite mille faussetés. C'est la ressource d'une cause faible et injuste que de faire flèche de tout bois. Les gazettes de Paris et de Pologne ayant mis sur notre compte tant de combats perdus, et l'événement leur ayant donné le démenti, elles se

1770. font avisées de faire mourir mon armée par la peste. Ne trouvez-vous pas cela très plaisant ? Au printemps apparemment les pestiférés ressusciteront pour combattre. Le vrai est qu'aucun des nôtres n'a eu la peste.

Je ne puis qu'être très-sensible à votre amitié, Monsieur : vous voudriez armer toute la chrétienté pour m'assister. Je fais grand cas de l'amitié du roi de Prusse, mais j'espère que je n'aurai pas besoin des cinquante mille hommes que vous voulez qu'il me donne contre *Mouftapha*.

Puisque vous trouvez trop fort le compte de trois cents mille hommes à la tête desquels l'on prétend que le Sultan marchera en personne ; il faut que je vous parle de l'armement turc de l'année passée ; il vous fera juger de ce fantôme selon sa vraie valeur. Au mois d'octobre *Mouftapha* trouva à propos de déclarer la guerre à la Russie : il n'y était pas plus préparé que nous. Lorsqu'il apprit que nous nous défendions avec vigueur, cela l'étonna ; car on lui avait fait espérer beaucoup de choses qui n'arrivèrent pas. Alors il ordonna que des différentes provinces de son empire, un million cent mille hommes se rendraient à Andrinople pour prendre Kiovie, passer l'hiver à Moscou, et écraser la Russie.

La Moldavie seule eut ordre de fournir un million de boisseaux de grains pour l'armée innombrable des musulmans. Le hospodar répondit que la Moldavie dans l'année la plus fertile n'en recueillait pas tant, et que cela lui était impossible. Mais il reçut un second commandement d'exécuter les ordres donnés ; et on lui promit de l'argent.

1770. Le train d'artillerie pour cette armée était à proportion de la multitude. Il devait consister en six cents pièces de canon qu'on assigna des arsenaux ; mais lorsqu'il s'agit de les mettre en mouvement, on laissa là le plus grand nombre ; et il n'y eut qu'une soixantaine de pièces qui marchèrent.

Enfin, au mois de mars plus de six cents mille hommes se trouvèrent à Andrinople. Mais comme ils manquaient de tout, la désertion commença à s'y mettre. Cependant le visir passa le Danube avec quatre cents mille hommes. Il y en avait cent quatre-vingt mille sous Choczin le 28 d'août. Vous savez le reste. Mais vous ignorez peut-être que le visir repassa, lui septième, le pont du Danube, et qu'il n'avait pas cinq mille hommes lorsqu'il se retira à Balada. C'était tout ce qui lui restait de cette prodigieuse armée. Ce qui n'avait pas péri, s'était enfui dans la résolution de retourner chez soi.

Notez, s'il vous plaît, qu'en allant et en venant ils pillaient leurs propres provinces, et qu'ils brûlèrent les endroits où ils trouvèrent de la résistance. Ce que je vous dis est vrai ; et j'ai plutôt diminué qu'augmenté les choses, de peur qu'elles ne parussent fabuleuses.

Tout ce que je fais de ma flotte, c'est qu'une partie est sortie de Mahon, et qu'une autre va quitter l'Angleterre où elle a hiverné. Je crois que vous en aurez plutôt des nouvelles que moi. Cependant je ne manquerai pas de vous faire part, en son temps, de celles que je recevrai, avec d'autant plus d'empressement que vous le souhaitez.

Vous me priez, Monsieur, d'achever incessamment

1770. et la guerre et les lois, afin que vous en puissiez porter la nouvelle à *Pierre le Grand* dans l'autre monde: permettez que je vous dise que ce n'est pas le moyen de me faire finir de sitôt. A mon tour, je vous prie bien sérieusement de remettre cette partie le plus long-temps que faire se pourra. Ne chagrinez pas vos amis de ce monde pour l'amour de ceux qui sont dans l'autre. Si là bas, ou là haut, chacun a le choix de passer son temps avec telle compagnie qu'il lui plaira, j'y arriverai avec un plan de vie tout prêt, et composé pour ma satisfaction. J'espère bien d'avance que vous voudrez m'accorder quelques quarts d'heure de conversation dans la journée: *Henry IV* fera de la partie, *Sully* aussi, et point *Moustapha*.

Je vois toujours avec bien du plaisir le souvenir que vous avez de ma mère, qui est morte bien jeune et à mon grand regret.

Soyez assuré, Monsieur, de tous les sentimens que vous me connaissez, et de l'estime distinguée que je ne cesserai d'avoir pour vous.

CATERINE.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 avril.

MADAME,

1770. **M**ON enthousiasme a redoublé par la lettre du premier mars, dont votre Majesté impériale a daigné m'honorer. Il n'y a point de prêtre grec qui soit plus enchanté de votre supériorité continuelle sur les circoncis que moi misérable baptisé dans l'Eglise romaine. Je me crois né dans les anciens temps héroïques, quand je vois une de vos armées au-delà du Caucase, les autres sur les bords du Danube, et vos flottes dans la mer Egée. Je plains fort le hospodar de la Moldavië. Ce pauvre gète n'a pas joui long-temps de l'honneur de voir *Tomiris*. Pour le hospodar de la Valachie, puisqu'il a de l'esprit, il restera à votre cour.

Il ne reste plus d'autre ressource à vos ennemis, que de mentir.

Les gazetiers ressemblent à M. de *Pourceaugnac* qui disait: Il m'a donné un soufflet, mais je lui ai bien dit son fait.

Je m' imagine très-sérieusement que la grande armée de votre Majesté impériale fera dans les plaines d'Andrinople au mois de juin. Je vous supplie de me pardonner si j'ose insister encore sur les chars

1770. de *Tomyris*. Ceux qu'on met à vos pieds sont d'une fabrique toute différente de ceux de l'antiquité. Je ne suis point du métier des homicides. Mais hier deux excellens meurtriers allemands m'assurèrent que l'effet de ces chars était immanquable dans une première bataille, et qu'il serait impossible à un bataillon ou à un escadron de résister à l'impétuosité et à la nouveauté d'une telle attaque. Les Romains se moquaient des chars de guerre, et ils avaient raison; ce n'est plus qu'une mauvaise plaisanterie quand on y est accoutumé: mais la première vue doit certainement effrayer et mettre tout en désordre. Je ne fais d'ailleurs rien de moins dispendieux et de plus aisé à manier. Un essai de cette machine, avec trois ou quatre escadrons seulement, peut faire beaucoup de bien sans aucun inconvénient.

Il y a très-grande apparence que je me trompe, puisqu'on n'est pas de mon avis à votre cour; mais je demande une seule raison contre cette invention. Pour moi j'avoue que je n'en vois aucune.

Daignez encore faire examiner la chose; je ne parle qu'après les officiers les plus expérimentés. Ils disent qu'il n'y a que les chevaux de frise qui puissent rendre cette manœuvre inutile, car pour le canon le risque est égal des deux côtés; et après tout, on ne hafarde de perdre par escadron que deux charrettes, quatre chevaux et quatre hommes.

Encore une fois, je ne suis point meurtrier, mais je crois que je le deviendrais pour vous servir.

Il y a quinze jours que les officiers du régiment de Montfort, que j'avais engagés à servir votre

Majesté impériale, ont pris parti; les uns sont rentrés au service favoyard, les autres sont allés en France; il y en a un qui a l'honneur d'être capitaine dans l'armée de Genève, consistant en six cents hommes. Genève est actuellement le théâtre de la plus cruelle guerre en deçà du Rhin. Il y a eu même quatre personnes assassinées par derrière dans l'Eglise militante de *Calvin*. Je m'imagine que dorénavant l'Eglise grecque en usera ainsi, et qu'elle ne verra plus que le dos des musulmans; en ce cas, les chars ne feront bons qu'à courir après eux.

Je me mets aux pieds de votre Majesté, comme le hospodar de Valachie, et j'envie sa destinée.

Que votre Majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, la reconnaissance et l'admiration du vieil hermite de Ferney.

J'ai reçu une belle lettre de M. le comte de *Shouvalof* votre chambellan; mais il ne me dit point le jour où votre cour fera dans Stamboul.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE,

A Ferney, ce 18 mai.

MADAME,

LES glaces de mon âge me laissent encore quelque feu; il s'allume pour votre cause. On est un peu *Moustapha* à Rome et en France; je suis *Catherin*, et je mourrai *Catherin*. La lettre dont votre Majesté impériale daigne m'honorer, du 31 mars, me

1770. — comblait de joie; les nouvelles qu'on répand aujourd'hui m'accablent d'affliction.

On parle de vicissitudes, et je n'en voulais pas; on dit que les Turcs ont repassé le Danube en force, et qu'ils ont repris la Valachie; il faudra donc les battre encore: mais c'était dans les plaines d'Andrinople que je voulais une victoire; ils envoient, dit-on, une flotte dans la Morée. On ajoute que les Lacédémoniens font en petit nombre; enfin, on me donne mille inquiétudes. Pour toute réponse je maudis *Moussapha*, et je prie la *sainte Vierge* de secourir les fidèles. Je suis sûr que vos mesures sont bien prises en Grèce, que l'on a donné des armes aux Spartiates, que les Monténégrins se joignent à eux, que la haine contre la tyrannie turque les anime, que vos troupes marchant à leur tête les rendront invincibles.

Pour les Vénitiens, ils joueront votre jeu, mais quand vous aurez gagné la partie.

Si l'Égypte a secoué le joug de *Moussapha*, je ne doute pas que votre majesté n'ait quelque part à cette révolution; celle qui a pu faire venir des flottes de la Néva dans le Péloponèse, aura bien envoyé un habile négociateur dans le pays des pyramides. La mer Noire doit être couverte de vos faïques; ainsi Stamboul peut ne recevoir de vivres ni de l'Égypte, ni de la Grèce, ni du Vonicara d'Enghis. Vous assaillez ce vaste empire depuis Colchos jusqu'à Memphis. Voilà mes idées; elles sont moins grandes que ce que votre Majesté a fait jusqu'ici. Le revers, annoncé de la Valachie, m'ôte le sommeil sans m'ôter l'espérance: le roman des chars

de *Cyrus* me plaît toujours dans un terrain sec comme les plaines d'Andrinople et le voisinage de Stamboul. 1770.

Je ne trouve point que les tableaux génevois soient trop chers, je trouve seulement votre Majesté impériale généreuse; mais j'oserais désirer cent capitaines de plus au lieu de cent tableaux. Je voudrais que tout fût employé à vous faire triompher, et que vous achevassiez votre code, plus beau que celui de *Justinien*, dans la ville où il le signa. Si votre Majesté veut me rendre la santé et prolonger ma vie, je la conjure de vouloir bien me faire parvenir quelque bonne nouvelle qui ne plaira pas à frère *Ganganelli*, mais qui réjouira beaucoup le capucin de Ferney, tout prêt à étrangler les Turcs avec son cordon.

Je redouble mes vœux; mon ame est aux pieds de votre Majesté impériale.

L E T T R E X L I.

D E L' I M P E R A T R I C E.

Le 20 de mai.

Monsieur, vos deux lettres, la première du 10, et la seconde du 14 d'avril, me sont parvenues l'une après l'autre avec leurs incluses. Tout de suite j'ai commandé deux chars selon le dessin et la description que vous avez bien voulu m'envoyer, et dont je vous suis bien obligée. J'en ferai faire l'épreuve en ma présence, bien entendu qu'ils ne feront mal à personne dans ce moment-là. Nos militaires

1770. — conviennent que ces chars feroient leur effet contre des troupes rangées : ils ajoutent que la façon d'agir des Turcs dans la campagne passée étoit d'entourer nos troupes en se disperfant , et qu'il n'y avoit jamais un escadron ou un bataillon ensemble. Les janissaires seuls choissoient des endroits couverts, comme bois, chemins creux, &c. pour attaquer par troupes ; et alors les canons font leur effet. En plusieurs occasions nos soldats les ont reçus à coup de baïonnettes, et les ont fait rétrograder.

Vous avez raison, Monsieur ; l'Eglise grecque voit jusqu'ici par-tout le dos des musulmans, et même en Morée. Quoique je n'aye point encore de nouvelle directe de ma flotte, cependant les nouvelles publiques répètent tant qu'elle s'est emparée du Péloponèse, qu'à la fin il faudra bien croire qu'il en est quelque chose. La moitié de la flotte n'y étoit point encore lorsque la descente s'est faite.

Soyez assuré, Monsieur, que je fais un cas infini de votre amitié, et des témoignages réitérés que vous m'en donnez. Je suis très-sensible encore à la part que vous prenez à cette guerre, qui finira comme elle pourra. Nous aurons affaire à *Moustapha* de près ou de loin, comme la Providence le jugera à propos.

Quoi qu'il en soit, je vous prie d'être persuadé que *Catherine II* ne cessera jamais d'avoir une estime et une considération particulière pour l'illustre hermite de Ferney.

LETTRE

LETTRE XLII.

DE L'IMPERATRICE.

Le 27 de mai.

1770. **M**ONSIEUR, un courrier parti de devant Coron en Morée, de la part du comte *Féodor Orlof*, m'a apporté l'agréable nouvelle qu'après que ma flotte eut abordé le 17 février à Porto-Vitello mes troupes se joignirent aux Grecs qui désiraient de recouvrer leur liberté. Ils se partagèrent en deux corps, dont l'un prit le nom de légion orientale de Sparte, et le second celui de légion du nord de Sparte. La première s'empara dans peu de jours de Passava, de Berdoni, et de Misistra qui est l'ancienne Sparte. La seconde s'en alla prendre Calamata, Léontari et Arcadie. Ils firent quatre mille prisonniers turcs dans ces différentes places qui se rendirent après quelque défense ; celle de Misistra sur-tout fut plus sérieuse que les autres.

La plupart des villes de la Morée sont assiégées. La flotte s'étoit portée de Porto-Vitello à Coron ; mais cette dernière ville n'étoit point prise encore le 29 de mars, jour du départ du courrier. Cependant on en attendait si bien la réduction dans peu, qu'on avoit déjà dépêché trois vaisseaux pour s'emparer de Navarin. Le 28, on avoit reçu la nouvelle devant Coron d'une affaire qui s'étoit passée entre les Grecs et les Turcs, au passage de l'isthme de Corinthe. Le

Corresp. de l'impér. de R... etc.

F

— commandant turc a été fait prisonnier en cette
1770. occasion.

Je me hâte de vous donner ces bonnes nouvelles, Monsieur, parce que je fais qu'elles vous feront plaisir, et que cela est bien authentique puisqu'elles me viennent directement. Je m'acquitte aussi par-là de la promesse que je vous ai faite de vous communiquer les nouvelles aussitôt que je les aurais reçues. Soyez assuré, Monsieur, de l'invariabilité de mes sentimens.

CATERINE.

Voilà la Grèce au point de redevenir libre, mais elle est bien loin encore d'être ce qu'elle a été : cependant on entend avec plaisir nommer ces lieux dont on nous a tant rebattu les oreilles dans notre jeunesse.

LETTRE XLIII.

DE L'IMPERATRICE.

A ma maison de campagne de Czarscozelo, le 6 juin.

MONSIEUR, je me hâte de répondre à votre
lettre du 18 mai que j'ai reçue hier au soir, parce
que je vous vois en peine. Les vicissitudes que
les adhérens de *Moustapha* répandent que mon
armée doit avoir essuyées, la perte de la Valachie,
sont des contes dont je n'ai senti d'autre chagrin
que celui de vous voir appréhender que cela ne soit
vrai. Dieu merci, rien de tout cela n'existe. Je vous
ai mandé, la poste passée, les nouvelles que j'ai
reçues de la Morée, qui, pour premier début,
paraissent assez satisfesantes. J'espère que par votre
intercession la *sainte Vierge* n'abandonnera pas les
fidelles. 1770.

Dormez tranquillement, Monsieur ; les affaires de votre favorite (après ce que vous me dites, et l'amitié que vous ne cessez de me témoigner, je prends hardiment ce titre) vont un train très-honnête : elle-même en est contente, et ne craint les Turcs ni par terre ni par mer.

Cette flotte turque, dont on fait tant de bruit, est merveilleusement équipée ! Faute de matelots, on a mis sur les vaisseaux de guerre les jardiniers du sérail.

1770. Après avoir bien bataillé , viendra la paix ; temps pendant lequel j'espère achever mon code.

Adieu , Monsieur ; portez-vous bien , et foyez assuré qu'on ne saurait ajouter à la sensibilité que j'ai pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez. Rien aussi n'égale l'estime que j'en fais.

CATERINE.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 juillet.

MADAME,

J'AI reçu la lettre dont votre Majesté impériale m'honore, en date du 27 mai. Je vous admire en tout ; mon admiration est stérile , mais elle voudrait vous servir : encore une fois je ne suis pas du métier , mais je parierais ma vie que dans une plaine ces chars armés , soutenus par vos troupes , détruiraient tout bataillon ou tout escadron ennemi qui marcherait régulièrement ; vos officiers en conviennent : le cas peut arriver. Il est difficile que dans une bataille tous les corps turcs attaquent en désordre , dispersés et voltigeans vers les flancs de votre armée ; mais s'ils combattent d'une manière si irrégulière , en sauvages sans discipline , vous n'aurez pas besoin des chars de *Tomyris* ; il suffira de leur ignorance et de leur emportement pour les faire battre comme vous les avez toujours battus.

Je ne conçois pas comment votre Majesté n'est pas encore maîtresse de Brahilof et de Bender, au moment que je vous écris ; mais peut-être ces deux places sont-elles prises , et nous n'en avons pas encore la nouvelle. 1770.

Les gazettes me font toujours une peine égale à mon attachement ; je crains que les Turcs ne soient en force dans le Péloponèse.

Je n'entends plus parler de la révolution prétendue arrivée en Égypte ; tout cela m'inquiète pour mes chers Grecs et pour vos armes victorieuses qui ne me font pas moins chères.

La France envoie une flotte contre Tunis ; j'aimerais encore mieux qu'elle envoyât trente vaisseaux de ligne contre Constantinople.

Votre entreprise sur la Grèce est sans contredit la plus belle manœuvre qu'on ait faite depuis deux mille ans ; mais il faut qu'elle réussisse pleinement : ce n'est pas assez qu'elle vous fasse un honneur infini. *Où est le profit , là est la gloire* , disait notre roi Louis XI qui ne vous égalait en rien.

Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour voir votre Majesté impériale sur le sofa de *Moustapha*. Son palais est assez vilain , ses jardins aussi ; vous auriez bientôt fait de cette prison le lieu le plus délicieux de la terre. Daignez , je vous en conjure , me dire si vous espérez y parvenir. Il me semble qu'il ne faudrait qu'une bataille , elle ferait décisive.

Je ne reviens point de ma surprise. Votre Majesté est obligée de diriger des armées en Valachie , en Pologne , dans la Bessarabie , dans la Géorgie ; et elle

1770. trouve encore du temps pour daigner m'écrire : je suis stupéfait et confus autant que reconnaissant. Daignez toujours agréer mon profond respect et mon enthousiasme pour votre Majesté impériale.

Le très-vieux hermite de Ferney.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 juillet.

MADAME,

VOTRE lettre du 6 juin, que je soupçonne être du *nouveau style*, me fait voir que votre Majesté impériale prend quelque pitié de ma passion pour elle. Vous me donnez des consolations, mais aussi vous me donnez quelques craintes afin de tenir votre adorateur en haleine. Mes consolations sont vos victoires, et ma crainte est que votre Majesté ne fasse la paix l'hiver prochain.

Je crois que les nouvelles de la Grèce nous viennent quelquefois un peu plutôt par la voie de Marseille qu'elles n'arrivent à votre Majesté par les courriers. Selon ces nouvelles, les Turcs ont été quatre fois battus, et tout le Péloponèse est à vous.

Si *Ali-Bey* s'est en effet emparé de l'Égypte, comme on le dit, voilà deux grandes cornes arrachées au croissant des Turcs; et l'étoile du Nord est certainement beaucoup plus puissante que leur lune. Pourquoi

donc faire la paix quand on peut pousser si loin ses conquêtes? 1770.

Votre Majesté me dira que je ne pense pas assez en philosophe, et que la paix est le plus grand des biens. Personne n'est plus convaincu que moi de cette vérité; mais permettez-moi de désirer très-fortement que cette paix soit signée de votre main dans Constantinople. Je suis persuadé que si vous gagnez une bataille un peu honnête en deçà ou en delà du Danube, vos troupes pourront marcher droit à la capitale.

Les Vénitiens doivent certainement profiter de l'occasion; ils ont des vaisseaux et quelques troupes. Lorsqu'ils prirent la Morée, ils n'étaient appuyés que par la diversion de l'empereur en Hongrie: ils ont aujourd'hui une protection bien plus puissante; il me paraît que ce n'est pas le temps d'hésiter.

Moustopha doit vous demander pardon, et les Vénitiens doivent vous demander des lois.

Ma crainte est encore que les princes chrétiens, ou foi-disant tels, ne soient jaloux de l'étoile du Nord: ce sont des secrets dans lesquels il ne m'est pas permis de pénétrer.

Je crains encore que vos finances ne soient dérangées par vos victoires mêmes; mais je crois celles de *Moustopha* plus en désordre par ses défaites. On dit que votre Majesté fait un emprunt chez les Hollandais; le padisha turc ne pourra emprunter chez personne, et c'est encore un avantage que votre Majesté a sur lui.

Je passe de mes craintes à mes consolations. Si vous faites la paix, je suis bien sûr qu'elle sera très-glorieuse, que vous conserverez la Moldavie, la Valachie,

1770. Azof, et la navigation sur la mer Noire, au moins jusqu'à Trébifonde. Mais que deviendront mes pauvres Grecs ? que deviendront ces nouvelles légions de Sparte ? Vous renouvelerez sans doute les jeux isthmiques, dans lesquels les Romains assurèrent aux Grecs leur liberté par un décret public ; et ce sera l'action la plus glorieuse de votre vie. Mais comment maintenir la force de ce décret, s'il ne reste des troupes en Grèce ? Je voudrais encore que le cours du Danube, et que la navigation sur ce fleuve vous appartenissent le long de la Valachie, de la Moldavie, et même de la Bessarabie. Je ne fais si j'en demande trop ou si je n'en demande pas assez : ce sera à vous de décider et de faire frapper une médaille qui éternisera vos succès et vos bienfaits. Alors *Tomyris* se changera en *Solon*, et achevera ses lois tout à son aise. Ces lois seront le plus beau monument de l'Europe et de l'Asie ; car, dans tous les autres États, elles sont faites après coup, comme on calfat des vaisseaux qui ont des voies d'eau ; elles sont innombrables, parce qu'elles sont faites sur des besoins toujours renaissans ; elles sont contradictoires, attendu que ces besoins ont toujours changé ; elles sont très-mal rédigées, parce qu'elles ont presque toujours été écrites par des pédans, sous des gouvernemens barbares. Elles ressemblent à nos villes bâties irrégulièrement au hasard, mêlées de palais et de chaumières dans des rues étroites et tortueuses.

Enfin, que votre Majesté donne des lois à deux mille lieues de pays, après avoir donné sur les oreilles à *Moustapha*.

Voilà les consolations du vieux hermite qui,

1770. jusqu'à son dernier moment, fera pénétré pour vous du plus profond respect, de l'admiration la plus juste, et d'un dévouement sans bornes pour votre Majesté impériale.

L E T T R E X L V I.

D E L' I M P E R A T R I C E.

A Pétersbourg, le 21 juillet.

MONSIEUR, en réponse à votre lettre et à vos questions du 4 juillet, je vous annonce que, selon vos souhaits, le comte *Romanzof*, qui commande mon armée en Moldavie, a remporté la victoire la plus complète sur nos ennemis, le 7 de ce mois, à douze lieues environ du Danube. Notre droite était appuyée au Pruth. Le camp turc était retranché de quatre retranchemens qui furent tous emportés à la pointe du jour, la baïonnette à la main. Le carnage dura quatre heures, après lesquelles mes troupes se trouvèrent maîtresses du champ de bataille, du camp des Turcs, de trente canons de fonte, d'une grande quantité de provisions de bouche et de munitions de guerre, et de beaucoup de prisonniers.

Notre perte n'est point considérable : il n'y a pas même eu un officier de marque blessé ou tué. Au départ du courrier on poursuivait encore les fuyards. L'armée turque était de quatre-vingt mille hommes commandés par le kan de Crimée et par trois bachas.

Le comte *Romanzof* me marque qu'il a fait chanter le *Te Deum* dans la propre tente du kan de Crimée,

1770. qui doit être la plus belle des tentes possibles. Le siège de Bender doit être commencé dans ce moment ; et puis nous verrons.

Je ne vous entretiendrais point de tous ces faits de guerre, si vous ne m'aviez paru désirer d'en être informé.

Soyez persuadé du cas que je fais de votre amitié ; j'y répondrai toujours avec empressement, quelque affaire que j'aye.

CATERINE.

LETTRE XLVII.

DE L'IMPERATRICE

Le 2 d'auguste.

MONSIEUR, je vous ai mandé, il y a dix jours, que le comte *Romanzof* avait battu le kan de Crimée, combiné avec un corps considérable de turcs ; qu'on leur avait pris tentes, artillerie, etc. sur la petite rivière nommée Larga : j'ai le plaisir aujourd'hui de vous informer qu'hier au soir un courrier du comte m'a apporté la nouvelle que mon armée a remporté, le jour même que je vous écrivis (le 21 juillet), une victoire complète sur celle du seigneur *Moustapha*, commandée par le visir *Ali-Bey*, par l'aga des janissaires et par sept ou huit bachas. Ils ont été forcés dans leurs retranchemens : leur artillerie au nombre de cent trente canons, leur camp, leurs bagages, les munitions en tout genre, sont tombés entre nos

1770. mains. Leur perte est considérable ; la nôtre si modeste que je crains d'en faire mention, afin que le fait ne paraisse fabuleux. Cependant le combat a duré cinq heures.

Le comte de *Romanzof*, que je viens de faire maréchal pour cette victoire, me mande que, tels que les anciens Romains, mon armée ne demande jamais combien il y a d'ennemis, mais seulement où font-ils ? Cette fois-ci les Turcs étaient au nombre de cent cinquante mille, retranchés sur les hauteurs que baigne le Kogul, ruisseau à vingt-cinq werstes du Danube, ayant *Ismailof* derrière eux.

Mais, Monsieur, mes nouvelles ne se bornent pas là : j'ai des avis certains, quoiqu'ils ne soient point directs, que ma flotte a battu celle des Turcs devant Napolé de Romanie, et qu'elle a dispersé les vaisseaux ennemis qu'elle n'a pas coulés à fond.

Le siège de Bender a été ouvert encore le 21 juillet. Le prince *Prozorofski* a fait un butin immense en bestiaux de toute espèce, entre *Oczakof* et Bender. Ma flotte d'*Azof* croît en grandeur et en espérance en face du seigneur *Moustapha*.

Je ne puis rien vous dire de *Brahilof*, sinon que c'est un vieux château sur le bord du Danube, que le général *Renne* avait pris le jour même de la bataille du Pruth, année 1711.

Il ne dépend que des Grecs de faire revivre la Grèce. J'ai fait mon possible pour orner les cartes géographiques de la communication de Corinthe à Moscou. Je ne fais ce qui en fera.

Pour vous faire rire, je vous dirai que le sultan a eu recours aux prophètes, aux forciers, aux devins,

1770. et aux fous qui passent pour saints chez les musulmans. Ils lui ont prédit que le 21 serait un jour extrêmement fortuné pour l'empire ottoman. Tout de suite sa Hauteffe a envoyé un courrier au visir, pour lui dire de passer le Danube ce jour-là, et de profiter de l'heureuse constellation. Nous verrons un peu si les revers pourront ramener ce prince à la raison, et s'ils ne le défabuferont pas des tromperies et des mensonges.

Vos chers Grecs ont donné dans plusieurs occasions des preuves de leur ancien courage, et l'esprit ne leur manque pas.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien: continuez-moi votre amitié et foyez assuré de la mienne.

C A T E R I N E.

L E T T R E XLVIII.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 11 août.

M A D A M E,

C H A Q U E lettre dont votre Majesté impériale m'honore, me guérit de la fièvre que me donnent les nouvelles de Paris. On prétendait que vos troupes avaient eu par-tout de grands défavantages; qu'elles avaient évacué entièrement la Morée et la Valachie; que la peste s'était mise dans vos armées; que tous les revers avaient succédé à vos succès: votre Majesté

est mon médecin; elle me rend une pleine santé. Je ne manque pas d'écrire sur le champ l'état des choses, dès que j'en suis instruit; j'allonge les visages de ceux qui attristaient le mien. 1770.

Daignez donc, Madame, avoir la bonté de me conserver cette santé que vous m'avez rendue; il ne faut pas abandonner son malade dans sa convalescence.

J'ai encore de petits ressentimens de fièvre quand je vois que les Vénitiens ne se décident pas, que les Géorgiens n'ont pas formé une armée, et qu'on n'a nulle nouvelle positive de la révolution de l'Égypte.

Il y a un Brahilof, un Bender qui me causent encore des insomnies; je vois dans mes rêves leurs garnisons prisonnières de guerre, et je me réveille en sursaut.

Votre Majesté dira que je suis un malade bien impatient, et que les Turcs sont beaucoup plus malades que moi. Sans mes principes d'humanité, je dirais que je voudrais les voir tous exterminés, ou du moins chassés si loin qu'ils ne revinssent jamais.

Nous autres Français, Madame, nous valons mieux qu'eux: nous difons prodigieusement de sottises, nous en faisons beaucoup, mais tout cela passe bien vite; on ne s'en souvient plus au bout de huit jours. La gaieté de la nation semble inaltérable. On apprend à Paris le tremblement de terre qui a bouleversé trente lieues de pays à Saint-Domingue; on dit: C'est dommage; et on va à l'opéra. Les affaires les plus sérieuses sont tournées en ridicule.

Nous sommes actuellement dans la plus belle saison du monde; voilà un temps charmant pour battre les

1770. — Turcs. Est-ce que ces barbares-là attaqueront toujours comme des bouffards ? ne se présenteront-ils jamais bien ferrés, pour être enfilés par quelques-uns de mes chars babyloniens ?

Je voudrais du moins avoir contribué à vous tuer quelques turcs ; on dit que pour un chrétien c'est une œuvre fort agréable à DIEU. Cela ne va pas à mes maximes de tolérance ; mais les hommes sont pétris de contradictions ; et d'ailleurs votre Majesté me tourne la tête.

Encore une fois, Madame, quelques nouvelles par charité de cinq ou six villes prises et de cinq ou six combats gagnés, quand ce ne serait que pour faire taire l'envie.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale, avec le plus profond respect et la plus vive impatience.

L'hermite de Ferney.

LETTRE XLIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le 2 d'auguste.

1770. — MONSIEUR, vous me dites, dans votre lettre du 20 de juillet, que je vous donne des craintes pour vous tenir en haleine, et que mes victoires font vos consolations : voici une petite dose de ces dernières que j'ai à vous donner.

Je viens de recevoir un courrier qui m'a apporté les suites de la bataille du Kogul. Mes troupes se sont avancées sur le Danube, et ont pris poste sur le bord de ce fleuve, vis-à-vis d'Isakhi. Le visir et l'aga des janissaires se sont sauvés sur l'autre bord ; mais le reste qui a voulu les imiter a été tué, noyé, et dispersé. Il a fait abattre le pont, et près de deux mille janissaires ont été faits prisonniers. Vingt canons, cinq mille chevaux, un butin immense et une grande quantité de vivres de toute espèce sont tombés entre nos mains. Les Tartares ont envoyé sur le champ prier le maréchal comte de *Romanzof* de les laisser passer en Crimée : il leur a fait répondre qu'il exigeait leur hommage ; et il a envoyé un corps considérable sur la gauche, vers Ismailof, pour leur faire une douce violence. Il y a long-temps que nous savons qu'ils ne demandent pas mieux.

Vous ne voulez point de paix, Monsieur : foyez tranquille ; jusqu'ici on n'en entend point parler. Je conviens avec vous que c'est une bonne chose que la

1770. — paix ; lorsqu'elle existait, je croyais que c'était le *non plus ultra* du bonheur : me voilà depuis près de deux ans en guerre, je vois que l'on s'accoutume à tout. La guerre en vérité a des momens bien bons. Je lui trouve un grand défaut, c'est qu'on n'y aime point son prochain comme soi-même. J'étais accoutumée à penser qu'il n'est pas honnête de faire du mal aux gens ; je me console cependant un peu aujourd'hui en disant à *Moustapha* : *Tu l'as voulu, George Dandin !* Et après cette réflexion, je suis à mon aise comme ci-devant.

Les grands événemens ne m'ont jamais déplu, et les conquêtes ne m'ont jamais teptée. Je ne vois point aussi que le moment de la paix soit bien proche. Il est plaissant qu'on fasse accroire aux Turcs que nous ne pourrions point soutenir long-temps la guerre. Si la passion n'inspirait ces gens-là, comment pourraient-ils avoir oublié que *Pierre le grand* soutint, pendant trente ans, la guerre, tantôt contre ces mêmes Turcs, tantôt contre les Suédois, les Polonais, les Persans, sans que l'empire en fût réduit à l'extrémité. Au contraire, la Russie est toujours sortie de chacune de ces guerres plus florissante qu'auparavant ; et ce sont les guerres qui ont mis l'industrie en branle. Chaque guerre chez nous a été la mère de quelque nouvelle ressource qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation.

Votre projet de paix, Monsieur, me paraît ressembler un peu au partage du lion de la fable ; vous gardez tout pour votre favorite. Il ne faut point exclure de cette paix les légions de Sparte ; nous parlerons après des jeux isthmiques.

Au

1770. — Au moment que j'allais finir cette lettre, je reçois la nouvelle de la prise d'Ismaïlof avec quelques circonstances assez singulières.

Le visir, avant de passer le Danube, harangua ses troupes, et leur dit qu'il était impossible de résister plus long-temps aux Russes ; que lui visir se voyait dans la nécessité de passer de l'autre côte du Danube ; qu'il leur enverrait autant de bâtimens qu'il pourrait pour les sauver ; mais qu'en cas qu'il ne pût effectuer sa promesse, si les troupes russes venaient à les attaquer, il leur conseillait de mettre bas les armes, et qu'il les assurait que l'impératrice de Russie les ferait traiter avec humanité ; que tout ce qu'on leur avait fait accroire jusqu'ici des Russes avait été imaginé par les ennemis des deux empires.

Dès que mes troupes se présentèrent devant Ismaïlof, les Turcs en fortirent, et ceux qui y restèrent mirent bas les armes. La capitulation de la ville fut faite dans une demi-heure. On y prit quarante-huit canons et des magasins considérables de toute espèce. On compte, depuis le 21 jusqu'au 27 juillet, c'est-à-dire depuis la bataille de Kogul, près de huit mille prisonniers ; et depuis l'année passée nous avons pris à l'ennemi près de cinq cents canons.

Le comte *Romanzof* a envoyé un corps à droite vers votre Brahilof qui sera pris selon votre intention, et un autre à gauche qui doit s'emparer de Kilia.

Eh bien, Monsieur, êtes-vous content ? Je vous prie de l'être autant de mon amitié que je le suis de la vôtre.

C A T E R I N E.

Corresp. de l'impér. de R... etc.

G

L E T T R E L.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 août.

MADAME,

— MES craintes sont dissipées, malgré tous les efforts
1770. des dissidens de Pologne et des gazetiers des autres
pays; votre victoire complète remportée sur les Ot-
tomans auprès du Pruth est une terrible réponse.

Que votre Majesté impériale me permette de lui
témoigner l'excès de ma joie. Je ne suis plus en peine
de la Grèce sur laquelle on me donnait tant d'alarmes.
Je vous crois toujours maîtresse de Navarin et de plu-
sieurs autres places. Il n'est pas croyable que vos
troupes aient évacué ce pays, comme on le dit,
lorsque vous battez les Turcs sur mer comme sur
terre; et quand même la division de vos forces vous
obligerait de différer ou même d'abandonner la con-
quête de la Grèce, ce serait toujours une entreprise
qui vous comblerait de gloire. Je maintiens qu'il ne
s'est rien fait de si grand depuis *Annibal*; et cet *Annibal*,
qui fut enfin contraint de retourner en Afrique, n'en
a pas moins de réputation. Quand vous n'auriez réussi
qu'à porter la terreur aux portes de Constantinople,
à mener vos troupes jusqu'auprès de Corinthe, et à
peupler vos Etats d'un grand nombre de familles
grecques, vous auriez eu encore un grand avantage;
mais votre dernière victoire me fait tout espérer.

Si vous voulez pousser vos conquêtes, vous les
étendrez, je pense, où il vous plaira; et si vous voulez
la paix, vous la dicterez. Pour moi je veux toujours
1770. que votre Majesté aille se faire couronner à Constan-
tinople. Pardonnez-moi cette opiniâtreté; elle est
presque aussi forte que celle avec laquelle je suis
attaché à votre personne et à votre gloire; et puisque
vous êtes devenue ma passion dominante, je me flatte
que votre Majesté impériale daignera toujours rece-
voir avec bonté le profond respect et le dévouement
inviolable du vieux hermite de Ferney.

L E T T R E L I.

DE L'IMPERATRICE.

Le 13 d'août.

MONSIEUR, au risque de vous importuner trop
souvent, il faut que je vous dise qu'hier je reçus
la nouvelle que le général-major, comte *Totleben*, a
pris aux Turcs les deux forts, situés au delà du mont
Caucase, nommés Schéripan et Bagdat. Il tient bloqués
le fort et la ville de Cotatis, en langue du pays Koutai,
sur le Phase qui tombe dans la mer Noire. Mes troupes
ne sont plus qu'à soixante werstes de cette mer.
L'ancienne Trébifonde est à leur gauche. *Salomon*,
prince d'Immirette, agit de concert avec le comte.
L'épouse de ce prince vint dans le camp russe,
et pria le général de permettre qu'à la prise de
Bagdat, elle pût jouir de l'honneur d'entrer dans

— la ville la première. Vous jugez bien qu'elle ne fut
*770. point refusée.

Ce Bagdat n'est ni aussi beau ni aussi grand que celui des *Mille et une nuits*. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, *Moustapha* bien accommodé, et les gazettes bien menteuses ?

J'oubliais de vous dire qu'avant la prise de ces villes, le prince *Héraclius* a battu les Turcs sous Acalziké.

Je me recommande à votre amitié et à vos prières : on n'en saurait faire un plus grand cas qu'en fait votre favorite,

C A T E R I N E.

L E T T R E L I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 5 septembre.

M A D A M E,

J'ÉTAIS si plein des victoires de votre Majesté impériale, et si bouffi d'enthousiasme et de gloire, que j'oubliai de vous envoyer les vers que le roi de Prusse m'écrivait sur votre respectable personne, et sur le peu respectable *Moustapha* ; voici ces vers :

Si monsieur le Mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi ;
Et de certaine impératrice,
(Qui vaut seule deux empereurs)

Reçu pour prix de son caprice
Des leçons qui devraient rabaïsser ses hauteurs,
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans :
J'admire avec le vieil hermite
Ses immenses projets, ses exploits éclatans :
Quand on possède son mérite,
On peut se passer d'assistans.

1770.

Je n'ai pas l'honneur de penser comme les têtes couronnées. Je crois fermement que cent mille hommes de troupes auxiliaires en Grèce et sur le Danube n'auraient fait nul mal. Il valait mieux dans votre situation être secourue qu'être louée. Votre gloire en a augmenté, mais les conquêtes en ont été retardées.

Les dernières lettres de Venise disent que dans une émeute populaire, les fidèles musulmans se sont déchaînés contre tous les Francs, qu'ils ont tué l'ambassadeur de France, et presque tous ses domestiques ; que l'ambassadeur d'Angleterre n'a pu échapper à la fureur du peuple qu'en se déguisant en matelot ; que le baile de Venise s'est long-temps défendu dans sa maison ; et qu'à la fin le grand seigneur lui a envoyé une garde de mille hommes.

Si ces nouvelles étaient vraies (ce que je ne veux pas croire), quels princes de l'Europe n'armaient pas sur le champ pour venger le droit des gens ? Vous seule le soutez, Madame ; aussi vous seule jouirez d'une gloire immortelle.

Que votre Majesté impériale me permette de me mettre à ses pieds.

Le vieil hermite de Ferney.

LETTRE LIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, ²²/_{II} août.
septembre.

1770. **M**ONSIEUR, quoique cette fois-ci, en réponse à votre lettre du 11 d'août, je n'aye point à vous donner de grands faits de guerre, j'espère ne pas nuire à votre convalescence en vous disant qu'après la prise d'Ismaïlof les Tartares du Bourjak et de Belgorod se sont séparés de la Porte. Ils ont envoyé des délégués aux deux généraux de mes armées pour capituler, et se sont rangés ensuite sous la protection de la Russie. Ils ont donné des otages, et ont prêté serment sur l'Alcoran de ne plus seconder les Turcs ni le kan de Crimée, et de ne point reconnaître le kan, à moins qu'il ne se soumette aux mêmes conditions, c'est-à-dire de vivre tranquille sous la protection de la Russie, et de se détacher de la Porte. On ne fait pas ce qu'est devenu ce kan. Cependant il y a apparence que, si non lui, du moins une grande partie de son monde embrassera le même parti.

Les Tartares, dès le commencement de cette guerre, la regardaient comme injuste; ils n'avaient aucun sujet de plainte; le commerce interrompu avec l'Ukraine leur causait une perte plus réelle qu'ils ne pouvaient espérer d'avantages par les rapines.

Les musulmans disent que les deux dernières batailles leur coûtent près de quarante mille hommes:

cela fait horreur, j'en conviens; mais quand il s'agit de coups, il vaut mieux battre que d'être battu. 1770.

Je n'oserais, d'après cela, vous demander, Monsieur, si vous êtes content; parce que, quelque amitié que vous ayez pour moi, je suis persuadée que vous ne fauriez voir le malheur de tant d'hommes sans en ressentir de la peine. J'espère pourtant que cette même amitié vous consolera du malheur des Turcs: vous serez tolérant et humain; et il n'y aura aucune contradiction dans vos sentimens. Il est impossible que vous aimiez les ennemis des arts.

Conservez-moi, je vous prie, votre amitié, et soyez assuré que j'y suis très-sensible.

CATHERINE.

P. S. Il faut que je vous parle d'un phénomène nouveau: un grand nombre de défer-teurs turcs viennent à notre armée. On prétend que c'est une chose dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ces défer-teurs assurent qu'ils sont mieux traités chez nous qu'ils ne le sont chez eux.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE

Ferney, 14 septembre.

MADAME,

1770. — NOUS savions, par Venise et par Marseille, la nouvelle de vos deux victoires navales, remportées à Napoli de Romanie et à Scio. Je reçois dans l'instant, aux acclamations de cent mille bouches, le détail que votre Majesté impériale daigne me faire de la victoire de M. le maréchal de *Romanzof* sur ce visir *Ali-Bey*, et sur tant de bachas suivis de cent cinquante mille hommes.

Si je meurs des maladies qui m'accablent, je mourrai à demi-content, puisque *Moustapha* est à demi-détrôné. Je lui fais bon gré de consulter à la fois des prophètes et des fous. Ces gens-là ont été de tout temps de la même espèce; la seule différence est que les prophètes ont été des fous plus dangereux. Les rigides musulmans en admettent quatre cent quarante mille, en comptant tous les héros de l'ancien Testament; cela ferait une armée beaucoup plus forte que celle d'*Ali-Beg* ou *Ali-Bey*.

Je vois plus que jamais que les chars de *Cyrus* sont fort inutiles à vos troupes victorieuses. Si elles rencontrent *Ali-Bey* une seconde fois, elles le battront infailliblement; mais il faut traverser le Danube en présence d'une armée qui est encore

nombreuse. Il n'y a rien que je ne croye M. le comte de *Romanzof* capable de faire; mais osera-t-on tenter ce passage, après lequel il faudrait absolument ou prendre Constantinople, ou n'avoir point de retraite? Je lève les mains au ciel, je fais des vœux, et je me tais.

Ceux qui fouhaitaient des revers à votre Majesté feront bien confondus. Eh, pourquoi lui fouhaiter des disgrâces dans le temps qu'elle venge l'Europe! Ce sont apparemment des gens qui ne veulent pas qu'on parle grec; car si vous étiez souveraine de Constantinople, votre Majesté établirait bien vite une belle académie grecque. On vous ferait une *Cateriniade*; les *Zeuxis* et les *Phidias* couvriraient la terre de vos images; la chute de l'empire ottoman ferait célébré en grec; Athènes ferait une de vos capitales; la langue grecque deviendrait la langue universelle; tous les négocians de la mer Egée demanderaient des passe-ports grecs à votre Majesté.

Je n'aime point les Vénitiens, qui attendent si tard à se faire grecs. Je suis aussi un peu fâché contre cet *Ali* d'Egypte, qui ne remue pas plus qu'une momie. Mais enfin, je n'ai point à me plaindre; deux victoires sur mer et deux victoires sur terre sont des faveurs bien honnêtes dont je remercie votre Majesté impériale du fond de mon cœur. Je chante des *Te Deum* dans mon lit, et un *De profundis* pour *Moustapha*.

Que votre Majesté impériale soit toujours aussi heureuse qu'elle mérite de l'être, et qu'elle daigne agréer le profond respect, la joie et l'attachement inviolable du vieil hermite des Alpes.

LETTRE LV.

DE L'IMPERATRICE.

Le 22 de septembre.

1770. **M**ONSIEUR, vous m'avez dit, dans votre dernière lettre, que je devais vous mander la prise d'une demi-douzaine de villes : je pense vous avoir déjà dit la nouvelle de la prise d'Ismaïlof sur le Danube ; j'y ajoute aujourd'hui celle de la forteresse de Kilia-Nova. Après plusieurs jours de tranchée ouverte, la garnison turque de cinq mille hommes a été renvoyée sur l'autre rive de la rivière.

Les lettres de Malte m'ont apporté la confirmation du grand combat naval donné dans le canal de Scio ; et le lendemain de cette action ma flotte a réduit en cendres trente-trois vaisseaux ennemis qui s'étaient retirés dans le port de Liberno en Asie.

J'espère, Monsieur, que vous ne ferez pas fâché d'apprendre que ceux qui prennent plaisir à nous faire battre sur le papier, sont bien loin de leur compte. Je vous prie de me conserver votre amitié, et d'être assuré, etc.

C A T E R I N E.

LETTRE LVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 septembre.

MADAME,

VIVE l'auguste, l'adorable *Catherine* ! Vivent ses troupes victorieuses ! Sa lettre du 20 août, *nouveau style*, est du plus beau style dont on ait jamais écrit. L'armée d'*Alexandre* forcera enfin les Athéniens à dire du bien d'elle. L'envie est contrainte d'admirer.

1770. Votre Majesté a bien raison ; la guerre est très-utile à un pays quand on la fait avec succès sur les frontières. La nation devient alors plus industrieuse, plus active, comme plus terrible. Les Turcs sont battus de tous côtés chez eux, et chaque victoire augmente encore le courage et l'espérance de vos troupes. Les échos ont dit à nos Alpes que, tandis que le visir repasse le Danube en désordre, le général *Totleben* a vaincu un corps considérable de turcs vers Erzerom, et s'est même emparé de cette ville.

Si la chose est vraie, il me semble que votre Majesté ne peut hésiter à suivre sa destinée qui l'appelle à si haute voix. La plus grande des révolutions est commencée ; votre génie l'achevera. J'ai dit, il y a long-temps, que si jamais l'empire turc est détruit, ce sera par la Russie ; mon auguste impératrice accomplira ma prédiction. Je ne crains plus la paix après la lettre dont elle m'honore.

1770. Un grand monarque m'avait mandé que non-seulement votre majesté ferait la paix, mais qu'elle la ferait avec modération ; je ne vois pas pourquoi tant se modérer avec ce *Moustapha*, qui ne se modérerait point s'il était vainqueur.

Quand je parlais de paix en la redoutant, quand je disais que vous en dicteriez les conditions, j'étais bien loin d'imaginer que votre Majesté abandonnerait ces braves Spartiates. Dieu me préserve de l'en soupçonner ; mais, après tant de victoires, il ne s'agit pas d'obtenir leur grâce auprès de leur vilain maître : il est temps qu'ils n'aient d'autre maître que ma protectrice, ou plutôt qu'ils soient libres sous ses drapeaux.

J'ai craint quelque temps que votre armée ne passât le Danube, et ne s'exposât à quelques revers. J'ai cru le Danube très-difficile à traverser en présence des Turcs, et la retraite plus difficile ; mais à présent tout me paraît aisé ; la terreur s'est emparée d'eux, et cette terreur combat pour vous. Je suis persuadé que dix mille de vos soldats battraient cinquante mille osmanlis.

Je ne suis pas surpris que votre ame, faite pour toutes les grandes choses, prenne goût à une pareille guerre. Je crois vos troupes de débarquement revenues en Grèce, et votre flotte de la mer Noire menaçant les environs de Constantinople. Si cette révolution de l'Égypte, dont on m'avait tant flatté, pouvait s'effectuer, je croirais l'empire turc détruit pour jamais.

Il me semble qu'il a manqué aux Vénitiens la première des qualités en politique, la hardiesse. La

1770. finesse n'a jamais réussi à personne dans les grandes choses ; elle n'est bonne que pour les moines.

Mais devant qui osé-je me livrer à mes idées ? Je parle au génie tutélaire du Nord ; je dois me taire, imposer silence à mon enthousiasme, et rester dans les bornes du profond respect et de l'attachement qui me met aux pieds de votre Majesté impériale, pour le peu que j'ai à vivre.

L'hermite de Ferney.

LETTRE LVII

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 16 septembre.

MONSIEUR, que de choses j'ai à vous dire aujourd'hui ! je ne fais par où commencer.

Ma flotte, non pas sous le commandement de mes amiraux, mais sous celui du comte *Alexis Orlof*, après avoir battu la flotte ennemie, l'a brûlée tout entière dans le port de Chesme, anciennement Clazomène. J'en ai reçu, il y a trois jours, la nouvelle directe. Près de cent vaisseaux de toute espèce ont été réduits en cendres. Je n'ose dire le nombre des musulmans qui ont péri : on le fait monter jusqu'à vingt mille.

Un conseil général de guerre avait terminé la désunion des deux amiraux, en déférant le commandement au général des troupes de terre, qui se trouvait sur cette flotte, et qui au reste était leur ancien dans le service. Le résultat fut unanimement approuvé de

1770. tous, et dès ce moment l'union fut rétablie. Je l'ai toujours dit, les héros sont nés pour les grands événemens.

La flotte turque fut poursuivie depuis Napolé de Romanie, où elle avait été déjà harcelée à deux reprises, jusqu'à Scio. Le comte *Orlof* savait qu'un renfort était parti de Constantinople; il crut qu'il prévendrait la jonction en attaquant l'ennemi sans perte de temps. Arrivé dans le canal de Scio, il vit que cette jonction s'était faite. Il se trouvait avec neuf vaisseaux de haut-bord en présence de seize vaisseaux de ligne ottomans: le nombre des frégates et autres bâtimens, était encore plus inégal. Il ne balança pas, et trouva la disposition des esprits telle qu'il n'y eut qu'un avis, qui fut de vaincre ou de mourir. Le combat commença: le comte *Orlof* se tint au centre; l'amiral *Spiridof*, qui avait à son bord le comte *Féodor Orlof*, commanda l'avant-garde; le contre-amiral *Elphinston* l'arrière-garde.

L'ordre de bataille des Turcs était tel qu'une de leurs ailes se trouvait appuyée contre une île pierreuse, et l'autre à des bas-fonds, de façon qu'ils ne pouvaient être tournés.

Le feu fut terrible de part et d'autre pendant plusieurs heures; les vaisseaux s'approchèrent de si près que le feu de la mousqueterie se joignit à celui des canons. Le vaisseau de l'amiral *Spiridof* avait affaire à trois vaisseaux de guerre et un chebec turcs. Il accrocha malgré cela, le capitain pacha qui portait quatre-vingt-dix canons; il y jeta tant de grenades et de matières combustibles que le feu prit au vaisseau, se communiqua au nôtre, et tous deux

1770. sautèrent en l'air, un moment après que l'amiral *Spiridof* et le comte *Féodor Orlof* avec environ quatre-vingt-dix personnes en furent descendus.

Le comte *Alexis*, voyant dans le plus fort du combat les vaisseaux amiraux voler en l'air, crut son frère péri. Il sentit alors qu'il était homme; il s'évanouit: mais un moment après, reprenant ses esprits, il ordonna de lever toutes les voiles, et se jeta avec ses vaisseaux entre les ennemis. A l'instant de la victoire, un officier lui apporta la nouvelle que son frère et l'amiral étaient vivans; il dit qu'il ne saurait décrire ce qu'il sentit en ce moment le plus heureux de sa vie. Le reste de la flotte turque se jeta sans ordre ni règle dans le port de Chefme.

Le lendemain fut employé à préparer les brûlots, et à canonner l'ennemi dans le port; à quoi celui-ci répondit. Mais dans la nuit les brûlots furent lâchés, et firent si bien leur devoir qu'en moins de six heures la flotte turque fut consumée tout entière. La terre et l'onde tremblaient, dit-on, de la grande quantité de vaisseaux ennemis qui sautaient en l'air. On l'a senti jusqu'à Smyrne, qui est à douze lieues de Chefme.

Les nôtres, pendant cet incendie, tirèrent du port un vaisseau turc de soixante canons, qui se trouvait sur le vent, et qui, par cette raison, n'avait pas été consumé. Ils s'emparèrent ensuite d'une batterie que les Turcs avaient abandonnée.

La guerre est une vilaine chose! Monsieur le comte *Orlof* me dit que le lendemain de l'incendie de la flotte il vit avec effroi que l'eau du port de

— Chefme , qui n'est pas fort grand , était teinte de
1770. sang , tant il y était péri de turcs.

Cette lettre , Monsieur , servira de réponse à la vôtre du 28 d'auguste , où vos alarmes à notre sujet commençaient déjà à se dissiper. J'espère qu'à présent vous n'en avez plus. Mes affaires , ce me semble , vont assez bien. Pour ce qui regarde la prise de Constantinople , je ne la crois pas si prochaine. Cependant il ne faut , dit-on , désespérer de rien. Je commence à croire que cela dépend plus de *Moustapha* que de tout autre. Ce prince s'y est si bien pris jusqu'ici que , s'il continue dans l'opiniâtreté que ses amis lui inspirent , il exposera son empire à de très-grands dangers. Il a oublié son rôle d'agresseur.

Adieu , Monsieur ; portez-vous bien. Si des combats gagnés peuvent vous plaire , vous devez être bien content de nous. Soyez assuré de l'estime et de la considération que je vous porte.

C A T E R I N E.

L E T T R E

L E T T R E L V I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney , 2 octobre.

M A D A M E ,

J E ne vis pas dans le dix-huitième siècle, je me
trouve transporté dans les Alpes du temps de la
fondation de Babylone. Je vois une héroïne de la
maison d'*Ascanie* , portée sur le trône des *Roxelans* ,
qui triomphe sur le Scirus , sur le Phase , sur le
Pont-Euxin , sur la mer Egée , sur les rives du
Danube. M. d'*Alembert* , qui est actuellement à
Ferney , est dans le même enthousiasme que moi ,
et la seule différence est qu'il l'exprime mieux. Nous
haïssons également *Moustapha* ; nous ne cherchons ,
parmi les arbuttes de nos montagnes , que des lauriers
pour en orner le portrait de votre Majesté impériale ,
mais nous n'en trouvons point. Tous les naturalistes
disent qu'on n'en trouve plus qu'en Russie.

Après la lettre du 29 auguste , dont votre Majesté
impériale m'honore , nous nous attendons fermement
que votre armée victorieuse aura passé le Danube ;
que le visir aura été battu *iterum* vers Andrinople ;
que la ville de ce méchant *Constantin* , qui a été
baptisé si tard , aura ouvert ses portes ; que les
dames du sérail auront été tirées d'esclavage ; que
la flotte de la mer Egée aura donné la main à la

Corresp. de l'impér. de R... etc.

H

flotte du Pont-Euxin; que *Moustapha* fera parti pour
1770. Damas ou pour Alep, etc. etc. etc.

Vous aviez bien raison, Madame, de dire, au commencement de cette guerre, que ceux qui vous l'avaient suscitée travaillaient à votre gloire: certainement votre Majesté leur a une grande obligation.

Nous ne laissons pas d'avoir de la gloire aussi. Il y a dans Paris de très-jolis carrosses à la nouvelle mode; et on a inventé des furtouts pour le dessert, qui sont de très-bon goût: on a même exécuté depuis peu un motet à grands chœurs, qui a fait beaucoup de bruit, du moins dans la salle où l'on chantait; enfin nous avons une danseuse dont on dit des merveilles.

Malgré nos triomphes, l'ame de *M. d'Alembert* et la mienne volent aux Dardanelles, au Danube, à la mer Noire, à Bender, en Crimée, et sur-tout à Pétersbourg: c'est là qu'elles sont à vos pieds, pénétrées d'admiration, de respect, de joie, et remplies de l'espérance de lui écrire à Stamboul.

De votre Majesté impériale l'adorateur de latrerie,
Voltaire enseveli dans Ferney, et criant: *Gloire dans les hauts!*

LETTRE LIX.

DE L'IMPERATRICE

Le 2^s octobre.

MONSIEUR, l'arrivée du prince *Henri* de Prusse à Pétersbourg a été suivie de la prise de Bender, que je vous annonce. L'un et l'autre m'a empêché de répondre à vos trois lettres que j'ai reçues consécutivement. Les nouvelles publiques assurent aussi que le comte *Orlof* s'est emparé de Lemnos. Nous voilà entièrement dans le pays des fables: je crains qu'avec le temps cette guerre ne paraisse fabuleuse elle-même.

Si le *Mamamouchi* ne fait pas la paix cet hiver, je ne réponds point de ce qui lui arrivera l'année prochaine. Encore un peu de ce bonheur dont nous avons vu des essais, et l'histoire des Turcs pourra fournir un nouveau sujet de tragédie pour les siècles futurs.

Vous direz, Monsieur, que depuis le succès de cette campagne, je suis dans les grands airs; mais c'est que depuis que j'ai du bonheur, l'Europe me trouve beaucoup d'esprit. Cependant à quarante ans on n'augmente guère devant le Seigneur en esprit et en beauté.

Je pense effectivement avec vous que bientôt il fera temps que j'aie étudié le grec dans quelque université; en attendant on traduit *Homere* en

ruffe : c'est toujours quelque chose pour commencer.
 1770. Nous verrons , d'après les circonstances , s'il sera nécessaire d'aller plus loin. L'esprit du peuple turc se range de notre côté ; ils disent que leur sultan est insensé d'exposer son empire à tant de revers , et que les conseils de ses amis deviendront funestes aux musulmans.

Adieu , Monsieur ; portez-vous bien , et priez DIEU pour nous.

C A T E R I N E .

L E T T R E L X .

D E L' I M P E R A T R I C E .

Ce 9 d'octobre.

MONSIEUR , vous aimez les belles ames : voyez comme celle du comte *Alexis Orlof* s'est peinte dans la réponse qu'il a faite aux consuls chrétiens de Smyrne ! Je suis persuadée que vous ferez content de lui (l'imprimé ci-joint la contient). Ai-je tort quand je dis que ces *Orlof* sont nés pour les grandes choses ?

Vous me demandez , dans votre lettre du 21 septembre , si le général *Totleben* s'est emparé d'Erzerom ? Je vous ai informé , je pense , que sa dernière conquête était la ville de Cotatis. On ne va pas si vite en guerre , parce qu'il faut faire deux repas par jour , et que pour que cela se fasse , il faut avoir ou trouver de quoi.

Je veux sincèrement la paix , non parce que les ressources me manquent pour faire la guerre , mais parce que je hais l'effusion du sang humain. Si monsieur *Mouftapha* fait l'opiniâtre , j'espère qu'il nous trouvera l'année qui vient par-tout où nous pourrons le persuader qu'il vaut mieux céder aux circonstances pour sauver son empire , que de pousser l'entêtement jusqu'à l'extrémité. 1770.

Les Grecs , les Spartiates ont bien dégénéré ; ils aiment la rapine mieux que la liberté. Ils sont à jamais perdus s'ils ne profitent point des dispositions et des conseils du héros que je leur ai envoyé. Je ne parle point des Vénitiens : je trouve qu'il n'y a que le pape et le roi de Sardaigne qui aient du mérite en Italie.

Soyez assuré , Monsieur , qu'on ne saurait sentir plus de satisfaction que j'en ressens chaque fois que je reçois de vos lettres ; elles contiennent tant de témoignages de votre amitié que je ne puis que vous en être très-obligée.

C A T E R I N E .

P. S. Dans ce moment on vient de m'apporter la nouvelle que Belgorod , en turc *Akkermann* , sur le Dniester , s'est rendu le 26 de septembre par capitulation. Bientôt , je pense , vous entendrez parler de votre Brahilof.

L E T T R E L X I.

D E M. D E V O L T A I R E

A Ferney, 12 octobre,

M A D A M E ;

— LA lettre de votre Majesté impériale, du 11 sep-
1770. tembre, me confirme dans ma joie continue, mais
sans redoublement. Je suis persuadé que si *Moustapha*,
son visir *Azem* et son musti étaient informés de
l'intérêt que je prends à eux, ils m'en remercieraient
en me faisant empaler.

Béni soit leur *Allah*, si en effet *Ali* est roi d'Égypte;
mais cette nouvelle grâce de la Providence en faveur
de *Moustapha* me paraît bien douteuse. Nous le
saurions à Marseille qui envoie continuellement
des vaisseaux au port d'Alexandrie; nous en aurions
eu des nouvelles certaines par Venise; personne n'en
parle. On ne se fait pas roi d'Égypte incognito. J'ose
dire plus: votre Majesté aurait déjà, dans ce pays
de *Pharaon* et de *Moïse*, quelque bon israélite qui
encouragerait la révolution au nom du Seigneur,
et qui vous en rendrait compte. Je me borne donc
à faire les plus tendres vœux pour que mon cher
Moustapha soit chassé à jamais des bords du Nil et
de ceux du Danube.

Que votre Majesté me permette seulement de
plaindre ces pauvres Grecs, qui ont le malheur
d'appartenir encore à des gens qui parlent turc. Ce

font de petites mortifications que j'éprouve au
milieu des plaisirs que me donnent toutes vos victoires. 1770.
C'est bien assez qu'en aussi peu de temps vous soyez
maîtresse absolue de la Moldavie, de la Valachie,
de presque toute la Bessarabie, des deux rivages de la
mer Noire, d'un côté vers Azof, et de l'autre vers
le Caucase.

Quand votre Majesté faisait ses belles lois, dont
la première était la tolérance, elle ne se doutait pas
qu'une aussi bonne chrétienne deviendrait la pro-
tectrice des circoncis du Budziak, tous descendans
en droite ligne de *Tamerlan* et de *Gengis-kan*. Mais
puisque vous êtes tous enfans de *Noé* (quoiqu'il
n'ait jamais été connu de personne, excepté des Juifs)
il est clair que vous êtes tous cousins, et que vous
devez vous supporter les uns les autres. Cette tolé-
rance de votre Majesté pour messieurs les Tartares-
bessarabes, engagera sans doute l'invincible *Moustapha*
à vous demander la paix. Mais que deviendra ma
pauvre Grèce? Aurai-je la douleur de voir les enfans
du galant *Alcibiade* obéir à d'autres qu'à *Catherine la*
grande?

Je remets toujours, Madame, au premier congrès,
les intérêts des jeux olympiques et du théâtre d'Athènes
entre vos mains; mais j'aime mieux m'en rapporter à
une bataille qu'à une assemblée de plénipotentiaires.
Vous êtes si bien servie par MM. les comtes *Orlof*
et par M. le maréchal de *Romanzof*, que, malgré mon
humeur pacifique, je préfère sans contredit des
victoires nouvelles à un accommodement.

Je suis un peu pressé, je l'avoue, parce qu'étant
fort vieux et malade, je veux jouir au plutôt. Pour

peu que vous tardiez à vous asseoir sur le trône
1770. de Stamboul, il n'y aura pas moyen que je sois
témoin de ce petit triomphe.

Que votre Majesté impériale daigne toujours
agréer le profond respect, et la reconnaissance, et les
désirs honnêtes du vieil hermite de Ferney.

L E T T R E L X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 25 octobre.

M A D A M E ,

C LAZOMENE était autrefois une très-belle ville :
Alexandre l'augmenta; les Turcs l'ont dévastée; mais
sous votre empire elle redeviendrait florissante.

La lettre de votre Majesté impériale, du 16 sep-
tembre, me fait tressaillir de joie et frémir d'horreur.
Tous ces comtes *Orlof* sont des héros, et je vous vois
la plus heureuse ainsi que la première princesse de
l'univers. Je plains beaucoup M. le prince de *Kowlousky*.
Comment ne pleurerais-je pas celui qui m'a apporté
le portrait de mon héroïne; mais enfin, il est mort en
vous servant.

Quel fruit tirera à la fin votre Majesté impériale
de tout ce carnage dont *Moustapha* est la seule cause,
et dont il doit être aussi las qu'intimidé? Il faut que
ce prince soit enforcé, si de son sofa il ne demande
pas la paix à votre trône.

Les Anglais et les Espagnols sont prêts à se faire
la guerre dans les deux mondes, pour une petite île
déserte; mais votre Majesté combat à présent pour
l'empire d'Orient. 1770.

On mande de Marseille qu'*Ali-Bey* s'est donné en
effet en Egypte un pouvoir dont le padisha *Moustapha*
ne peut plus le priver; mais qu'il n'a pas entièrement
rompu avec la Porte ottomane. Cependant je persiste
toujours à croire que les provisions ne peuvent plus
venir d'Egypte à Constantinople devant votre flotte
victorieuse.

Je crois votre Majesté impériale maîtresse de la
mer Noire; ainsi je ne vois que la Natolie qui puisse
fournir des vivres et des secours à la capitale de votre
ennemi.

Je n'en fais certainement pas assez pour oser exami-
ner seulement si votre armée peut passer ou non le
Danube; il ne m'appartient que de faire des souhaits.
Le bruit se répand que le prince *Repnin* et le général
Baner ont traversé ce fleuve avec des troupes légères
pour reconnaître les Turcs et les inquiéter. Je m'en
rapporte à la prudence et au zèle de vos généraux;
mais j'ose être presque sûr que les Turcs ne tiendront
pas devant vos troupes. Quand une fois la terreur
s'est emparée d'une nation, elle ne fait qu'augmenter,
à moins que le temps ne la rassure. Jamais les con-
quérans du pays que les Turcs occupent aujourd'hui
n'ont donné à leurs ennemis le temps de respirer.

Je vois que votre Majesté les imite parfaitement:
il n'y a point d'ailleurs de saison pour vos soldats: ils
peuvent prendre Bender en octobre, et marcher vers
Andrinople en novembre.

1770. Plus vos succès sont grands, plus mon étonnement redouble qu'on ne les ait pas secondé, et que la race des Turcs ne soit pas déjà chassée de l'Europe.

Je pense que les plus grands princes se trompent souvent en politique beaucoup plus que les particuliers dans leurs affaires de famille. Ils aiment fort leurs intérêts, ils les entendent; et par une fatalité trop commune, ils ne les suivent presque jamais.

Quoi qu'il en soit, voici le temps de la plus belle et de la plus noble révolution, depuis les conquêtes des premiers califes. Si cette révolution ne vous est pas réservée, elle ne l'est à personne. Je ferais très-affligé que votre Majesté ne retirât de tant de travaux que de la gloire. Votre ame forte et généreuse me dira que c'est beaucoup; et moi je prendrai la liberté de répondre qu'après tant de sang et de trésors prodigués, il faut encore quelque autre chose: les rayons de la gloire des souverains, dans de pareilles circonstances, se comptent par le nombre des provinces qu'ils acquièrent.

Pardonnez-moi mes inutiles réflexions. Votre Majesté les excusera, puisque le cœur les dicte; et vous vous en direz plus en deux mots que je ne vous en dirais en cent pages.

Que votre Majesté impériale daigne agréer, avec sa bonté ordinaire, ma joie de vos succès, mon admiration pour messieurs les comtes *Orlof*, pour vos généraux et vos braves troupes, mes vœux pour des succès encore plus grands, mon profond respect, mon enthousiasme et mon attachement inviolable.

Le vieil hermite.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A Ferney, 6 novembre.

MADAME,

SI Bender est pris l'épée à la main, comme on le dit, j'en rends de très-humbles actions de grâces à votre Majesté impériale; car, dans mon lit où je suis malade, je n'ai d'autre plaisir que celui de vos victoires, et chacune de vos conquêtes est mon restaurant. 1770.

On confirme encore de Marseille qu'*Ali-Bey* est roi d'Égypte, et qu'il s'est emparé d'Alexandrie où il établit déjà un commerce considérable avec toutes les nations trafiquantes. Plaise à la vierge *Marie*, à qui *Ali-Bey* ne croit point du tout, que tout cela soit exactement vrai.

Ce qui me fait une peine extrême, c'est que vos troupes victorieuses ne sont point encore dans Andrinople. Votre Majesté dira que je suis un vieillard bien impétueux, que rien ne peut me satisfaire; que vous avez beau, pour me faire plaisir, battre *Moustapha* tous les jours, que je ne serai content que lorsque vous ferez sur les bords de l'Euphrate. Eh bien, Madame, cela est vrai. La Mésopotamie est un pays admirable; on peut s'y faire transporter en litière, ce qu'on ne peut pas faire à Pétersbourg vers le mois de novembre. Monseigneur le prince *Henri* y est bien! Oui; mais c'est un héros quoiqu'il ne soit pas un

1770. géant : il est juste qu'il voye l'héroïne du Nord, car il est aussi aimable qu'il est grand général.

Au reste, Madame, je suppose qu'*Ali-Bey* garde l'Égypte en dépôt à votre Majesté impériale; car ma passion veut encore vous donner l'Égypte, afin que votre académie des sciences, dont j'ai l'honneur d'être, connaisse bien les antiquités de ce pays-là; et c'est ce que probablement on ne fera jamais sous un *Ali-Bey*.

On dit que la peste est à Constantinople. Il faut que *Moustapha* ait fait le dénombrement de son peuple; car DIEU d'ordinaire envoie la peste aux rois qui ont voulu savoir leur compte. Il en coûta soixante et dix mille juifs au bon roi *David*, et il n'y avait pas grande perte. J'espère que votre Majesté chassera bientôt de Stamboul la peste et les Turcs.

Je me mets aux prières de votre Majesté impériale, du fond de mon désert et de mon néant, avec le plus profond respect et une passion qui ne fait que croître et embellir.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 novembre.

MADAME,

VOTRE Majesté impériale l'avait bien prévu; vos ennemis n'ont servi qu'à votre gloire; et de 1770. quelque manière que vous finissiez cette grande guerre, votre gloire ne fera point passagère. Victorieuse et législatrice à la fois, vous avez assuré l'immortalité à votre nom. Je suis un peu affligé, en qualité de français, d'entendre dire que c'est un chevalier de *Tott* qui fortifie les Dardanelles. Quoi, c'est ainsi que finissent les Français, qui ont commencé autrefois la première croisade! Que dirait *Godefroi de Bouillon*, si cette nouvelle pouvait parvenir jusqu'à lui dans le pays où l'on ne reçoit de nouvelles de personne.

On parle toujours de peste en Allemagne; on la craint, on exige par-tout des billets de santé; et l'on ne songe pas que si on avait aidé votre Majesté à chasser cette année les Turcs de l'Europe, on aurait pour jamais chassé la peste avec eux. On oublie les plus grands, les plus véritables intérêts, pour un intérêt chimérique, pour une politique qui me paraît bien déraisonnable. Il me semble que l'on fait bien des fautes de plus d'un côté: c'est le fort de la plupart des ministères.

1770. On se prépare à la guerre en France, et on espère la paix dont on a le plus grand besoin. Il serait trop ridicule qu'on éprouvât le plus grand des fléaux pour une méchante île inhabitée; il ne faut jamais faire la guerre qu'avec l'extrême probabilité d'y gagner beaucoup. Puisse la guerre contre *Moustapha* finir par le détrôner, ou du moins par l'appauvrir pour trente ans! Puisse votre Majesté impériale jouir d'un triomphe très-durable, et pacifier la Pologne après avoir écrasé la Turquie!

Vous avez deux voisins qui font des vers, le roi de Prusse et le roi de la Chine; *Frédéric* en a déjà fait pour vous, j'en attends de *Kien-long*.

Je me mets à vos pieds victorieux et plus blancs que ceux de *Moustapha*, avec le plus profond respect et la plus grande passion.

LETTRE LXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 novembre.

MADAME,

1770. IL faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Je vois qu'on obligera ce gros *Moustapha* à vous demander la paix; mais, au nom de JESUS-CHRIST notre fauteur, faites-la-lui payer bien cher. Quand votre Majesté impériale sera devenue son amie, je l'appellerai sa Hauteffe. On a débité qu'il voyait familièrement l'ambassadeur d'Angleterre deux fois par semaine, et qu'il lui parlait en italien; j'ai bien de la peine à le croire; les Turcs apprennent l'arabe tout au plus. Je connais des souveraines, fort supérieures en tout aux *Moustaphas*, qui parlent plusieurs langues en perfection; mais pour le padisha de Stamboul, je doute fort qu'il ait ce mérite et qu'il ait chez lui une académie.

On dit aussi qu'il va confier ses armées invincibles à son frère, ce qui contredit un peu les desseins pacifiques qu'on lui attribue; mais son frère en fait-il plus que lui? et puisqu'il est padisha, pourquoi ne commande-t-il pas ses armées lui-même?

Je m'imagine qu'il tremblerait de peur devant l'un des quatre *Orlof*, qui valent mieux que les quatre fils *Aimon*, et qui sont des héros plus réels. Je plains beaucoup plus l'anarchie polonoise que l'insolence ottomane: toutes les deux sont dans la détresse qu'elles

— méritent. Vive le roi de la Chine, qui fait des vers
1770. et qui est en paix avec tout le monde !

J'avoue à votre Majesté que je déteste le gouvernement papal ; je le trouve ridicule et abominable ; il a abruti et ensanglanté la moitié de l'Europe pendant trop de siècles. Mais le *Ganganelli* qui règne aujourd'hui est un homme d'esprit, qui sent apparemment combien il est honteux de laisser la ville de *Constantin* à des barbares, ennemis de tous les arts ; et qu'il faut préférer des grecs, quoique schismatiques, à des mahométans.

Le roi de Sardaigne, qui a des droits à l'île de Cypre, n'aime point ces barbares. Mais, encore une fois, je ne comprends pas l'indifférence des Vénitiens qui pouvaient reprendre Candie en trois mois ; encore moins l'impératrice-reine à qui Belgrade, la Bosnie et la Servie étaient ouvertes. On est devenu bien modéré avec les Turcs, et bien honnête. Pardon, Madame, de mes réflexions ; mais vous avez daigné m'accoutumer à dire ce que je pense, et on pardonne tout aux grandes passions.

LETTRE

LETTRE LXVI
DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 13 décembre.

MONSIEUR, les répétitions deviennent ennuyeuses. Je vous ai si souvent mandé telle ou telle ville prise, les Turcs battus, etc. ! Pour amuser, il faut, dit-on, de la diversité : eh bien, apprenez que votre cher Brahilof a été assiégé, qu'on a donné un assaut, que cet assaut a été repoussé et le siège levé. 1770.

Le comte de *Romanzof* s'est fâché : il a envoyé une seconde fois le général-major *Glebof*, avec un renfort vers ce Brahilof. Vous croirez peut-être que les Turcs, encouragés par la levée du siège, se sont défendus comme des lions ? point du tout. A la seconde approche de nos troupes ils ont abandonné la place, le canon, et les magasins qui y étaient. M. *Glebof* y est entré et s'y est établi. Un autre corps est allé réoccuper la Valachie.

J'ai reçu avant-hier la nouvelle que Bucharest, la capitale de cette principauté, a été prise le 15 de novembre, après un petit combat avec la garnison turque.

Mais ce qui va vraiment vous divertir, parce que vous souhaitiez que le Danube fût franchi, c'est que le maréchal *Romanzof* envoya, dans le même temps, de l'autre côté du fleuve, quelques centaines de chasseurs et des troupes légères qui partirent d'Ismaïlof sur des bateaux, et s'emparèrent du fort de Soultcha qui est

Corresp. de l'impér. de R... etc.

I

à quinze werstes de l'endroit où le visir était campé.
1770. Ils envoyèrent la garnison dans l'autre monde, emmenèrent plusieurs prisonniers, et treize pièces de canon; ils enclouèrent le reste, et revinrent heureusement à Kilia. Le visir ayant appris cette petite incartade, leva son camp et s'en fut avec son monde à Babadaki.

Voilà où nous en sommes; et s'il plaît à *Moufiapha*, nous continuerons, quoique, pour le bien de l'humanité, il serait bien temps que ce seigneur-là se rangeât à la raison.

M. *Totleben* est allé attaquer Potis sur la mer Noire. Il ne dit pas grand bien des successeurs de *Mithridate*; mais, en revanche il trouve le climat de l'ancienne Sibérie le plus beau du monde.

Les dernières lettres d'Italie disent ma dernière escadre à Mahon. Si le sultan ne se ravise, je lui en enverrai encore une demi-douzaine: on dirait qu'il y prend plaisir.

La maladie présente des Anglais ne saurait être guérie que par une guerre: ils sont trop riches et défunis; une guerre les appauvrira et réunira les esprits. Aussi la nation la veut-elle, mais la cour n'en veut qu'au gouverneur de Buenos-Aires.

Vous voyez, Monsieur, que je réponds à plusieurs de vos lettres par celle-ci. Les fêtes auxquelles le séjour du prince *Henri* de Prusse, qui part aujourd'hui pour voir Moscou, a donné lieu, ont un peu dérangé mon exactitude à vous répondre. Je lui en ai donné plusieurs qui ont paru lui plaire: il faut que je vous conte la dernière.

C'était une mascarade à laquelle il se trouva trois mille six cents personnes. A l'heure du souper: entrée

d'*Apollon*, des quatre *Saisons*, et des douze Mois de l'année; c'étaient des enfans de huit à dix ans, choisis dans les instituts d'éducation que j'ai établis pour les nobles des deux sexes. *Apollon*, par un petit discours, invita la compagnie de se rendre dans le salon préparé par les *Saisons*, puis il ordonna à sa suite de présenter leurs dons à ceux à qui ils étaient destinés. Ces enfans s'acquittèrent au mieux de ce qu'ils avaient à dire et à faire. Vous trouverez ci-joints leurs petits complimens qui, il est vrai, ne sont pas des enfantillages.

Les cent vingt personnes qui devaient souper dans la salle des *Saisons*, s'y rendirent. Elle était ovale et contenait douze niches, dans chacune desquelles il y avait une table pour dix personnes. Chaque niche représentait un mois de l'année, et l'appartement était orné en conséquence. Sur les niches on avait pratiqué une galerie qui régnait autour de la salle, et sur laquelle il y avait, outre la foule des masques, quatre orchestres.

Lorsqu'on fut placé à table, les quatre *Saisons*, qui avaient suivi *Apollon*, se mirent à danser un ballet avec leur suite: ensuite arriva *Diane* et ses nymphes. Lorsque le ballet fut fini, la musique, composée par *Traëtto* pour cette fête, se fit entendre, et les masques entrèrent. A la fin du souper, *Apollon* vint dire qu'il priait la compagnie de se rendre au spectacle qu'il avait préparé. Dans un appartement attenant à la salle, on avait dressé un théâtre où ces mêmes enfans jouèrent la petite comédie de l'Oracle, après laquelle l'assemblée trouva tant de plaisir à la danse qu'on ne se retira qu'à cinq heures du matin. Toute cette fête

— avait été préparée avec tant de mystère, qu'on igno-
rait qu'il y eût autre chose qu'un bal masqué. Vingt
1770. et un appartemens étaient remplis de masques: la
salle des *Saisons* avait dix-neuf toises de long, et
elle était large à proportion.

Je pense qu'*Ali-Bey* ne pourra que trouver son
compte dans la continuation de la guerre. On dit que
les chrétiens et les Turcs sont très-contens de lui,
qu'il est tolérant, brave, et juste.

Ne trouvez-vous pas singulière cette frénésie qui a
pris à toute l'Europe de voir la peste par-tout, et les
précautions prises en conséquence, tandis qu'elle n'est
qu'à Constantinople où elle n'a jamais cessé? J'ai pris
mes précautions aussi. On parfume tout le monde
jusqu'à étouffer, et cependant il est très-douteux que
cette contagion ait passé le Danube.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien et continuez-
moi votre amitié: personne n'en connaît mieux le
prix que moi.

C A T E R I N E.

L E T T R E L X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 22 décembre.

M A D A M E ,

M A passion commence à être un peu malheureuse.
Je ne fais plus de nouvelles ni de votre Majesté impé-
riale ni de mon ennemi *Moustapha*. Tout ce que je puis
faire cette fois-ci, c'est de vous ennuyer de mon petit
commerce avec le roi de la Chine votre voisin (1). 1770.

Je me suis imaginé que les pluies du mois de
décembre, la crainte de la peste et celle de la famine,
pourraient suspendre le cours de vos conquêtes, et
que votre Majesté aurait peut-être le temps de
s'amuser d'une espèce de petite encyclopédie nouvelle
qui paraît devers le mont Jura. Il y est parlé de votre
très-admirable personne, dès la page 17 du premier
tome, à propos de *l'alphabet*. Il faut que l'auteur
soit bien plein de vous, puisqu'il vous met par-tout
où il peut.

Je ne fais pas quel est cet auteur, mais sans doute
c'est un homme à qui vous avez marqué de la bonté,
et qui doit parler de votre Majesté au mot *Recon-
naissance*.

Il y a, dit-on, en France des gens qui trouvent
cela mauvais, mais l'univers entier devrait le trouver
bon, et si j'étais un peu votre victime, j'en ferais bien
glorieux.

(1) Epître au roi de la Chine, Volume d'*Epîtres*.]

Il n'y a encore que trois volumes d'imprimés. On les a envoyés par les voitures publiques à votre surintendant des postes, avec l'adresse de votre Majesté impériale.

Je prends la liberté de vous parler d'une fabrique de montres établie à Ferney, et de vous offrir ses services lorsque votre Majesté, en accordant la paix à *Moustapha*, voudra lui faire la faveur de lui envoyer une montre avec son portrait. Il pourra trembler, mais aussi il pourra être attendri. En un mot, ma fabrique de montres est à votre service; si j'étais jeune, je la conduirais moi-même à Saratof.

Le roi de Prusse prétend qu'*Ali-Bey* n'est point du tout roi d'Égypte; c'est encore une raison pour faire la paix avec cette maudite puissance ottomane dont tant de gens prennent le parti. Je mourrai certainement de douleur de ne vous pas voir sur le trône de Constantinople. Je fais bien que la douleur ne fait mourir que dans les romans; mais aussi vous m'avez inspiré une passion un peu romanesque, et il faut qu'avec une impératrice telle que vous, mon roman finisse noblement. J'emporterai avec moi la consolation de vous avoir vue souveraine des deux bords de la mer Noire et de ceux de la mer Egée.

Daignez agréer, malgré toutes mes déclarations, le très-profond respect de l'hermite de Ferney.

L E T T R E L X V I I I .

DE L'IMPERATRICE.

Ce 12 décembre.

MONSIEUR, jamais mensonge ne fut plus complet que celui de cette prétendue lettre de l'ambassadeur d'Angleterre *Murray* (datée de Constantinople) où il est dit qu'il voit le padisha deux fois par semaine, et que celui-ci lui parle italien. Aucun ministre étranger ne voit le sultan que dans les audiences publiques. *Moustapha* ne fait que le turc, et il est douteux qu'il sache lire et écrire. Ce prince est d'un naturel farouche et sanguinaire: on prétend qu'il est né avec de l'esprit; cela se peut, mais je lui dispute la prudence; il n'en a point marqué dans cette guerre. Son frère est moins imprudent que lui; c'est un dévot. Il lui a déconseillé la guerre, et je ne crois pas qu'on l'envoie jamais commander.

Mais ce qui vous fera rire peut-être, c'est que ces deux princes ont une sœur qui était la terreur de tous les bachas. Elle avait, avant la guerre, au-delà de soixante ans; elle avait été mariée quinze fois; et lorsqu'elle manquait de mari, le sultan, qui l'aimait beaucoup, lui donnait le choix de tous les bachas de son empire. Or quand un bacha épouse une princesse de la maison impériale, il est obligé de renvoyer tout son harem. Cette sultane, outre son âge, était méchante, jalouse, capricieuse et intrigante. Son

1770. crédit chez monsieur son frère était sans bornes; et souvent les bachas qu'elle épousait, sans têtes: ce qui n'était point du tout plaisant pour eux; mais cela n'en est pas moins vrai.

Ah! Monsieur, vous avez dit tant de belles choses sur la Chine, que je n'ose disputer le mérite des vers du roi de ce pays. Cependant, par les affaires que j'ai avec ce gouvernement, je pourrais fournir des notions qui détruiraient beaucoup de l'opinion qu'on a de leur savoir-vivre, et qui les feraient passer pour des rustres ignorans; mais il ne faut pas nuire à son prochain. Ainsi je me tais, et j'admire les relations des délégués de *la Propagande*, sans les contredire. Au bout du compte, j'ai affaire au gouvernement tartare qui a conquis la Chine, et non pas aux Chinois originaires.

Continuez-moi, Monsieur, votre amitié et votre confiance; et soyez assuré que personne ne vous estime plus que moi.

C A T E R I N E.

P. S. Les gazettes ont débité que j'avais fait arrêter nombre de personnes de qualité; je dois vous dire qu'il n'en est rien, et qu'ame qui vive, ni grand ni petit, n'a perdu la liberté. Le prince *Henri* de Prusse m'en est témoin. Je m'en rapporte à lui.

L E T T R E L X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 22 janvier.

M A D A M E,

L'UNIVERS admire vos fêtes;
Nos Français en sont confondus:
Et je les admire encor plus
A la suite de vos conquêtes.

1771.

Ce qui est encore au-dessus de la magnificence, c'est l'esprit; il n'y a jamais eu de fête imaginée avec plus de génie, mieux ordonnée, plus galante et plus noble. Nous avons eu à Paris des fusées et une illumination pour le mariage du dauphin de France et de la fille d'une impératrice. Il n'y a pas un prodigieux effort de génie dans des bouts de chandelles et dans des fusées volantes. Mais en récompense il y régnait tant d'ordre, qu'il y eut plus de monde tué et blessé que vous n'en avez eu dans votre première victoire remportée sur les Turcs.

Il est vrai que j'aurais voulu qu'*Apollon* eût présenté à votre Majesté impériale l'étendard de *Mahomet* et l'aigrette de héron que le gros *Moustapha* porte à son gros turban; mais ce sera pour cette année, à la fin de la campagne.

Les choses font bien changées chez nous. Les
1771. croisades furent autrefois commencées en France.
Nous sommes à présent les meilleurs amis des
infidelles.

La France à l'Eglise échappe :
Nous avons pris le parti
De secourir le mufti
Et de dépouiller le pape.

Pour moi qui suis trop peu de chose pour ofer
décider entre les Eglises grecque, latine, et musul-
mane, je ne m'occupe que de votre gloire dans ma
retraite. J'aime mieux vos fêtes que celles de *S^t Nicolas*
et de *S^t Bazile*, de *S^t Barjone*, surnommé *Pierre*,
et même que celle du Bairam.

Si j'ai pour sainte Catherine
Un peu plus de dévotion,
C'est parce que mon héroïne
Descend jusqu'à porter son nom.

Passé pour *Hercule*, voilà un digne saint celui-là ;
aussi est-il le patron d'un comte *Orlof*, et de tous les
quatre. On dit qu'un de ces saints vient de faire
encore une de ces actions qu'on ne trouve pas
dans la Légende ; qu'ayant pris un vaisseau turc
où étaient les meubles et les domestiques d'un
bacha, il les a renvoyés à leur maître. Non-seu-
lement vos courtisans sont les maîtres des Turcs,
dans l'art de la guerre, mais ils leur apprennent
à être polis : voilà du véritable héroïsme, et c'est
vous qui l'inspirez.

Vous voilà, Madame, à mon avis, la première
puissance de l'univers ; car je vous mets sans difficulté
au-dessus du roi de la Chine, votre proche voisin,
quoiqu'il fasse des vers, et que je lui aye écrit une
épître qu'il ne lira pas. Que votre Majesté impériale
jouisse long-temps de sa gloire et de son bonheur. 1771.

Sans les soixante-dix-huit ans qui me talonnent,
Apollon m'est témoin que je n'aurais pas établi une
colonie d'horlogers dans mon village. Elle ferait
actuellement vers Astracan où je l'aurais conduite ;
elle ne travaillerait que pour votre Majesté.

Ma colonie fait réellement d'excellens ouvrages ;
elle vous en fera parvenir quelques-uns incessamment,
et vous verrez qu'on ne peut travailler mieux ni
à meilleur compte. Vous dépensez trop en canons et
en vaisseaux pour ne pas joindre à vos magnificences
une juste économie, qui est au fond la source de
la grandeur.

Vivez, régnez, Madame, pour la gloire de la
Russie, et pour l'exemple du monde.

Que votre Majesté impériale daigne conserver ses
bontés à son admirateur et à son sujet par le cœur.
Je reçois dans ce moment la lettre dont votre Majesté
impériale m'honore, du 23 décembre. Je me doutais
bien que la lettre de l'ambassadeur d'Angleterre en
Turquie était de l'imagination d'un pensionnaire de
nos gazetiers. Je remercie plus que jamais vos bontés,
qui me fournissent de quoi faire taire nos badauds
velches.

Quoi, ce brutal de *Sardanapale* turc veut encore
faire une campagne ? Ah, Madame, Dieu soit béni,
il ne vous faudra qu'une seule victoire sur le chemin

1771. d'Andrinople pour détrôner cet homme indigne du trône, et que j'ai entendu vanter par quelques-uns de nos Velches comme un génie. Mais où ira-t-il ? Voilà un *Ali-Bey* ou *Beg* qui ne le recevra pas dans le pays d'*Ofris* ; voilà un bacha d'Acre qui se révolte. Il y a une destinée ; la vôtre est sensible. Votre empire est dans la vigueur de son accroissement, et celui de *Moustapha* dans sa décadence ; le chevalier de *Tott* ne le sauvera pas de sa ruine.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale, plein de joie et d'espérance, avec le plus profond respect, et la reconnaissance la plus vive.

L'hermite de Ferney.

L E T T R E L X X.

D E L' I M P E R A T R I C E.

A Pétersbourg, 23 janvier.

MONSIEUR, si vous vous trouvez malheureux lorsque *Moustapha* n'est pas battu coup sur coup, les mois d'hiver ne peuvent que vous donner de l'humeur. Cependant j'ai reçu la consolante nouvelle que *Creigova* en Valachie, sur la rivière *Olta*, a été occupé par mes troupes dans le courant du mois dernier.

Il me semble que vous devriez être content de l'année 1770, et qu'il n'y a pas encore de quoi coqueter avec le roi de la Chine mon voisin, à qui, malgré ses vers et votre passion naissante (n'allez

pas vous en fâcher), je dispute à peu-près le sens commun. Vous direz que c'est jalousie toute pure de ma part ; point du tout : je ne troquerai point mon nez à la romaine contre sa face large et plate ; je n'ai aucune prétention à son talent de faire de mauvais vers : je n'aime à lire que les vôtres.

L'épître à mon rival est charmante ; j'en ai d'abord fait part au prince *Henri* de Prusse, à qui elle a fait un égal plaisir. Mais si le destin veut que j'aye un rival auprès de vous, au nom de la vierge *Marie*, que ce ne soit point le roi de la Chine contre qui j'ai une dent. Prenez plutôt monseigneur *Ali-Bey* d'Egypte qui est tolérant, juste, affable, humain. Il est parfois un peu pillard ; mais il faut passer quelques défauts à son prochain. Les lampes d'or de la Mecque l'ont tenté : eh bien, il en fera faire un bon usage. Il en reviendra de la besogne à *Moustapha gazi* qui ne fait faire ni la paix ni la guerre (1).

Vous direz peut-être que je cherche à gêner vos goûts, et que l'inclination ne se commande point : je ne prétends pas vous gêner, je vous présente seulement une pétition ou remontrance en faveur d'*Ali* d'Egypte contre le nez camus et les mauvais vers de mon sot voisin, avec lequel, Dieu merci, je n'ai plus de démêlés.

J'ai reçu vos livres, Monsieur, je les dévore ; je vous en suis bien redevable, et aussi pour la page 17. Je ferais au désespoir si cela faisait tort à l'auteur dans sa patrie. Ce seigneur qui m'avait prise en grippe (2),

(1) *Gazi* en turc, signifie vainqueur.

(2) Le duc de Choiseul.

— n'a plus de voix au chapitre ; peut-être ses successeurs distingueront-ils mieux les affaires d'avec les passions personnelles , du moins faut-il l'espérer pour le bien des affaires. Je vous prie instamment de me faire tenir la suite de votre encyclopédie , lorsqu'elle paraîtra.

Dites-moi si vous avez reçu la volumineuse description de la fête que j'ai donnée au prince de Prusse. Il y a six jours qu'il nous a quittés ; il a paru se plaire ici plus que l'abbé *Chappe* , qui , courant la poste dans un traîneau bien fermé , a tout vu en Russie.

Pour ce qui regarde la manufacture de Ferney , je vous ai déjà écrit de nous envoyer des montres de toute espèce , pour quelques milliers de roubles : je les prendrai toutes.

Le roi de Prusse a beau dire , *Ali-Bey* est souverain maître de l'Égypte. Si je vais à Stamboul , je le prierai d'y venir , afin que vous puissiez le voir de vos yeux. Et comme je ne doute point que vous ne me fassiez le plaisir d'accepter la place de patriarche , vous aurez la consolation d'administrer le sacrement de baptême à *Ali-Bey* par immersion , ou autrement.

Jusqu'à-là , Monsieur , vous voudrez bien ne point mourir de douleur de ce que je ne suis pas encore dans Constantinople. Quelle est la pièce qui finit avant le troisième acte ? Quel est le roman qui abandonne son héros à moitié chemin , en quartier d'hiver au bord d'une rivière.

Je suis toujours avec beaucoup d'amitié la plus sincère de vos amies.

C A T E R I N E.

L E T T R E L X X I

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney , 12 mars.

M A D A M E ,

Vous êtes bénie par-dessus toutes les impératrices et par-dessus toutes les femmes. On m'assure qu'un gros corps de vos troupes a passé le Danube ; que le peu qui restait en Valachie de mes ennemis les Turcs a été exterminé ; que vos vaisseaux bloquent les Dardanelles , et qu'enfin je pourrai me faire transporter en litière à Constantinople vers la fin d'octobre , si je suis en vie.

Il est vrai que le visir français , qui n'est plus visir , n'avait à se reprocher que son peu de coquetterie avec votre Majesté impériale. Il était d'autant plus coupable en cela , qu'il est d'ailleurs très-galant , et qu'il aime les actions nobles , généreuses et hardies. Je ne l'ai pas reconnu à ce procédé ; j'ai eu avec lui de grandes disputes. Je n'ai jamais cédé , je lui ai toujours mandé que je vous ferais fidelle , que vous seriez triomphante , et que son *Moustapha* n'était qu'un gros bœuf appelé *sultan*. Mes disputes avec lui n'ont point altéré la bienveillance qu'il m'a toujours témoignée ; et actuellement qu'il est malheureux , je lui suis attaché plus que jamais ; comme je suis plus que jamais *catherinien* , contre ceux qui sont assez mal-avisés pour être *moujaphites*.

1771.

Votre Majesté impériale aura, dans le nouveau roi de Suède, un voisin qui est en tout fort au-dessus de son âge, et qui joint beaucoup d'esprit et de grâces à de grandes connaissances. Les voisins ne sont pas toujours amis intimes ; mais celui-ci, jusqu'à présent, paraît digne d'être le vôtre. Je ne crois pas qu'il fasse encore des vers comme *Kien-long*, mais il paraît valoir beaucoup mieux que votre voisin oriental.

Ma colonie aura l'honneur d'envoyer, avant un mois, quelques montres, puisque votre Majesté daigne le permettre ; elle est à vos pieds ainsi que moi.

Mon imagination ne s'occupe à présent que du Danube, de la mer Noire, d'Andrinople, de l'Archipel, et de la figure que fera *Moussapha* avec son eunuque noir dans son harem.

Je supplie votre Majesté impériale de bien agréer le profond respect, la reconnaissance, et l'enthousiasme du vieil hermite de Ferney.

LETTRE

LETTRE LXXII.

DE L'IMPERATRICE.]

A Pétersbourg, 3^e mars.

MONSIEUR, en lisant vos questions sur l'encyclopédie, je répétais ce que j'ai dit mille fois : qu'avant vous personne n'écrivit comme vous, et qu'il est très-douteux qu'après vous quelqu'un vous égale jamais. C'est dans ces réflexions que me trouvèrent vos deux dernières lettres du 22 de janvier et du 3 de février. 1771.

Vous jugez bien, Monsieur, du plaisir qu'elles m'ont fait. Vos vers et votre prose ne seront jamais surpassés ; je les regarde comme le *non plus ultra* de la littérature française, et je m'y tiens. Quand on vous a lu, l'on veut vous relire encore, et l'on est dégoûté des autres lectures.

Puisque la fête que j'ai donnée au prince *Henri* a eu votre approbation, je vais la croire belle : avant celle-là je lui en avais donné une à la campagne, où les bouts de chandelles et les fusées ne furent pas épargnés. Il n'y eut personne de blessé ; les précautions avaient été bien prises. L'horrible désastre arrivé à Paris, l'an passé, nous a rendu prudents. Outre cela, je ne me souviens pas d'avoir vu depuis long-temps un carnaval plus animé : depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février il n'y a eu que fêtes, danses, spectacles, etc.

Corresp. de l'impér. de R. . . etc.

K

1771. Je ne fais si c'est la campagne passée qui me l'a fait paraître tel, ou si véritablement la joie régnait parmi nous. J'apprends qu'il n'en est pas de même ailleurs, quoiqu'on y jouisse de la douceur d'une paix non interrompue depuis huit ans. J'espère que ce n'est pas la part chrétienne qu'on prend aux malheurs des infidèles qui en est la cause; ce sentiment ferait indigne de la postérité des premiers croisés.

Il n'y a pas long-temps que vous aviez en France un nouveau *S^t Bernard* qui prêchait une croisade contre nous autres, sans, je crois, qu'il sût bien au juste lui-même pour quel objet. Mais ce *S^t Bernard* s'est trompé dans ses prophéties comme le premier. Rien n'est arrivé de ce qu'il avait prédit: il n'a fait qu'aigrir les esprits. Si c'était-là son but, il faut avouer qu'il a réussi. Ce but cependant ne paraît pas digne d'un aussi grand saint.

Vous, Monsieur, qui êtes si bon catholique, persuadez à ceux de votre croyance que l'Eglise grecque sous *Catherine II* n'en veut point à l'Eglise latine, ni à aucune autre, et qu'elle ne fait que se défendre.

Avouez, Monsieur, que cette guerre a fait briller nos guerriers. Le comte *Alexis Orlof* ne cesse de faire des actions honorables: il vient d'envoyer quatre-vingt-six prisonniers algériens et saletins au grand-maître de Malte, en le priant de les faire échanger à Alger contre des esclaves chrétiens. Il y a bien long-temps qu'aucun chevalier de Saint-Jean de Jérusalem n'a délivré autant de chrétiens des mains des infidèles.

Avez-vous lu, Monsieur, la lettre de ce comte aux consuls européens de Smyrne, qui intercédèrent

auprès de lui pour qu'il épargnât cette ville après la défaite de la flotte turque? Vous me parlez du renvoi qu'il a fait d'un vaisseau turc où étaient les meubles, les domestiques, etc. d'un bacha; voici le fait:

1771. Peu de jours après la bataille navale de Chesme, un trésorier de la Porte revenait du Caire sur un vaisseau, avec ses femmes, ses enfans et tout son bien, et s'en allait à Constantinople: il apprit en chemin la fausse nouvelle que la flotte turque avait battu la nôtre; il se hâta de descendre à terre pour porter le premier cette nouvelle au sultan. Pendant qu'il courait à toute bride à Stamboul, un de nos vaisseaux amena son navire au comte *Orlof*, qui défendit sévèrement que personne entrât dans la chambre des femmes, et qu'on touchât à la charge du vaisseau. Il se fit amener la plus jeune des filles du turc, âgée de six ans, et lui fit présent d'une bague de diamans et de quelques fourrures; et la renvoya, avec toute sa famille et leurs biens, à Constantinople.

Voilà ce qui a été imprimé à peu-près dans les gazettes. Mais ce qui ne l'a pas été jusqu'ici, c'est que le comte *Romanzof* ayant envoyé un officier au camp du visir, cet officier fut mené d'abord au kiaga du visir; le kiaga lui dit, après les premiers complimens: *T'a-t-il quelqu'un des comtes Orlof à l'armée?* L'officier lui répondit que non. Le turc lui demanda avec empressement: *Où sont-ils donc?* Le major lui dit que deux servaient sur la flotte, et que les trois autres étaient à Pétersbourg. *Eh bien*, répliqua le turc, *sachez que leur nom m'est en vénération, et que nous sommes tous étonnés de ce que nous voyons. C'est envers moi sur-tout*

1771. que leur générosité s'est signalée. Je suis ce turc qui doit ses femmes, ses enfans, ses biens, au comte Orlof. Je ne puis jamais m'acquitter envers eux ; mais si pendant ma vie je puis leur rendre service, je le compterai pour un bonheur. Il ajouta beaucoup d'autres protestations, et dit entre autres choses que le visir connaissait sa reconnaissance, et l'approuvait. En disant ces paroles, les larmes coulaient de ses yeux.

Voilà donc les Turcs touchés jusqu'aux larmes de la générosité des Russes de la religion grecque. Le tableau de cette action du comte Orlof pourra faire un jour, dans ma galerie, le pendant de celui de Scipion.

Les sujets de mon voisin le roi de la Chine, depuis que celui-ci a commencé à lever quelques entraves injustes, commercent avec les miens. Ils ont échangé pour trois millions de roubles d'effets, les premiers quatre mois que ce commerce a été ouvert.

Les fabriques royales de mon voisin sont occupées à faire des tapisseries pour moi, tandis que mon voisin demande du blé et des moutons.

Vous me parlez souvent de votre âge, Monsieur ; mais quel qu'il soit, vos ouvrages sont toujours les mêmes ; témoin cette encyclopédie remplie de choses nouvelles. Il ne faut que la lire pour voir que votre génie est dans toute sa force ; à votre égard, les accidens attribués à l'âge deviennent préjugés.

Je suis très-curieuse de voir les ouvrages de vos horlogers : si vous alliez établir une colonie à Astracan, je chercherais un prétexte pour vous y aller voir. A propos d'Astracan je vous dirai que le climat de Tangarock est, sans comparaison, plus beau et plus

sain que celui d'Astracan. Tous ceux qui en reviennent disent qu'on ne saurait assez louer cet endroit sur lequel, à l'imitation de la vieille dont il est parlé dans Candide, je vais vous conter une anecdote. 1771.

Après la première prise d'Azof, par Pierre le grand, ce prince voulut avoir un port sur cette mer, et il choisit Tangarock. Ce port fut construit. Ensuite il balança long-temps s'il bâtirait Pétersbourg sur la Baltique, ou une ville à Tangarock. Enfin, les circonstances le décidèrent pour la Baltique. Nous n'y avons pas gagné du côté du climat : il n'y a presque point d'hiver là-bas, tandis que le nôtre est très-long.

Les Velches, Monsieur, qui vantent le génie de *Moustapha*, vantent-ils aussi ses prouesses ? Pendant cette guerre je n'en connais d'autres, sinon qu'il a fait couper la tête à quelques voisins, et qu'il n'a pu contenir la populace de Constantinople, qui a roué de coups sous ses yeux les ambassadeurs des principales puissances de l'Europe, lorsque le mien était enfermé aux sept tours : l'internonce de Vienne est mort de ses blessures. Si ce sont-là des traits de génie, je prie le ciel de m'en priver à jamais, et de le réserver tout entier pour *Moustapha* et le chevalier *Tott* son soutien. Ce dernier sera étranglé à son tour : le visir *Mahomet* l'a bien été, quoiqu'il eût sauvé la vie au sultan, et qu'il fût le beau-fils de ce prince.

La paix n'est pas si prochaine que les papiers publics l'ont débité. La troisième campagne est inévitable, et monsieur *Ali-Bey* aura encore gagné du temps pour s'affermir. Au bout du compte, s'il ne réussit pas, il ira passer le carnaval à Venise avec vos exilés.

1771. Je vous prie, Monsieur, de m'envoyer l'épître que vous avez adressée au jeune roi de Danemarck, et dont vous me parlez : je ne veux pas perdre une seule ligne de ce que vous écrivez. Jugez par-là du plaisir que j'ai à lire vos ouvrages, du cas que j'en fais, et de l'estime et de l'amitié que j'ai pour le saint hermite de Ferney, qui me nomme sa favorite : vous voyez que j'en prends les airs.

L E T T R E L X X I I I .

D E L' I M P E R A T R I C E .

Le 7 mars.

Monsieur, j'ai reçu vos deux lettres du 14 et 27 février presque en même temps. Vous désirez que je vous dise un mot sur les grossièretés et les sottises des Chinois, dont j'ai fait mention dans une de mes lettres : nous sommes voisins, comme vous le savez ; nos rivières, de part et d'autre, sont bordées de peuples pasteurs tartares et païens. Ces peuplades sont très-portées au brigandage. Ils s'enlèvent (souvent par repréailles) des troupeaux, et même du monde. Ces querelles sont terminées par des commissaires envoyés sur les frontières.

Messieurs les Chinois sont si grands chicaniers que c'est la mer à boire de finir même des misères avec eux ; et, plus d'une fois, il est arrivé que n'ayant plus rien à demander, ils exigeaient les os des morts ; non pour leur rendre des honneurs, mais uniquement pour chicaner.

1771. Des misères pareilles leur ont servi de prétexte pour interrompre le commerce pendant dix années ; je dis de prétexte, parce que la vraie raison était que sa Majesté chinoise avait donné en monopole, à un de ses ministres, le commerce avec la Russie. Les Chinois et les Russes s'en plaignaient également ; et comme tout commerce naturel est très-difficile à gêner, les deux nations échangeaient leurs marchandises là où il n'y avait point de douane établie, et préféraient la nécessité aux risques.

Lorsque d'ici on leur écrivait l'état des choses, on recevait en réponse de très-amples cahiers de prose mal arrangée, où l'esprit philosophique et la politesse ne se faisaient pas même entrevoir, et qui, d'un bout à l'autre, n'était qu'un tissu d'ignorance et de barbarie. On leur a dit ici qu'on n'avait garde d'adopter leur style, parce qu'en Europe et en Asie ce style passait pour impoli.

Je sais qu'on peut répondre à cela que les Tartares, qui ont fait la conquête de la Chine, ne valent pas les anciens Chinois ; je le veux croire : mais toujours cela prouve que les conquérans n'ont point adopté la politesse des conquis ; et ceux-ci courent risque d'être entraînés par les mœurs dominantes.

Je viens à présent à l'article *Lois* que vous avez bien voulu me communiquer, et qui est si flatteur pour moi. Assurément, Monsieur, sans la guerre que le sultan m'a injustement déclarée, une grande partie de ce que vous dites serait fait ; mais, pour le présent, on ne peut parvenir encore qu'à faire des projets pour les différentes branches du grand arbre de la législation, d'après mes principes qui sont imprimés, et que vous

1774. connaissez. Nous sommes fort occupés à nous battre ; et cela nous donne trop de distraction pour mettre toute l'application convenable à cet immense ouvrage.

J'aime mieux vos vers, Monsieur, qu'un corps de troupes auxiliaires : celles-ci pourraient tourner le dos dans un moment décisif. Vos vers feront les délices de la postérité, qui ne fera que l'écho de vos contemporains : ceux que vous m'avez envoyés s'impriment dans la mémoire, et le feu qui y règne, est étonnant ; il me donne l'enthousiasme de prophétiser : vous vivrez deux cents ans.

On espère volontiers ce que l'on souhaite ; accomplissez, s'il vous plaît, ma prophétie ; c'est la première que je fais.

C A T E R I N E.

L E T T R E L X X I V.

D E L' I M P E R A T R I C E.

Ce ½ d'avril.

M O N S I E U R, vos bénédictions me feront profiter, malgré le grand froid, la guerre, *Moustapha*, et son eunuque noir.

L'on vous a dit vrai, Monsieur ; un détachement de l'armée du comte *Romanzof* a passé le Danube, et a causé beaucoup d'effroi sur l'autre rive. Il est vrai encore que vos ennemis les Turcs ont été chassés de la Valachie ; il ne leur reste qu'un seul endroit de ce côté-ci du Danube, nommé *Turno*. Il y a eu un

combat très-vif à Gorgora : deux mille musulmans y ont mordu la poussière, et quatre mille, au moins, ont été noyés dans le Danube ; après quoi, le château qui est situé sur une île de ce fleuve, s'est rendu, par capitulation, au comte *Olitz*. 1771.

Le sultan, très-fâché de ces nouvelles pertes, et ne sachant apparemment à qui s'en prendre, a envoyé chercher la tête du hospodar *in partibus* qu'il fit l'année passée. Celui-ci, soit dit en passant, a trouvé la Valachie presque entière entre nos mains.

On me confirme de toutes parts le bien que vous me dites du nouveau roi de Suède ; proche parent, proche voisin, il faut espérer que nous vivrons en paix.

Tout se prépare pour vous satisfaire et donner de la besogne au sultan. Le comte *Orlof*, qui était venu ici pour un moment, est reparti pour Livourne avec son prince d'*Olgourouski* : ils s'embarqueront pour Paros ; les troupes y campent, et entre autres un gros détachement du régiment des gardes *Préotrajewski*.

On ne saurait ajouter, Monsieur, aux sentimens d'estime et d'amitié que j'ai pour vous.

C A T E R I N E.

L E T T R E L X X V .

D E M . D E V O L T A I R E .

A Ferney, 30 avril.

M A D A M E ,

1771. J'ENVOIE à votre Majesté impériale, selon ses ordres, l'épître au roi de Danemarck. Il me paraît qu'elle ne vaut pas celle que j'ai adressée à l'héroïne du Nord. Il semble que j'aye proportionné mon peu de force à la grandeur du sujet. Car bien que le roi de Danemarck fasse aussi le bonheur de ses peuples; bien qu'il ait tiré des coups de canon contre les pirates d'Alger, il n'a point humilié l'orgueil ottoman; il n'a point triomphé de *Moustapha*; il n'a pas encore joint le goût des lettres à la gloire des conquêtes.

A l'égard des velches qui sont à l'occident de l'Allemagne, et vis-à-vis l'Angleterre, ils ne sont actuellement nulle conquête, depuis qu'ils ont perdu la fertile contrée du Canada; ils sont toujours beaucoup de livres, sans qu'il y en ait un seul de bon; ils ont de mauvaise musique, et point d'argent. Les parlemens du royaume, qui se croyaient le parlement d'Angleterre, à cause de l'équivoque du nom, bataillent contre le gouvernement à coups de brochures; les théâtres retentissent de mauvaises pièces qu'on applaudit; et tout cela compose le premier peuple de l'univers, la première cour de l'univers, les premiers singes de l'univers. Ils ont une guerre

civile par écrit, qui ne ressemble pas mal à la guerre civile des rats et des grenouilles.

1771.

Je ne fais si le chevalier de *Tott* fera le premier canonnier de l'univers; mais je me flatte que le trône ottoman, pour lequel j'ai très-peu d'inclination, ne fera pas le premier trône.

J'entends dire dans mes déserts que l'ouverture de la campagne est déjà signalée par une de vos victoires. Je supplie votre Majesté impériale de daigner m'instruire si je dois commander ma litière, cette année ou l'année prochaine, pour m'aller promener sur le Bosphore.

Ma colonie travaille en attendant, et profite des bontés de votre Majesté; elle compte faire partir dans huit jours trois ou quatre petites caisses de montres, depuis la valeur d'environ huit louis jusqu'à celle de quatre-vingts. Il y en a en diamans avec votre portrait peint par un excellent peintre; toutes les montres sont bonnes et bien réglées. On a travaillé avec le zèle qu'on doit avoir quand il faut vous servir; tous les prix sont d'un grand tiers meilleur marché qu'en Angleterre; et cependant rien n'est épargné.

Nous souhaitons tous bien ardemment, dans mon canton, que toutes les heures de ces montres vous soient favorables, et que *Moustapha* passe toujours de mauvais quarts d'heure.

Que l'héroïne du Nord daigne toujours agréer le profond respect et la reconnaissance du vieux malade du mont Jura.

L E T T R E L X X V I .

D E M . D E V O L T A I R E .

A Ferney, 6 mai.

M A D A M E ,

Je me ferai donc porter en litière à Tangarock, 1771. puisque le climat est si doux ; mais je crois que l'air de votre cour ferait beaucoup plus sain pour moi. J'aurais le plaisir de ne mourir ni à la grecque, ni à la romaine. Votre Majesté impériale permet que chacun s'embarque pour l'autre monde selon sa fantaisie. On ne me proposera point de billet de confession.

Mais je n'irai point à Nipchou, ce n'est pas là qu'on rencontre des chinois de bonne compagnie ; ils sont tous occupés dans Pékin à transcrire les vers du roi de la Chine en trente-deux caractères.

Je soupçonne vos chers voisins orientaux d'être fort peu instruits, très-vains, et un peu fripons ; mais vos autres voisins les Turcs sont plus ignorans et plus vains. On les dit moins fripons, parce qu'ils sont plus riches.

Je crois que vos troupes battraient plus aisément encore les suivans de *Confucius* que ceux de *Mahomet*.

Je mets à vos pieds le quatrième et cinquième tomes des Questions sur l'encyclopédie ; je ne puis m'empêcher d'y parler de temps en temps de mon

gros *Moustapha* ; et tandis que vos braves troupes prennent des villes, et chassent ses janissaires, je prends la liberté de donner quelques croquignoles à leur maître, en me couvrant de votre égide. 1771.

Je suis persuadé que le grand poète *Kien-long* n'aurait pas violé le droit des gens dans la personne de votre ministre. On dit que le grand sultan le tient toujours prisonnier, comme s'il l'avait pris à la guerre. J'espère qu'il sera délivré à la première bataille.

Mon étonnement est toujours que les princes et les républiques de la religion de *Christ* souffrent tranquillement les affronts que leurs ambassadeurs essuient à la Porte ottomane ; eux qui sont souvent si pointilleux sur ce qu'on appelle le point d'honneur.

Je fais toujours des vœux pour *Ali-Bey* ; mais je ne fais pas plus de nouvelles de l'Egypte que n'en faisaient les Hébreux qui en ont raconté tant de merveilleuses choses.

Comme on allait faire le petit paquet des Questions d'un ignorant sur l'encyclopédie, mes colons de Ferney, qui se regardent comme appartenans à votre Majesté impériale, sont arrivés avec deux caisses de leurs montres ; je les ai trouvées si grosses que je n'ai pas osé les faire partir toutes deux à la fois. J'ai mis les Questions encyclopédiques dans la caisse qui partira demain par les voitures publiques.

Je l'ai envoyée au bureau des coches de Suisse, avec cette simple adresse :

A sa Majesté impériale, l'impératrice de Russie.

A ce nom tout doit respecter la caisse, et il n'y a point de confédéré polonais qui ose y toucher.

— 1771. Votre Majesté est trop bonne, trop indulgente, et, en vérité, trop magnifique, de daigner tant dépenser en bagatelles, par pure bienfaisance, lorsqu'elle dépense si prodigieusement en canons, en vaisseaux, et en victoires.

Il me semble que si vos Tartaro-chinois de Nipchou avaient du bon sens, ils achèteraient des montres communes, qu'ils revendraient ensuite dans tout leur empire avec avantage. Les Génevois ont un comptoir à Kanton, et y gagnent considérablement. Ne pourrait-on pas en établir un sur votre frontière? Ma colonie fournirait des montres d'argent du prix de douze à treize roubles, des montres d'or qui ne passeraient pas trente à quarante roubles; et elle répondrait d'en fournir pour deux cents mille roubles par an, s'il était nécessaire.

Mais il paraît que les Chinois sont trop soupçonneux et trop soupçonnables, pour qu'on entame avec eux un grand commerce qui demande de la générosité et de la franchise.

Quoi qu'il en soit, je ne suis que le canal par lequel passent ces envois et ces propositions.

J'admire autant votre grandeur d'âme, que je chéris vos succès et vos conquêtes.

Je suis aux pieds de votre Majesté impériale avec le plus profond respect, et la plus inviolable reconnaissance.

P. S. Je r'ouvre mon paquet pour dire à votre Majesté impériale que je reçois dans l'instant de Paris un livre in-4° intitulé Manifeste de la république confédérée de Pologne, du 15 novembre 1769; la date de l'édition est 1770.

— 1771. On croirait, à la beauté des caractères, qu'il vient de l'imprimerie royale de Paris: cet ouvrage ne mérite pourtant pas les honneurs du Louvre. Voici ce que je trouve à la page 5: „ La sublime Porte, notre „ bonne voisine et fidelle alliée, excitée par les traités „ qui la lient à la république, et par l'intérêt même „ qui l'attache à la conservation de nos droits, a „ pris les armes en notre faveur; tout nous invite „ donc à réunir nos forces, pour nous opposer à la „ chute de notre sainte religion. „

Ne voilà-t-il pas une conclusion bien plaisante? nous avons obtenu, à force d'intrigue, que les mahométans fissent insolemment la guerre la plus injuste; donc nous devons prévenir la chute de la sainte Eglise catholique, dont tout le monde se moque, mais que personne ne veut détruire, du moins à présent.

Je pense que c'est un bedeau d'une paroisse de Paris qui a écrit cette belle apologie. Votre Majesté la connaît sans doute. Elle a fait beaucoup d'impression sur le ministère de France.

On impute à vos troupes, dans cet écrit, page 240 et 241, des cruautés qui, si elles étaient vraies, feraient capables de soulever tous les esprits.

Ce Manifeste se répand dans toute l'Europe. Votre Majesté y répondra par des victoires, et par des générosités qui rendent la victoire encore plus respectable.

L E T T R E L X X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 15 mai.

M A D A M E ,

1771. **I**L faut vous dire d'abord que j'ai eu l'honneur d'avoir dans mon hermitage madame la princesse d'*Aschkoff*. Dès qu'elle est entrée dans le salon, elle a reconnu votre portrait en *mezzo-tinto*, fait à la navette sur du fatin, entouré d'une guirlande de fleurs. Votre Majesté impériale l'a dû recevoir du sieur *la Salle*; c'est un chef-d'œuvre des arts que l'on exerce dans la ville de Lyon, et qu'on cultivera bientôt à Pétersbourg, ou dans Andrinople, ou dans Stamboul, si les choses vont du même train.

Il faut qu'il y ait quelque vertu secrète dans votre image; car je vis les yeux de madame la princesse d'*Aschkoff* fort humides en regardant cette étoffe. Elle me parla quatre heures de suite de votre Majesté impériale, et je crus qu'elle ne m'avait parlé que quatre minutes.

Je tiens d'elle le sermon de l'archevêque de Twer, *Platon*, prononcé devant le tombeau de *Pierre le grand*, le lendemain que votre Majesté eut reçu la nouvelle de la destruction entière de la flotte turque par la vôtre. Ce discours adressé au fondateur de Pétersbourg et de vos flottes, est à mon gré un des plus beaux

beaux monumens qui soient dans le monde. Je ne crois pas que jamais aucun orateur ait eu un sujet aussi heureux. Le *Platon* des Grecs n'en traita point de pareil. Je regarde cette cérémonie auguste comme le plus beau jour de votre vie: je dis de votre vie passée, car je compte bien que vous en aurez de plus beaux encore.

Puisque vous avez déjà un *Platon* à Pétersbourg, j'espère que MM. les comtes *Orlof* vont former des *Miltiades* et des *Thémistocles* en Grèce.

J'ai l'honneur, Madame, d'envoyer à votre Majesté impériale la traduction d'un sermon lithuanien (1) en échange de votre sermon platonicien; c'est une réponse modeste aux mensonges un peu grossiers et ridicules que les confédérés de Pologne ont fait imprimer à Paris.

C'est un grand bonheur d'avoir des ennemis qui ne savent pas mentir avec esprit. Ces pauvres gens ont dit dans leur Manifeste que vos troupes n'osaient regarder les Turcs en face. Ils ont raison, elles n'ont presque jamais vu que leur dos.

Je ne fais pas quel sermon les Autrichiens vont prêcher en Hongrie. C'est peut-être la paix, c'est peut-être une croisade. On nous conte que le sultan *Ali-Bey* est demeuré court dans un de ses sermons en Syrie, et qu'il a presque perdu la parole. Je n'en crois rien: vous le rendrez plus éloquent que jamais. *Moustapha* fera prêché à droite et à gauche; il finira par se confesser à l'évêque *Platon*, et par avouer qu'il est un gros cochon qui a grommelé contre mon

(1) Voyez le sermon du papa *Nicolas Charisteski*, tome II, Politique et législation.

auguste héroïne fort mal à propos. J'ai toujours
1771. l'honneur de hair son croissant autant que j'ai
d'attachement, de respect et de reconnaissance pour
la brillante étoile du Nord.

Le vieil hermite de Ferney.

L E T T R E L X X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

25 mai.

MADAME,

J'AI actuellement dans mon hermitage un de vos
sujets de votre royaume de Cazan, c'est M. *Polianski*.
Je n'ai jamais vu tant de politesse, de circonspection
et de reconnaissance pour les bontés de votre Majesté
impériale: on dit qu'*Attila* était originaire de Cazan;
si la chose est vraie, il se peut fort bien que le
fléau de DIEU ait été un très-aimable homme; je
n'en doute pas même, puisqu'*Honorio*, la sœur d'un
fot empereur *Valentinien III*, devint amoureuse de
lui, et voulut à toute force l'épouser.

La cour du roi d'Espagne admire la générosité
de M. le comte *Alexis Orlof*, et la reconnaissance du
bacha. Pour la cour de Versailles, elle n'est occupée
que des tracasseries des cours de justice.

Pendant que ces pauvretés velches amusent sérieu-
sément l'oisiveté de toute la France, peut-être dans
ce moment votre flotte détruit celle des Turcs, peut-
être vos troupes ont-elles passé le Danube.

On dit cependant que votre Majesté impériale, —
à qui le Turc a déjà rendu M. *Obrestof*, est en train 1771.
d'écouter des propositions de paix; pour moi je
crois qu'elle n'est en train que de vaincre.

Je me mets à ses pieds avec le plus profond respect
et la plus tendre reconnaissance.

Le vieil hermite de Ferney.

L E T T R E L X X I X .

D E L' I M P E R A T R I C E .

Ce 21 mai.

MONSIEUR, les puissances du Nord vous ont
sans doute beaucoup d'obligation pour les belles
épîtres que vous leur avez adressées: je trouve la
mienne admirable; chacun de mes jeunes confrères,
j'en suis sûre, en dira autant de la sienne. Je suis
très-fâchée de ne pouvoir vous donner en revanche
que de la mauvaise prose. De ma vie je n'ai su faire
ni vers ni musique, mais je ne suis point privée du
sentiment qui fait admirer les productions du génie.

La description que vous me faites du premier
peuple de l'univers ne donnera d'envie à aucun
autre sur l'état présent des Velches. Ils crient beau-
coup en ce moment, sans, ce me semble, savoir
pourquoi: on dit que c'est la mode, et qu'à Paris
elle tient souvent lieu de raison. On veut un par-
lement, on en a un; la cour a exilé les membres qui
composaient l'ancien, et personne ne dispute au roi
le pouvoir d'exiler ceux qui ont encouru sa disgrâce.

1771. Ces membres, il faut l'avouer, étaient devenus tracassiers, et rendaient l'Etat anarchique. Il paraît que tout le bruit qu'on a fait ne mène à rien, et qu'il y a beaucoup plus de grands mots que de principes fondés sur des autorités, dans tous les écrits du parti opposé à la cour. Il est vrai aussi qu'il est difficile de juger de l'état des choses à la distance d'où je les vois.

Apparemment que les Turcs ne font pas grand fond sur les canons du sieur *Tott*, puisqu'ils ont enfin relâché mon résident, lequel, si on en peut croire les discours du ministre de la Porte, doit se trouver à présent sur le territoire autrichien.

Y a-t-il un exemple dans l'histoire que les Turcs aient relâché, au milieu de la guerre, le ministre d'une puissance qu'ils avaient offensée par une telle infraction du droit des gens? On croirait que le comte *Romanzof* et le comte *Orlof* leur ont appris à vivre.

Voilà un pas vers la paix, mais elle n'est pas faite pour cela. L'ouverture de la campagne nous a été très-favorable, comme on vous l'a dit, Monsieur. Le général-major *Weismann* a passé le Danube à deux reprises; la première avec sept cents, la seconde avec deux mille hommes. Il a défait un corps de six mille Turcs, s'est emparé d'Isacki où il a brûlé les magasins ennemis, le pont que l'on commençait à construire, les frégates, les galères et les bateaux qu'il n'a pu emmener avec lui: il a fait un grand butin et beaucoup de prisonniers, outre cinquante-un canons de bronze, dont il a encloué la moitié. Il est revenu sur cette rive-ci sans que personne

l'en empêchât, quoique le visir, avec soixante mille hommes, ne fût qu'à six heures de chemin d'Isacki. 1771.

Si la paix ne se fait pas cette année, vous pourrez commander votre litière. N'oubliez pas, Monsieur, d'y faire mettre une pendule de votre fabrique de Ferney; nous la placerons dans Sainte-Sophie, et elle fournira aux futurs antiquaires le sujet de quelques savantes dissertations.

C A T E R I N E.

L E T T R E L X X X.

D E L' I M P E R A T R I C E

Le $\frac{24}{4}$ mai.
4 juin.

Monsieur, si vous vous faites porter en litière à Tangarock, comme votre lettre du 6 de mai me l'annonce, vous ne pourrez éviter Pétersbourg. Je ne fais si l'air de ma cour vous conviendrait, et si huit mois d'hiver vous rendraient la santé. Il est vrai que si vous aimiez à être au lit, le froid vous en fournirait un prétexte spécieux; mais vous n'auriez nul besoin de prétexte: vous ne seriez point gêné, je vous assure, et j'ose dire qu'il n'y a guère d'endroits où on le soit moins. A l'égard des billets de confession, nous en ignorons jusqu'au nom. Nous compterions pour un ennui mortel de parler de ces disputes rebattues, et sur lesquelles on prescrit le silence par édit dans d'autres pays. Nous laissons volontiers croire à chacun ce qui lui plaît. Tous les chinois de bonne compagnie planteraient là le roi

1771.

de la Chine et ses vers pour se rendre à Nipchou, si vous y venez; et ils ne feraient que leur devoir en rendant hommage au premier lettré de notre siècle.

Le croiriez-vous, Monsieur, mes voisins orientaux, tels que vous les décrivez, sont les meilleurs voisins possibles; je l'ai toujours dit, et la guerre présente m'a confirmée dans cette opinion.

J'attends avec une impatience que je n'ai que pour vos ouvrages le quatrième et le cinquième tome des Questions sur l'encyclopédie. Je vous en remercie d'avance. Continuez, je vous prie, à m'envoyer vos excellentes productions, et battons *Moustapha*. Les croquignoles que vous lui donnez devraient le rendre sage: il en est temps.

Je vous ai mandé dans ma précédente qu'il y a apparence que mon résident est relâché. Les princes et les républiques chrétiennes sont eux-mêmes la cause des affronts que les ambassadeurs essuient à Constantinople; ils en font trop accroire à ces barbus; se montrer ou intrigans ou rampans n'est pas le moyen de se faire estimer. Voilà la règle à peu-près que l'Europe a suivie, et c'est aussi ce qui a gâté ces barbares. Le roi *Guillaume* d'Angleterre disait qu'il n'y a point d'honneur à garder avec les Turcs.

Les Italiens ont traité leurs prisonniers de guerre avec dureté, mais ils ont donné l'exemple de la souplesse envers la Porte.

Les nouvelles d'*Ali-Bey* portent qu'il fait des progrès en Syrie, et qui alarment d'autant plus le sultan qu'il n'a que peu de troupes à lui opposer.

Je connais le manifeste in-4^o dont vous me parlez. Le duc de *Choiseul*, qui n'était pas prévenu en notre

1771.

faveur, l'avait fait supprimer à cause de son absurdité et des calomnies ridicules qu'il contenait: vous pouvez juger par là du mérite de la pièce. Les cruautés qu'on y reproche à mes troupes sont des mensonges pitoyables. C'est aux Turcs qu'il faut demander des nouvelles de l'humanité des troupes russes pendant cette guerre. La populace même de Constantinople, et tout l'empire turc ont été si affectés qu'ils attribuent toutes nos victoires à la bénédiction du ciel, obtenue par l'humanité avec laquelle on en a usé avec eux en toute occasion.

D'ailleurs ce n'est pas aux brigands de Pologne à parler sur cette matière; ce sont eux qui commettent tous les jours des férociétés épouvantables envers tous ceux qui ne se joignent pas à leur clique pour piller et brûler leur propre pays.

Vous voudrez bien, Monsieur, que je vous remercie particulièrement pour le ton d'amitié et d'intérêt qui règne en général dans votre dernière lettre. J'en suis bien reconnaissante et véritablement touchée. Continuez-moi votre amitié, et soyez assuré que la mienne vous est sincèrement acquise.

CATERINE.

L E T T R E L X X X I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 19 juin.

M A D A M E ,

1771. **S**UR la nouvelle d'une paix prochaine entre votre Majesté impériale, et sa Hauteffe *Moustopha*, j'ai renoncé à tous mes projets de guerre et de destruction, et je me suis mis à relire votre instruction pour le code de vos lois. Cette lecture m'a fait encore plus d'effet que les premières. Je regarde cet écrit comme le plus beau monument du siècle. Il vous donnera plus de gloire que dix batailles sur les bords du Danube, car enfin c'est votre ouvrage; votre génie l'a conçu, votre belle main l'a écrit, et ce n'est pas votre main qui a tué des turcs. Je supplie votre Majesté, si elle fait la paix, de garder Tangarock, que vous dites être un si beau climat, afin que je puisse m'y aller établir pour y achever ma vie sans voir toujours des neiges comme au mont Jura. Pourvu qu'on soit à l'abri du vent du nord à Tangarock, je suis content.

J'apprends dans ce moment que ma colonie vient de faire partir encore une énorme caisse de montres. J'ai extrêmement grondé ces pauvres artistes, ils ont trop abusé de vos bontés; l'émulation les a fait aller trop loin. Au lieu d'envoyer des montres pour trois ou quatre milliers de roubles tout au

plus, comme je leur avais expressément recom-
mandé, ils en ont envoyé pour environ huit mille: 1771.
cela est très-indiscret. Je ne crois pas que votre Majesté ait intention de donner tant de montres aux Turcs, quoiqu'ils les aiment beaucoup; mais voici, Madame, ce que vous pouvez faire. Il y en a de très-belles avec votre portrait, et aucune n'est chère. Vous pouvez en prendre pour trois à quatre mille roubles, qui serviront à faire vos présens, composés de montres depuis environ quinze roubles jusqu'à quarante ou cinquante; le reste pourrait être abandonné à vos marchands qui pourraient y trouver un très-grand profit.

Je prends la liberté sur-tout de vous prier, Madame, de ne point faire payer sur le champ la somme de trente-neuf mille deux cents trente-huit livres de France à quoi se monte le total des deux envois. Vous devez d'ailleurs faire des dépenses si énormes, qu'il faut absolument mettre un frein à votre générosité. Quand on ferait attendre un an mes colons pour la moitié de ce qu'ils ont fourni, je les tiendrais trop heureux, et je me chargerais bien de leur faire prendre patience.

Au reste, ils m'assurent, et plusieurs connaisseurs m'ont dit que tous ces ouvrages sont à beaucoup meilleur marché qu'à Genève, et à plus d'un grand tiers au-dessous du prix de Londres et de Paris. On dit même qu'ils seraient vendus à Pétersbourg le double de la facture qu'on trouvera dans les caisses, ce qui est aisé à faire examiner par des hommes intelligens.

Si votre Majesté était contente de ces envois et des prix, mes fabricans disent qu'ils exécuteraient tout

ce que vous leur feriez commander. Ce serait un détachement de la colonie de Saratof établi à Ferney, en attendant que je le menasse à Tangarock. J'aurais mieux aimé qu'ils vous eussent envoyé quelques carrillons pour Sainte-Sophie ou pour la mosquée d'*Achmet*; mais puisque vous n'avez pas voulu cette fois-ci vous emparer du Bosphore, le grand Turc et son grand visir feront trop honorés de recevoir de vous des montres avec votre portrait, et d'apprendre à vous respecter toutes les heures de la journée.

Pour moi, Madame, je consacre à votre Majesté impériale toutes les heures qui me restent à vivre. Je me mets à vos pieds avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable.

Le vieux malade du mont Jura.

LETTRE LXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 juillet.

REPUBLIQUES, grands potentats,
 Qui craignites que Catherine
 N'achevât bientôt la ruine
 Du plus pesant des Moustaphas:
 Vous, qui du moins ne voulez pas
 Seconder son ardeur divine,
 Je n'irai point dans vos Etats;
 Je ne veux voir que les climats
 Honorés par mon héroïne.

1771.

Votre Majesté impériale doit être bien persuadée que mon projet est de passer l'été à Pétersbourg, avant d'aller jouir des douceurs de l'hiver à Tangarock. Elle daigne me dire, dans sa lettre du 23 mai, que je pourrais avoir bien froid pendant huit mois; mais, Madame, avez-vous, comme nous, cent vingt milles de montagnes de glaces éternelles, sur lesquelles un aigle et un vautour n'oseraient voler? Voilà pourtant ce qui forme la frontière de cette belle Italie; voilà ce que M. le comte de *Schouvalof* a vu, ce que tous les voyageurs ont vu, et ce qui fait ma perspective vis-à-vis mes fenêtres. Il est vrai que l'éloignement est assez grand pour que le froid en soit diminué; et il faut avouer qu'on mange des petits pois peut-être un peu plus tard auprès de

1771. Pétersbourg que dans nos vallées; mais ma passion, Madame, augmente tous les jours tellement que je commence à croire que votre climat est plus beau que celui de Naples.

Je me flatte que votre Majesté doit avoir reçu actuellement les quatrième et cinquième tomes du questionneur.

Si je questionnais le chevalier de *Boufflers*, je lui demanderais comment il a été assez follet pour aller chez ces malheureux confédérés, qui manquent de tout, et surtout de raison, plutôt que d'aller faire sa cour à celle qui va les mettre à la raison.

Je supplie votre Majesté de le prendre prisonnier de guerre; il vous amusera beaucoup; rien n'est si singulier que lui, et quelquefois si aimable. Il vous fera des chançons; il vous dessinera; il vous peindra, non pas si bien que mes colons de Ferney vous ont peinte sur leurs montres, mais il vous barbouillera. Le voilà donc, ainsi que M. de *Tott*, protecteur de *Mouftapha* et de l'Alcoran. Pour moi, Madame, je suis fidelle à l'Eglise grecque, d'autant plus que vos belles mains tiennent en quelque façon l'encensoir, et qu'on peut vous regarder comme le patriarche de toutes les Russies.

Si votre Majesté impériale a une correspondance suivie avec *Ali-Bey* ou *Ali-Bey*, j'implore votre protection auprès de lui. J'ai une petite grâce à lui demander, c'est de faire rebâtir le temple de Jérusalem, et d'y rappeler tous les Juifs, qui lui payeront un gros tribut, et qui feront de lui un très-grand seigneur; il faut qu'il ait toute la Syrie jusqu'à Alep, et que, depuis Alep jusqu'au Danube, tout le reste soit à

vous, à moins que vous n'aimiez mieux faire la paix cette année pour redevenir législatrice et donner des fêtes. 1771.

Le malheureux Manifeste des confédérés n'a pas fait grande fortune en France. Tous les gens sensés conviennent que la Pologne fera toujours le plus malheureux pays de l'Europe, tant que l'anarchie y régnera. J'ai un petit démon familier qui m'a dit tout bas à l'oreille qu'en humiliant d'une main l'orgueil ottoman, vous pacifieriez la Pologne de l'autre. En vérité, Madame, vous voilà la première personne de l'univers, sans contredit; je n'en excepte pas votre voisin *Kien-long*, tout poète qu'il est. Comment faites-vous après cela pour n'être pas d'une fierté insupportable? Comment daignez-vous descendre à écrire à un vieux radoteur comme moi?

Vous avez la bonté de me demander à qui on a adressé les caisses des montres? à vous, Madame; point d'autre adresse qu'à *sa Majesté impériale*, le tout recommandé aux soins de M. le gouverneur de Riga et de M. le directeur général de vos postes.

Je réitère à votre Majesté que je suis très-indigné contre mes colons qui ont abusé de vos bontés, malgré mes déclarations expresse; et je la supplie encore une fois très-instamment de les faire attendre tant qu'il lui conviendra, et de ne se point gêner pour eux.

Il est vrai que cette colonie se perfectionne tous les jours; votre nom seul lui porte bonheur. Ces artistes viennent de faire des montres d'un travail admirable. Vous y êtes gravée en or, ce sont des ouvrages parfaits; ils sont destinés, je crois, pour l'Allemagne.

1771. Je ne m'attendais pas que mon village caché au pied des Alpes, et qui ne contenait qu'environ quarante misérables quand j'y arrivai, travaillerait un jour pour le vaste empire de Russie, et pour celle qui fait la gloire de cet empire.

Je me mets à vos pieds, et je me sens tout glorieux d'exister encore dans le beau siècle que vous avez fait naître.

Que votre Majesté impériale agréée plus que le profond respect du très-vieux et très-passionné velche du mont Jura.

LETTRE LXXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{25}{7}$ juin.
7 juillet.

MONSIEUR, le 14 juin *Moustapha* reçut une nouvelle croquignole : le prince d'*Olgorouki* à la tête de son armée força les lignes de *Pérecop*, et entra dans la Crimée. Le kan, avec cinquante mille tartares et sept mille turcs, la défendait : ils prirent la fuite lorsqu'ils apprirent qu'un autre corps détaché allait les couper; et, au départ du courrier, les députés de la forteresse de *Pérecop* étaient dans notre camp pour régler leur accord. J'attends de moment en moment la nouvelle de la réduction de cette place.

L'amiral *Sinevin* est parti de *Tangarock*, et se promène présentement sur la mer d'*Azof*, peut-être aussi plus loin; je ne puis vous dire au juste, vu que cela dépend du temps, de la mer et des vents.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai à vous dire pour le présent, Je me recommande à vos prières et à votre amitié. 1771.

CATERINE.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 juillet.

MADAME,

VOTRE Majesté impériale trouvera que le vieux des montagnes écrit trop souvent; mais mon cœur est trop plein; il faut que mes sentimens débordent sur le papier.

J'avais lu, dans une critique assez vive du grand ouvrage de l'abbé *Chappe*, que dans une contrée de l'Occident, appelée le pays des Velches, le gouvernement avait défendu l'entrée du meilleur livre et du plus respectable que nous ayons; qu'en un mot, il n'était pas permis de faire passer à la douane des pensées, l'instruction sublime et sage, signée *Caterine*; je ne pouvais le croire. Cette extravagance barbare me semblait trop absurde. J'ai écrit à un commis des feuilles de papier: j'ai su de lui que rien n'est plus vrai. Voici le fait: un libraire de Hollande imprime cette instruction, qui doit être celle de tous les rois et de tous les tribunaux du monde; il en dépêche à Paris une balle de deux mille exemplaires. On donne le livre à examiner à un cuisinier,

1771. censeur des livres, comme si c'était un livre ordinaire, comme si un poliffon de Paris était juge des ordres d'une souveraine, et de quelle souveraine! Ce maroufle imbécille trouve des propositions téméraires, mal sonnantes, offensives d'une oreille velche; il le déclare à la chancellerie comme un livre dangereux, comme un livre de philosophie; on le renvoie en Hollande sans autre examen.

Et je suis encore chez les Velches! et je respire leur atmosphère! et il faut que je parle leur langue; non, on n'aurait pas commis cette insolence imbécille dans l'empire de *Moustapha*, et je suis persuadé que *Kien-long* ferait mandarin du premier degré le lettré qui traduirait votre instruction en bon chinois.

Madame, il est vrai que je ne suis qu'à un mille de la frontière des Velches, mais je ne veux point mourir parmi eux. Ce dernier coup me conduira dans le climat tempéré de *Tangarock*.

Avant de faire partir ma lettre, je relis l'instruction.

Il faut qu'un gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen; mais que tous craignent les lois.

Il ne faut défendre par les lois que ce qui peut être nuisible à chacun en particulier, ou à la société en général, etc.

Sont-ce donc ces maximes divines que les Velches n'ont pas voulu recevoir? Ils méritent..... ils méritent..... ils méritent..... tout ce qu'ils ont.

Je demande pardon à votre Majesté impériale, je suis trop en colère; les vieillards doivent être moins impétueux. Si je vais me fâcher à la fois contre

la

la Turquie et contre la Velcherie, cela est capable de suffoquer ce pauvre cacochime qui se met en touffant aux pieds de votre Majesté impériale. 1771.

LETTRE LXXXV.

DE L'IMPERATRICE.

Le 15 juillet.

MONSIEUR, je crois vous avoir mandé la prise des lignes de Pérécop par assaut, et la fuite du kan de Crimée à la tête de soixante mille hommes, et la réduction du fort d'Orka, qui s'est rendu par accord le 14 juin. Après cela, mon armée entra sur trois colonnes en Crimée; celle de la droite s'empara de *Kosclouf*, port sur la mer Noire; celle du milieu que commandait le prince d'*Olgorouki* en personne, marcha vers *Karasbafar*, où il reçut une députation des chefs des ordres de la Crimée, qui proposèrent une capitulation pour toute la presqu'île. Mais comme leurs députés tardèrent à revenir, le prince d'*Olgorouki* s'avança vers *Caffa*, autre port sur la mer Noire. Là, il attaqua le camp turc, dans lequel il y avait vingt-cinq mille combattans, qui s'enfuirent sur les vaisseaux qui les avaient amenés. Le sérasquier *Ibrahim pacha*, étant resté presque seul, envoya pour capituler; mais le prince lui fit dire qu'il devait se rendre prisonnier de guerre, ce qu'il fit.

Nos troupes entrèrent donc dans *Caffa*, tambour battant, le 29 juin. En attendant, la colonne gauche avait traversé la langue de terre qui est entre la mer

Corresp. de l'impér. de R... etc.

M

1771. d'Azof et la Crimée, d'où l'on envoya un détachement qui s'empara de Kertz et de Senikone, ce qui se fit tout de suite : de façon que notre flotte d'Azof, qui se tenait dans le détroit, prête à le passer, doit être à l'heure qu'il est à Caffa. Le prince d'*Olgorouki* m'écrivit qu'à la vue du port il y a trois pavillons russes qui croisent.

Je me hâte de vous mander ces bonnes nouvelles que j'ai reçues ce matin, sachant la part que vous y prendrez. Vous excuserez aussi, en faveur de ces nouvelles, le peu d'ordre que j'ai mis dans cette lettre que je vous écris fort à la hâte.

Il ne reste à l'ennemi, dans la Crimée, que deux ou trois méchants petits forts; les places de conséquence sont emportées, et je dois recevoir incessamment la capitulation signée par les Tartares.

Si, après cela, Monsieur, le sultan n'en a pas assez, on pourra lui en donner encore, et d'une autre espèce.

Soyez assuré de mon amitié et de l'estime distinguée que j'ai pour vous.

CATERINE.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 juillet.

MADAME,

EST-IL vrai que vous ayez pris toute la Crimée? Votre Majesté impériale daignait me mander par sa lettre du 10 juin que M. le prince d'*Olgorouki* était devant Pérécop ou Précop. La déesse aux cent bouches, qui arrive tous les jours du Nord au Midi, et qui, depuis long-temps, n'apporte que des sottises du Midi au Nord, débite que la Crimée entière est sous votre puissance, et qu'elle ne s'est pas fait beaucoup prier. 1771.

C'est du moins une consolation d'avoir le royaume de *Thoas* où la belle *Iphigénie* fut si long-temps religieuse, et où son frère *Oreste* vint voler une statue, au lieu de se faire exorciser.

Mais si, après avoir pris cette Cherfonèse taurique, vous accordez la paix à *Moustapha*, que deviendra ma pauvre Grèce? que deviendra ce beau pays de *Démophile* et de *Sophocle*? J'abandonne volontiers Jérusalem aux musulmans; ces barbares sont faits pour le pays d'*Ezéchiël*, d'*Elie* et de *Caïphe*. Mais je serai toujours douloureusement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potagers, et le lycée en écuries. Je m'intéressais fort au sultan *Aly-Bey*; je me faisais un plaisir de le voir négocier avec vous du

1771. haut d'une pyramide, faudra-t-il que je renonce à toutes mes belles illusions? Il est bien dur pour moi que vous n'ayez conquis que la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, la Scythie, le pays des Amazones, et celui de *Médec*; cela fait environ quatre cents lieues; ces bagatelles-là ne me suffissent pas.

Je comptais bien que vous feriez rebâtir Troye, et que votre Majesté impériale se promènerait en bateau sur les bords du Scamandre. Je vois qu'il faut que je modère mes desirs, puisque vous modérez les vôtres.

Je suis devenu aveugle, mais j'entends toujours la trompette qui m'annonce vos victoires, et je me dis: Si tu ne peux jouir du bonheur de la voir, tu auras au moins celui d'entendre parler d'elle tous les momens de ta vie.

Si votre Majesté impériale garde la Chersonèse, comme je le crois, elle ajoutera un nouveau chapitre à son code, en faveur des musulmans qui habitent cette contrée. Son Eglise grecque, la seule catholique et la seule véritable, sans doute, n'y fera pas beaucoup de conversions; mais elle pourra y établir un grand commerce. Il y en avait un autrefois entre cette Scythie et la Grèce. *Apollon* même fit présent au tartare *Abaris* d'une flèche qui le portait d'un bout du monde à l'autre, à la manière de nos forciers. Si j'avais cette flèche, je serais aujourd'hui à Pétersbourg, au lieu de présenter sottement du pied des Alpes mon profond respect et mon attachement inviolable à la souveraine d'Azof, de Cassa et de mon cœur.

Le vieux malade.

LETTRE LXXXVII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{22}{2}$ juillet.
2 août.

MONSIEUR, je ne saurais mieux répondre à vos deux lettres du 19 juin et 6 juillet qu'en vous mandant que Jaman et trois autres petites villes, savoir, Temruk, Achai et Althon, situées sur une grande île qui forme l'autre côté du détroit de la mer d'Azof, dans la mer Noire, se sont rendues à mes troupes dans les premiers jours de juillet. Cet exemple a été suivi par plus de deux cents mille tartares qui demeurent dans ces îles et en terre-ferme.

L'amiral *Sinevin*, qui est parti du canal avec sa flotille, a donné la chasse à quatorze bâtimens ennemis pour s'amuser; un brouillard cependant les a sauvés de ses griffes.

N'est-il pas vrai que voilà bien des matériaux pour corriger et augmenter les cartes géographiques? Dans cette guerre, on a entendu nommer des endroits dont on n'avait jamais ouï parler auparavant, et que les géographes disaient déserts. N'est-il pas vrai aussi que nous faisons des conquêtes comme quatre? Vous me direz qu'il ne faut pas beaucoup d'esprit pour s'emparer de villes abandonnées. Voilà aussi peut-être la raison qui m'empêche d'être, comme vous dites, d'une fierté insupportable.

A propos de fierté, j'ai envie de vous faire sur ce point ma confession générale. J'ai eu de grands

1771. succès durant cette guerre; je m'en suis réjoui très-naturellement; j'ai dit: La Russie sera bien connue par cette guerre: on verra que cette nation est infatigable, qu'elle possède des hommes d'un mérite éminent, et qui ont toutes les qualités qui forment les héros; on verra qu'elle ne manque point de ressources, mais qu'elle peut se défendre et faire la guerre avec vigueur lorsqu'elle est injustement attaquée.

Toute pleine de ces idées, je n'ai jamais fait réflexion à *Catherine*, qui, à quarante-deux ans, ne saurait croître ni de corps ni d'esprit, mais qui, par l'ordre naturel des choses, doit rester et restera comme elle est. Ses affaires vont-elles bien? Elle dit, tant mieux. Si elles allaient moins bien, elle emploierait toutes ses facultés à les remettre dans la meilleure des lumières possibles.

Voilà mon ambition, et je n'en ai point d'autre; ce que je vous dis est vrai. J'irai plus loin: je vous dirai que pour épargner le sang humain je souhaite sincèrement la paix; mais cette paix est très éloignée encore, quoique les Turcs, par d'autres motifs, la désirent ardemment. Ces gens-là ne savent pas la faire.

Je souhaite également la pacification des querelles déraisonnables de la Pologne. J'ai affaire là à des têtes égarées dont chacune, au lieu de contribuer à la paix commune, y nuit au contraire par caprice et par légèreté. Mon ambassadeur a publié une déclaration qui devrait leur ouvrir les yeux; mais il est à présumer qu'ils s'exposeront plutôt à la dernière extrémité que de prendre incessamment un parti sage et convenable. Les tourbillons de *Descartes* n'existeront jamais qu'en Pologne. Là, chaque tête est un

tourbillon qui tourne sans cesse sur lui-même; le hasard seul l'arrête, et jamais la raison ou le jugement. 1771.

Je n'ai point encore reçu ni vos *Questions*, ni vos montres de Ferney: je ne doute pas que l'ouvrage de vos fabricans ne soit parfait, puisqu'ils travaillent sous vos yeux.

Ne grondez pas vos colons de m'avoir envoyé un surplus de montres; cette dépense ne me ruinera pas. Il serait bien malheureux pour moi si j'étais réduite à n'avoir pas, à point nommé, d'aussi petites sommes chaque fois qu'il me les faut. Ne jugez point, je vous prie, de nos finances par celles des autres États de l'Europe ruinés; vous me feriez tort. Quoique nous ayons la guerre depuis trois ans, nous bâtissons, et tout le reste va comme en pleine paix. Il y a deux ans qu'aucun nouvel impôt n'a été créé; la guerre présentement a son état fixé; une fois réglé, il ne dérange en rien les autres parties. Si nous prenons encore un ou deux *Cassa*, la guerre est payée.

Je ferai contente de moi toutes les fois que j'aurai votre approbation, Monsieur. J'ai relu aussi mes instructions pour le code, il y a quelques semaines, parce que je croyais alors la paix plus prochaine qu'elle ne l'est, et j'ai trouvé que j'avais raison en l'écrivant. J'avoue que ce code, pour lequel beaucoup de matériaux se préparent et d'autres sont déjà prêts, me donnera encore bien de la tablature avant qu'il parvienne au degré de perfection où je souhaite de le voir; mais n'importe, il faut qu'il s'achève quoique *Tangarock* ait la mer au midi et des hauteurs au nord.

1771. Cependant vos projets sur cette place ne pourront avoir lieu avant que la paix n'ait assuré ses environs contre toute appréhension du côté de la terre et de la mer; car jusqu'à la prise de la Crimée c'était la place frontière vis-à-vis les Tartares. Peut-être m'amènera-t-on dans peu le kan de Crimée en personne. J'apprends dans ce moment qu'il n'a pas passé la mer avec les Turcs, mais qu'il est resté dans les montagnes, avec une très-petite suite, à peu-près comme le prétendant en Écosse après la défaite de *Culloden*. S'il me vient, nous travaillerons à le dégourdir cet hiver; et pour me venger de lui, je le ferai danser, et il ira à la comédie française.

Adieu, Monsieur; continuez-moi votre amitié, et soyez assuré des sentimens que j'ai pour vous.

C A T E R I N E.

P. S. J'allais fermer cette lettre lorsque je reçois la vôtre du 10 juillet, dans laquelle vous me mandez l'aventure arrivée à mon *instruction* en France. Je savais cette anecdote, et même l'appendice, en conséquence de l'ordre du duc de *Choiseul*. J'avoue que j'en ai ri quand je l'ai lu dans les gazettes, et j'ai trouvé que j'étais assez vengée.

L'incendie, arrivé à Pétersbourg, a consumé en tout cent quarante maisons, selon les rapports de la police, parmi lesquels il y en avait une vingtaine bâties en pierres; le reste n'était que des baraques de bois. Le grand vent avait porté la flamme et les tisons de tous côtés, ce qui renouvela l'incendie le lendemain, et lui donna un air furnaturel; mais il n'est pas douteux que le grand vent et l'excessive chaleur

ont causé tout ce mal qui sera bientôt réparé. Chez nous, on construit avec plus de célérité que dans aucun autre pays de l'Europe. En 1762, il y eut un incendie deux fois aussi considérable qui consuma un grand quartier bâti en bois, il fut reconstruit en briques en moins de trois ans. 1771.

L E T T R E L X X X V I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

7 août.

M A D A M E,

EST-IL bien vrai, suis-je assez heureux pour qu'on ne m'ait pas trompé? Quinze mille turcs tués ou faits prisonniers auprès du Danube, et cela dans le même temps que les troupes de votre Majesté impériale entrent dans Pérécop? Cette nouvelle vient de Vienne, puis-je y compter? Mon bonheur est-il certain?

Je veux aussi, Madame, vous vanter les exploits de ma patrie. Nous avons depuis quelque temps une danseuse excellente à l'opéra de Paris. On dit qu'elle a de très-beaux bras. Le dernier opéra comique n'a pas eu un grand succès, mais on en prépare un qui fera l'admiration de l'univers; il sera exécuté dans la première ville de l'univers, par les meilleurs acteurs de l'univers.

Notre contrôleur général, qui n'a pas l'argent de l'univers dans ses coffres, fait des opérations qui

— lui attirent des remontrances et quelques malé-
1771. ditions.

Notre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud.

Nous avons un régiment dont on a fait la revue; les politiques en préfagent un grand événement.

On prétend qu'on a vu un détachement de jésuites vers Avignon, mais qu'il a été dissipé par un corps de jansénistes qui était fort supérieur; il n'y a eu personne de tué, mais on dit qu'il y aura plus de quatre convulsionnaires d'excommuniés.

Je ne manquerai pas, Madame, si votre Majesté impériale le juge à propos, de lui rendre compte de la suite de ces grandes révolutions.

Pendant que nous faisons des choses si mémorables, votre Majesté s'amuse à prendre des provinces en terre-ferme, à dominer sur la mer de l'Archipel et sur la mer Noire, à battre des armées turques. Voilà ce que c'est que de n'avoir rien à faire, et de n'avoir qu'un petit Etat à gouverner.

Je n'en suis pas moins attaché à votre Majesté impériale avec un profond respect et un inviolable dévouement qui ne finira qu'avec ma vie.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE LXXXIX.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{14}{25}$ août.

Monsieur, je vois par le contenu de votre —
lettre du 30 juillet qu'alors vous n'aviez point 1771.
encore reçu mes lettres qui vous annonçaient la soumission de toute la Crimée. Elle a fait son accord avec le prince d'*Olgorouki*. Aujourd'hui j'ai reçu un courrier qui m'annonce que les ambassadeurs tartares sont en chemin pour me demander la confirmation du kan qu'ils ont élu à la place de *Sélim Ghérai*; trop attaché intérieurement aux Turcs, parce qu'il avait des possessions personnelles en Romélie. Les Mourza lui ont persuadé de s'en aller, et lui ont fourni à cet effet quelques esquifs. Je m'en vais donc faire distribuer des sabres, des aigrettes, des kaftans, et j'aurai un faux air de *Moustapha*.

Ces tartares ont fait quelques efforts pour secouer l'oppression ottomane; d'ailleurs nous n'en aurions pas eu aussi bon marché. Je défierais à présent *Oreste* de voler une statue en Crimée: il n'y a pas l'ombre des beaux arts chez ces gens-là; mais ils n'en conservent pas moins le goût de prendre ce qui ne leur appartient pas.

Laissez faire sultan *Ali-Bey*: vous verrez qu'il deviendra joli garçon après avoir pris Damas le 6 juin. Si votre chère Grèce, qui ne fait que faire des vœux, agissait avec autant de vigueur que le seigneur des

1771. pyramides, le théâtre d'Athènes cesserait bientôt d'être un potager, et le lycée une écurie. Mais si cette guerre continue, mon jardin de Czarskozélo ressemblera bientôt à un jeu de quilles, car à chaque action d'éclat j'y fais élever quelque monument. La bataille du Kogul, où dix-sept mille combattans en battirent cent cinquante mille, y a produit un obélisque avec une inscription qui ne contient que le fait et le nom du général: la bataille navale de Tchisme a fait naître dans une très-grande pièce d'eau une colonne rostrale: la prise de la Crimée y fera perpétuée par une grosse colonne; la descente dans la Morée et la prise de Sparte, par une autre.

Tout cela est fait des plus beaux marbres qu'on puisse voir, et que les Italiens mêmes admirent. Ces marbres se trouvent les uns sur les bords du lac Ladoga, les autres à Caterinimbourog en Sibérie, et nous les employons comme vous voyez: il y en a presque de toutes couleurs.

Outre cela, derrière mon jardin, dans un bois, j'ai imaginé de faire bâtir un temple de mémoire auquel on arrivera par un arc de triomphe. Tous les faits importans de la guerre présente y seront gravés sur des médaillons avec des inscriptions simples et courtes en langue du pays, avec la date et les noms de ceux qui les ont effectués. J'ai un excellent architecte italien qui fait les plans de ce bâtiment qui, j'espère, sera beau, de bon goût, et fera l'histoire de cette guerre. Cette idée m'amuse beaucoup, et je crois que vous ne la trouverez point déplacée.

Jusqu'à ce que je sache que la promenade que vous me proposez sur le Scamandre soit plus agréable

que celle de la belle Néva, vous voudrez bien que je préfère cette dernière. Je m'en trouve si bien! je renonce aussi à la réédification de Troye: j'ai à rebâtir ici tout un faubourg qu'un incendie a ruiné ce printemps. 1771.

Je vous prie, Monsieur, d'être persuadé de ma sensibilité pour toutes les choses obligeantes et heureuses que vous me dites; rien ne me fait plus de plaisir que les marques de votre amitié. Je regrette de ne pouvoir être forcière, j'emploirais mon art à vous rendre la vue et la fanté.

CATERINE.

LETTRE XC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 août.

MADAME,

J'OSE dire que votre Majesté impériale me devait la lettre dont elle m'honore du 16 juillet. J'avais besoin de cette douce consolation après deux détestables gazettes consécutives, dans lesquelles on disait que les troupes de notre invincible sultan *Moussapha* étaient par-tout pleinement victorieuses. Je ne conçois pas ce qu'on gagne à débiter de si impudens mensonges qui ne peuvent séduire les peuples que cinq ou six jours. Quand on trompe les hommes, il faut les tromper long-temps, comme on a fait à Rome. Il n'en est pas de même en fait d'exploits militaires.

1771. Je présume que tous les Tartares de Crimée sont actuellement vos sujets. Je vous vois marcher de conquête en conquête: on m'assure que vos troupes, véritablement victorieuses, ont passé le Danube, et que vous avez cent vaisseaux dans les mers de l'Archipel.

Je bénis DIEU d'être né pour voir cette grande révolution. Personne ne s'attendait, lorsque *Pierre le grand* était de mon temps à Sardam, qu'un jour votre Majesté impériale dominerait sur la mer Noire, sur l'Archipel et sur le Danube.

On m'assure que mon cher ami *Ali-Bey* a pris Damas, et qu'il a mis le siège devant Alep, afin d'essayer jusqu'où l'invincible *Moussapha* peut porter la vertu de la résignation. Si cela est vrai, comme je le souhaite du fond de mon cœur, jamais la patience d'un sultan n'a été plus exercée. Mais il faut que cet invincible héros soit un homme bien opiniâtre pour ne pas vous demander la paix à genoux.

Nous avons eu un roi, nommé *Louis XI*, qui disait quand orgueil marche devant, dommage marche derrière; *Moussapha* ne s'est pas souvenu de cette maxime. Il vous avait ordonné de vider la Podolie, vous avez fort mal obéi. J'ose me flatter à la fin que vous lui ordonnerez de vider Constantinople, et qu'il vous obéira.

Si vous daignez encore, Madame, trouver dans tout ce fracas quelques momens pour lire mes rêveries, les quatrième et cinquième volumes des Questions sur l'Encyclopédie doivent être actuellement entre vos belles mains. Voici en attendant une feuille du tome septième qui n'est pas encore mise au

net. L'auteur a pris la liberté de dire un petit mot de votre Majesté, à la page 356.

1771.

Je me mets à vos pieds, je les baise beaucoup plus respectueusement que ceux du pape; il se croit le premier personnage du monde, *Moussapha* croyait aussi l'être, mais je fais bien à qui ce nom est dû.

Que ma souveraine agrée le profond respect de sa vieille créature.

L E T T R E X C I.

DE L'IMPERATRICE.

Le 4 septembre.

MONSIEUR, vous me demandez s'il est vrai que dans le temps même que mes troupes entrèrent dans Pérécop, il y a eu sur le Danube une action au désavantage des Turcs; je vous répondrai qu'on n'a donné cet été, du côté du Danube, qu'un seul combat où le lieutenant général, prince *Repnin*, a battu avec son corps détaché un corps de turcs qui s'était avancé après que le commandant de Giurgi leur eut rendu cette place; à peu-près comme Lauterbourg passa aux Autrichiens lorsque M. de *Noailles* commandait l'armée française après la mort de l'empereur *Charles VI*. Le prince *Repnin* étant tombé malade, le lieutenant général *Essen* a voulu reprendre Giurgi, mais il a été repoussé à l'assaut. Cependant, quoi qu'en disent les gazettes, Bucharest est toujours entre nos mains avec toutes les places de la rive du Danube, depuis Giurgi jusqu'à la mer Noire.

1771.

Je ne porte aucune envie aux exploits que vous me mandez de votre patrie. Si les beaux bras de la belle danseuse de l'opéra de Paris, et l'opéra comique qui fait l'admiration de l'univers, consolent la France de la destruction de ses parlemens, et des nouveaux impôts après huit ans de paix, il faut convenir que voilà des services essentiels qu'ils ont rendus au gouvernement. Mais lorsque ces impôts auront été perçus, les coffres du roi seront-ils remplis, et l'Etat libéré ?

Vous me dites, Monsieur, que votre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud : je vous donnerai nouvelles pour nouvelles. La mienne est venue d'Azof à Caffa. A Constantinople on est très-affligé de la perte de la Crimée : pour les dissiper, il faudrait leur envoyer l'opéra comique, et les marionnettes aux mutins de Pologne, au lieu de cette foule d'officiers français qu'on envoie s'y perdre. Ceux de mes troupes qui aiment le spectacle, peuvent assister aux drames de M. *Somorokof* à Tobolsk, où il y a de fort bons acteurs.

Adieu, Monsieur ; combattons les méchans qui ne veulent point rester en repos, et battons-les puisqu'ils le désirent. Aimez-moi, et portez-vous bien.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE XCII.

DE M. DE VOLTAIRE,

17 septembre.

MADAME,

ME trompé-je cette fois-ci ! Une flotte toute entière de mes amis les Turcs réduite en cendres dans le port de Lemnos ! Le comte *Alexis Orlof*, maître de cette île ! C'est ce qu'on me mande de Venise. Ces nouvelles retentissent dans les échos des Alpes, et nous répétons les noms de votre Majesté impériale et du comte *Orlof*. Il me semble que c'est à peu-près dans le même temps qu'une autre flotte turque fut consumée dans cette mer l'année passée, voilà un bel anniversaire. On voit bien que Lemnos était en effet l'île de *Vulcain* ; ce dieu brûle vos ennemis.

Ah, *Moustapha*, *Moustapha* ! Eh bien votre Hauteffe se jouera-t-elle encore à mon impératrice ? lui ordonnerez-vous de vider sans délais la Podolie ? trouverez-vous fort impertinent qu'elle n'ait pas obéi aux ordres de votre sublime Porte ? Mettrez-vous encore ses ministres en prison ? Voilà mon auguste souveraine en possession de votre Tartarie-Crimée, maîtresse de tous vos Etats au-delà du Danube, maîtresse de toute votre mer Noire. Vous n'êtes point galant, *Moustapha* ; vous deviez venir lui faire la cour, et baiser ses belles mains au lieu de lui faire la guerre. Croyez-moi,

Corresp. de l'impér. de R... etc.

N

— demandez lui très-humblement pardon ; c'est ce
1771. que vous avez de mieux à faire.

Savez-vous bien, M. *Moustapha*, que mon héroïne, occupée continuellement à vous battre, trouve encore le temps de m'écrire des lettres pleines d'esprit et de grâces ? Vous douteriez-vous par hasard de ce que signifient ces mots *grâces* et *esprit* ? Elle a daigné me mander du 22 juillet, 2 août, qu'on lui aurait l'obligation d'une carte géographique de la Crimée ; on n'en a jamais eu de passables jusqu'à présent ; vous n'êtes pas géographes vous autres Turcs, vous possédez un beau pays, mais vous ne le connaissez pas. Mon impératrice vous le fera connaître.

Savez-vous seulement où était le paradis terrestre ? moi je le fais. Il est par-tout où est *Catherine II*, prosterner-vous avec moi à ses pieds.

Donné à Ferney, le 3 de la lune de Schéval.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 octobre.

SEIGNEUR MOUSTAPHA,

JE demande pardon à votre Hauteffe du dernier compliment que je vous ai fait sur votre flotte, 1771. prétendue brûlée par ces braves *Orlof*, ce qui est vraisemblable n'est pas toujours vrai. On m'avait mal informé, mais vous avez encore de plus fausses idées que je n'ai de fausses nouvelles.

Vous vous êtes plus lourdement trompé que moi, quand vous avez commencé cette guerre contre ma belle impératrice. Vous êtes bien payé d'avoir été un ignorant qui, du fond de votre férail, ne saviez point à qui vous aviez affaire ? Plus vous étiez ignorant et plus vous étiez orgueilleux. C'est une grande leçon pour tous les rois. Il y a près de trois ans que je vous prédis malheur. Mes prédictions se sont accomplies, et quant à votre flotte brûlée, ce qui est différé n'est pas perdu. Comptez sur MIM. les comtes *Orlof*.

D'ailleurs il est bien plus agréable de vous prendre la Crimée que de vous brûler quelques vaisseaux. Ne foyez plus si glorieux, mon bon *Moustapha*. Il est vrai que mon impératrice vous donne une place dans son temple de mémoire ; mais vous y ferez placé comme les rois vaincus l'étaient au capitolé.

1771. On m'écrit que vous entendez enfin raison, et que vous demandez la paix. Je ne fais si vous êtes assez raisonnable pour faire cette démarche, et si on m'a trompé sur cette affaire comme sur votre flotte.

J'ignore encore s'il est vrai que vos troupes aient battu mon cher ami *Ali-Bey* en Syrie. J'ai peur que ce petit succès ne vous enivre ; mais, prenez-y garde, les Russes ne ressemblent pas aux Egyptiens ; ils vous donnent sur les oreilles depuis trois ans, et vous les froteront encore si vous persistez à ne pas demander pardon à l'auguste *Catherine*. J'ai été très-fâché que vous l'ayez forcée d'interrompre son beau code de lois, pour vous battre. Elle aurait mieux aimé être *Thémis* que *Bellone* ; mais, grâce à vous, elle est montée au temple de la gloire par tous les chemins. Restez dans votre temple de l'orgueil et de l'oïfiveté, et croyez que je ferai toujours tout à vous.

L'hermite de Ferney.

Je prends la liberté d'envoyer ma lettre à sa Majesté impériale de Russie, qui ne manquera pas de vous la faire rendre.

LETTRE XCIV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 7^e octobre.

MONSIEUR, j'ai à vous fournir un petit supplément à l'article *fanatisme*, qui ne figurera pas mal 1771. aussi dans celui des *contradictions*, que j'ai lu avec la plus grande satisfaction dans le livre des *Questions sur l'Encyclopédie*. Voici de quoi il s'agit.

Il y a des maladies à Moscou : ce sont des fièvres pourprées, des fièvres malignes, des fièvres chaudes avec taches et sans taches, qui emportent beaucoup de monde, malgré toutes les précautions qu'on a prises. Le grand maître comte *Orlof* m'a demandé en grâce d'y aller pour voir sur les lieux quels seraient les arrangemens les plus convenables à prendre pour arrêter ce mal. J'ai consenti à cette action si belle et si zélée de sa part, non sans sentir une vive peine sur le danger qu'il va courir.

A peine était-il en chemin, depuis vingt-quatre heures, que le maréchal *Soltikof* m'écrivit la catastrophe suivante, qui s'est passée à Moscou du 15 au 16 septembre, vieux style.

L'archevêque de cette ville, nommé *Ambroise*, homme d'esprit et de mérite, ayant appris qu'il y avait depuis quelques jours une grande affluence de populace devant une image qu'on prétendait qui guérissait les malades (lesquels expiraient aux pieds de la *sainte Vierge*), et qu'on y portait beaucoup

1771. d'argent, envoya mettre son sceau sur cette caisse, pour l'employer ensuite à quelques œuvres pieuses : arrangement économique que chaque évêque est très en droit de faire dans son diocèse. Il est à supposer qu'il avait intention d'ôter cette image, comme cela s'est pratiqué plus d'une fois, et que ceci n'était qu'un préambule. Effectivement cette foule de monde, rassemblée dans un temps d'épidémie, ne pouvait que l'augmenter. Mais voici ce qui arriva.

Une partie de cette populace se mit à crier : *L'archevêque veut voler le trésor de la Sainte Vierge, il faut le tuer.* L'autre prit parti pour l'archevêque. Des paroles ils en vinrent aux coups. La police voulut les séparer, mais la police ordinaire n'y put suffire, Moscou est un monde, non une ville. Les plus furieux se mirent à courir vers le Kremlin ; ils enfoncèrent les portes du couvent où réside l'archevêque ; ils pillèrent ce couvent, s'enivrèrent dans les caves, où beaucoup de marchands tiennent leurs vins ; et n'ayant point trouvé celui qu'ils cherchaient, une partie s'en alla vers le couvent nommé *Donskoi*, d'où ils tirèrent ce respectable vieillard qu'ils massacrèrent inhumainement ; l'autre resta à se battre en partageant le butin.

Enfin le lieutenant-général *Jérapkin* arriva avec une trentaine de soldats, qui les obligèrent bien vite à se retirer. Les plus mutins furent pris. En vérité, ce fameux dix-huitième siècle a bien là de quoi se glorifier ! Nous voilà devenus bien sages ! mais ce n'est pas à vous qu'il faut parler sur cette matière : vous connaissez trop les hommes pour vous étonner des contradictions et des extravagances dont ils sont

capables. Il suffit de lire vos Questions sur l'Encyclopédie pour être persuadé de la profonde connaissance que vous avez de l'esprit et du cœur des humains. 1771.

Je vous dois mille remerciemens, Monsieur, de la mention que vous voulez bien faire de moi dans divers endroits de ce dictionnaire très-utile et très-agréable : je suis étonnée d'y trouver souvent mon nom à la fin d'une page où je l'attendais le moins.

J'espère que vous aurez reçu, à l'heure qu'il est, la lettre de change pour le paiement des fabricans qui m'ont envoyé leurs montres.

La nouvelle du combat naval donné à Lemnos est fautive. Le comte *Alexis Orlof* était encore à Paros le 24 juillet, et la flotte turque n'ose montrer ses beaux yeux en deçà des Dardanelles. Votre lettre au sujet de ce combat est unique. Je sens, comme je le dois, les marques d'amitié qu'il vous plaît de me donner, et je vous ai les plus grandes obligations pour vos charmantes lettres.

J'ai trouvé, Monsieur, dans les Questions sur l'Encyclopédie, si remplies de choses aussi excellentes que nouvelles, à l'article *Economie publique*, page 61 de la cinquième partie, ces paroles : *Donnez à la Sibérie et au Kamsharka réunis, qui font quatre fois l'étendue de l'Allemagne, un Cyrus pour souverain, un Solon pour législateur, un duc de Sulli, un Colbert pour surintendant des finances, un duc de Choiseul pour ministre de la guerre et de la paix, un Anson pour amiral ; ils y mourront de faim avec tout leur génie.*

Je vous abandonne tout le pays de la Sibérie

— et du Kamshatka, qui est situé au-delà du soixante-troisième degré; en revanche, je plaide chez vous 1771. la cause de tout le terrain qui se trouve entre le soixante-troisième et le quarante-cinquième degré: il manque d'hommes en proportion de son étendue, de vins aussi. Non-seulement il est cultivable, mais même très-fertile. Les blés y viennent en si grande abondance, qu'outre la consommation des habitans, il y a des brasseries immenses d'eau-de-vie; et il en reste encore assez pour en mener par terre en hiver, et par les rivières en été, jusqu'à Archangel, d'où on l'envoie dans les pays étrangers. Et peut-être en a-t-on mangé dans plus d'un endroit, en disant que les blés ne mûrissent jamais en Sibérie.

Les animaux domestiques, le gibier, les poissons, se trouvent en grande abondance dans ces climats; et il y en a d'espèce excellente, qu'on ignore dans les autres pays de l'Europe.

Généralement, les productions de la nature en Sibérie font d'une richesse extraordinaire: témoin la grande quantité de mines de fer, de cuivre, d'or et d'argent, les carrières d'agates de toutes couleurs, de jaspe, de cristaux, de marbres, de talc, etc. etc. qu'on y trouve.

Il y a des districts entiers couverts de cédres d'une épaisseur extraordinaire; aussi beaux que ceux du mont Liban, et des fruitiers sauvages de beaucoup d'espèces différentes.

Si vous êtes curieux, Monsieur, de voir des productions de la Sibérie, je vous en enverrai des collections de différentes espèces qui ne sont communes qu'en Sibérie, et rares par-tout ailleurs. Mais

une chose qui démontre, je pense, que le monde est un peu plus vieux que nos nourrices ne nous le disent, c'est qu'on trouve dans le Nord de la Sibérie; 1771. à plusieurs toises sous terre, des ossemens d'éléphans, qui depuis fort long-temps n'habitent plus ces contrées.

Les savans, plutôt que de convenir de l'antiquité de notre globe, ont dit que c'était de l'ivoire fossile; mais ils ont beau dire, les fossiles ne croissent point en forme d'éléphant très-complet.

Ayant plaidé ainsi devant vous la cause de la Sibérie, je vous laisse le jugement du procès, et me retire en vous réitérant les assurances de la plus haute considération, et de l'amitié et de l'estime la plus sincère.

CATERINE.

LETTRE XCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

MADAME,

JE n'écris point par cette poste à *Moustapha*; permettez-moi de donner la préférence à votre Majesté impériale; il n'y a pas moyen de parler à ce gros cochon, quand on peut s'adresser à l'héroïne du siècle.

J'ai le cœur navré de voir qu'il y a de mes compatriotes parmi ces fous de confédérés. Nos Velches

1771. n'ont jamais été trop fages, mais du moins ils passaient pour galans, et je ne fais rien de si grossier que de porter les armes contre vous. Cela est contre toutes les lois de la chevalerie. Il est bien honteux et bien fou qu'une trentaine de blanc-becs de mon pays aient l'impertinence de vous aller faire la guerre, tandis que deux cents mille tartares quittent *Moustapha* pour vous servir. Ce sont les Tartares qui sont polis, et les Français sont devenus des Scythes. Daignez observer, Madame, que je ne suis point velche; je suis suisse, et si j'étais plus jeune, je me ferais russe.

Votre Majesté impériale m'a bien consolé par sa lettre du 4 septembre; elle a daigné m'apprendre le véritable état des affaires vers le Danube. La France ma voisine retentissait des plus fausses nouvelles; mais je reste toujours dans ma surprise que *Moustapha* ne demande point la paix. Est-ce qu'il aurait quelques succès contre mon cher *Ali-Bey*?

Ah! Madame, qu'une paix glorieuse ferait belle après toutes vos victoires.

Tandis que vous avez la bonté de perdre quelques momens à lire le quatrième et le cinquième volume des Questions, le questionneur a fait partir le sixième et le septième; mais il a bien peur de ne pouvoir continuer. Il n'en peut plus, il est bien malade; et voilà pourquoi il désirait que votre Majesté allât bien vite à Constantinople, car assurément il n'a pas le temps d'attendre.

Ma colonie est à vos pieds; je voudrais qu'elle pût envoyer des montres à la Chine par vos caravanes, mais elle est beaucoup plus glorieuse d'en

avoir envoyé à Pétersbourg. Votre Majesté impériale est trop bonne; je suis toujours étonné de tout ce que vous faites. Il me semble que le roi de Prusse en est tout aussi surpris et presque aussi aise que moi. Rien n'égale l'admiration pour votre personne, la reconnaissance et le profond respect du vieux malade de Ferney. 1771.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 novembre.

MADAME,

J'AIME toujours mieux prendre la liberté d'écrire à mon héroïne qu'à *Moustapha* qui n'est point du tout mon héros. J'aurais, à la vérité, beaucoup de plaisir à lui rire au nez sur la belle reprise de Giurgi ou Giorgova, et sur la défaite totale de ce terrible *Oginski*.

J'ai bien peur qu'on ait trouvé quelques-uns de nos Velches parmi leurs prisonniers: *Que diable, allaient-ils faire dans cette galère?*

Apparemment que votre Majesté impériale avait donné le mot à mon cher *Ali-Bey* pour qu'il reprit Damas et la sainte Jérusalem, pendant que votre Majesté reprendrait Giorgova. Si cette aventure de Damas est vraie, je n'ai plus d'inquiétude que pour le sérail de mon cher *Moustapha*. On me flatte que M. le comte *Alexis Orlof* est maître du Négrepont;

1771. — cela me donne des espérances pour Athènes à laquelle je suis toujours attaché en faveur de *Sophocle*, d'*Euripide*, de *Menandre*, et du vieil *Anacréon* mon confrère, quoique les Athéniens soient devenus les plus pauvres poltrons du Continent. Mais d'où vient que Raguse, l'ancienne Epidaure (à ce qu'on dit), laquelle appartient si long-temps à l'empire d'Orient, c'est-à-dire au vôtre, se met-elle sous la protection de l'empire d'Occident? Y a-t-il donc d'autre protection à présent que celle de mon héroïne? Que font les *savii-grandi* de Venise? Pourquoi ne reprennent-ils pas le royaume de *Minos*, pendant que les braves *Orlof* prennent le royaume de *Philoctète*? C'est qu'il n'y a actuellement rien de grand dans l'Europe que mon auguste *Caterine II*, à qui j'ai voué mes derniers soupirs.

J'étais bien malade; la nouvelle de Giorgova m'a ressuscité pour quelque temps, et je respire encore avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance pour votre Majesté impériale.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 novembre.

MADAME,

1771. — LES malheurs ne pouvaient arriver à votre Majesté impériale ni par vos braves troupes ni par votre sublime et sage administration; vous ne pouviez souffrir que par les fléaux qui ont de tout temps défolé la nature humaine. La maladie contagieuse qui afflige Moscou et ses environs est venue, dit-on, de vos victoires mêmes. On débite que cette contagion a été apportée par des dépouilles de quelques turcs vers la mer Noire. *Moustapha* ne pouvait donner que la peste dont son beau pays est toujours attaqué. C'était assurément une raison de plus pour tous les princes vos voisins de se joindre à vous et d'exterminer sous vos auspices les deux grands fléaux de la terre, la peste et les Turcs. Je me souviens qu'en 1718 nous arrêta mes la peste à Marseille; je ne doute pas que votre Majesté impériale ne prenne encore de meilleures mesures que celles qui furent prises alors par notre gouvernement. L'air ne porte point cette contagion, le froid la diminue, et vos soins maternels la dissiperont, l'infame négligence des Turcs augmenterait votre prévoyance, si quelque chose pouvait l'augmenter.

1771. On parle d'une difette qui se fait sentir dans votre armée navale. Mais je ne la crois pas ; puisque c'est un des braves comtes *Orlof* qui la commande. C'en ferait trop que d'éprouver à la fois les trois faveurs dont le prophète *Gad* en donna une à choisir à votre petit prétendu confrère *David*, pour avoir fait le dénombrement de sa chétive province.

J'éprouve aussi des fléaux dans mes villages ; le malheur se fourre dans les trous de fouris, comme il marche la tête levée dans les grands empires. Ma colonie d'horlogers a essuyé des persécutions, mais je les ai tirés d'affaire à force d'argent, et j'espère toujours qu'ils pourront vous servir à établir un commerce utile entre vos Etats et la Chine. En vérité, j'aurais mieux aimé les faire travailler sur les bords du Volga que sur ceux du lac de Genève.

Chassez à jamais la peste et les Ottomans au-delà du Danube ; et recevez, Madame, avec votre bonté ordinaire le profond respect et l'attachement inviolable du vieil hermite de Ferney pour votre Majesté impériale.

L E T T R E X C V I I I

D E L' I M P E R A T R I C E.

A Pétersbourg, ⁷⁸/₂₉ novembre.

1771. M O N S I E U R , pour faire tenir votre lettre au seigneur *Moustapha*, le maréchal de *Romanzofa* envoyé le mois passé le général-major *Veismann* au-delà du Danube. Après avoir fait sauter en l'air deux petits forts qui barraient son chemin, il a marché vers Balada où le grand-visir était campé : il a pris cette place, a battu les troupes du visir, s'est emparé du canon fondu l'an passé par M. *Tott* à Constantinople ; ensuite, il est entré poliment dans le camp du visir pour le voir et lui parler, mais il ne l'y a pas trouvé.

Nos troupes légères se sont portées jusqu'au mont Hémus sans rencontrer à qui s'adresser. Alors M. *Veismann*, croyant sa commission achevée, retourna vers *Ifaki* qu'il rafa. Pendant ce temps-là un autre général-major a pris les forts de *Matelina* et de *Girfova* ; et le lieutenant-général *Essen* s'amusait à battre quarante mille turcs commandés par *Moussou-Ouglou*, ci-devant visir, qui s'était avancé en Valachie.

Après la défaite de *Moussou*, *Giurgi* fut repris. Les deux rives du Danube, depuis cet endroit jusqu'à la mer Noire, sont présentement nettoyées de Turcs, comme une maison hollandaise l'est de la poussière. Tout ceci s'est passé du 20 au 27 octobre, vieux style.

Consolez-vous, Monsieur ; votre cher *Ali-Bey* est

1771. maître de Damas. Mais quelle honte pour vos compatriotes, pour cette noblesse française si remplie d'honneur, de courage et de générosité, de se trouver parmi les bandits de Pologne qui font serment devant des images miraculeuses d'assassiner leur roi, quand ils ne savent pas combattre ! Si après ce coup M. de *Vio-Ménil* et ses compagnons ne quittent pas ces gens-là, que faudra-t-il penser ?

Nous avons ici présentement le halga sultan, frère du kan, indépendant de la Crimée, par la grâce de DIEU et des armes de la Russie: c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, plein d'esprit et du désir de s'instruire.

J'ai à vous dire que les maladies à Moscou sont réduites, par les soins infatigables du comte *Orlof*, à un dixième de ce qu'elles étaient. Ses frères ont fait le diable à quatre dans l'Archipel; ils ont partagé leur flotte en deux: l'aîné a fait plusieurs descentes depuis le cap Matapan jusqu'à Lemnos, a enlevé à l'ennemi des magasins et des bâtimens, et a détruit ce qu'il n'a pu emporter; le cadet en a fait autant sur les côtes d'Asie et d'Afrique; mais la maladie très-féreuse l'a obligé de revenir à Livourne.

Si ces nouvelles, Monsieur, peuvent vous rendre la santé, elles auront un nouveau mérite à mes yeux, parce qu'on ne saurait s'intéresser plus vivement que je le fais à tout ce qui vous regarde.

Dites-moi, je vous prie, si l'édition de l'Encyclopédie qu'on fait à Genève est avouée par les auteurs de la première; les éditeurs nouveaux m'ont demandé des mémoires sur la Russie pour les y insérer.

C A T E R I N E.

LETTRE

LETTRE XCIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

M A D A M E,

1771. JE vois, par la lettre dont votre Majesté impériale m'honore du 5 octobre, que vous êtes née pour instruire les hommes autant que pour les gouverner.

La populace fera difficilement instruite; mais tous ceux qui auront reçu une éducation seulement tolérable, profiteront de plus en plus des lumières que vous répandez. Il est triste que l'archevêque de Moscou ait été le martyr de la *bonne Vierge*; les barbares imbécilles, superstitieux et ivrognes, qui l'ont tué, méritent sans doute un châtiment qui fasse impression sur ces têtes de buffles. Je suis persuadé que, depuis la mort du fils de la *sainte Vierge*, il n'y a presque point eu de jour où quelqu'un n'ait été assassiné à son occasion; et à l'égard des assassinats en front de bandière, dont le fils et la mère ont été le prétexte, ils sont en grand nombre et trop connus. Le meurtre de l'archevêque est bien punissable; je trouve celui du chevalier de la *Barre* plus horrible, parce qu'il a été commis de sang froid par des hommes qui devaient avoir du sens commun et de l'humanité.

Je rends grâce à la nature de ce que la maladie épidémique de Moscou n'est point la peste. Ce mot effrayait nos pays méridionaux. Chacun débitait

Corresp. de l'impér. de R... etc.

O

1771. des contes funestes. Les mensonges imprimés qui courent tous les jours sur votre empire, font bien voir comment l'histoire était écrite autrefois. Si le roi d'Egypte avait perdu une douzaine de chevaux, on disait que l'*Ange exterminateur* était venu tuer tous les quadrupèdes du pays.

M. le grand-maître *Orlof* est un ange *consolateur*; il a fait une action héroïque. Je conçois qu'elle a dû bien émouvoir votre cœur partagé entre la crainte et l'admiration; mais vous devez être moins surprise qu'une autre: les grandes actions sont de votre compétence. Je remercie votre Majesté impériale de tout ce qu'elle daigne m'apprendre sur la Sibérie méridionale; elle m'en dit plus en dix lignes que l'abbé *Chappe* dans un in-folio. Si vous le permettez, cela entrera dans un supplément aux Questions, qu'on prépare à présent au mont *Krapac*. J'avoue que je suis fort étonné des squelettes d'éléphants trouvés dans le nord de la Sibérie. Je crois difficilement à l'ivoire fossile, et j'ai aussi beaucoup de peine à croire à de véritables dents d'éléphants enterrés trente pieds sous les glaces; mais je crois la nature capable de tout, et il se pourrait bien faire (en expliquant les choses respectueusement) que l'*Adam* des Hébreux, connu jadis d'eux seuls, fût de très-fraîche date: six mille ans font en effet bien peu de chose.

Votre Majesté, qui m'a déjà donné tant de marques de bonté, veut m'envoyer quelques productions de la Sibérie. J'oserais lui demander de la graine de ces beaux cédres qui n'ont pas de peine à surpasser ceux du Liban; car le Liban n'en a presque plus. Je les planterais dans mon hermitage, où il fait quelquefois

presque aussi froid qu'en Sibérie. Je fais bien que je ne les verrai pas croître; mais la postérité les verra, et elle dira: Voilà les bienfaits de celle qui érigea le temple de mémoire. 1771.

Les artistes de Ferney ont reçu l'argent que votre Majesté a eu la bonté de leur envoyer. Ils sont à vos pieds comme moi. Je ne me souvenais pas de vous avoir parlé d'une pendule; mais si vous en voulez, vous en aurez incessamment: votre Majesté n'aurait qu'à fixer le prix, je lui réponds qu'elle ferait bien servie, et à bon compte. Ce n'est peut-être pas le temps de proposer un commerce de pendules et de montres avec la Chine; mais votre universalité fait tout à la fois. C'est-là, selon mon avis, la vraie grandeur, la vraie puissance.

Les Génevois ont bien établi un petit commerce de montres à Kanton; votre Majesté pourrait en établir un dans l'endroit où les Russes commercent avec les chinois. Un homme de confiance pourrait envoyer de Pétersbourg à Ferney les ordres auxquels on se conformerait; mais j'ai bien peur que ce plan ne tienne un peu de la proposition des chars de guerre de *Cyrus*. Vous avez très-bien battu les Turcs sans le secours de ces beaux chars de guerre à la nouvelle mode.

Je me flatte qu'à présent le comte *Alexis Orlof* leur a pris le Négrepont sans aucun char; il ne vous faut que des chars de triomphe. Je me mets de loin derrière eux et je crie *io trionfo* d'une voix très-faible et très-cassée, mais qui part d'un cœur pénétré de tout ce que votre Majesté impériale peut inspirer à l'hermite, etc.

LETTRE C.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 3 décembre.

M A D A M E,

1771. VOILA sans doute une belle action que les Confédérés ont faite. Je ne doute pas que le révérend père *Ravaillac* et le révérend père *Poignard* n'aient été les confesseurs de ces messieurs, et qu'ils ne les aient munis du pain des forts comme le dit le révérend père *Strada*, en parlant du bienheureux *Balthazar Gerard*, assassin du prince d'Orange. Du moins, votre pauvre archevêque de Moscou n'a été tué que par des gûeux ivres, par une populace effrénée que la raison ne peut jamais gouverner, et qu'il faut emmufeler comme des ours; mais le roi de Pologne a été trahi, assailli, frappé, par des gentilshommes qui parlent latin; qui lui avaient juré obéissance.

On dit qu'on a imprimé, dans les Etats de votre Majesté impériale, une relation de cette conspiration étonnante. Oserais-je vous supplier de daigner m'en faire parvenir un exemplaire? Il pourrait me servir en temps et lieu, supposé que j'ave encore quelque temps à vivre. J'avoue que j'ai la faiblesse d'aimer la vie, quand ce ne serait que pour voir l'estampe de votre temple de mémoire, et celle de votre statue érigée vis-à-vis celle de *Pierre le grand*.

Nous sommes inondés de tant de nouvelles que

je n'en crois aucune. La Renommée est une déesse qui n'acquiert le sens commun qu'avec le temps; encore même ne l'acquiert-elle pas toujours. L'histoire la plus vraie est mêlée de mensonges, comme l'or dans la mine est souillé par des métaux étrangers; mais les grandes actions, les grands monumens restent à la postérité. La gloire se dégage des lambeaux dont on la couvre, et paraît à la fin dans toute sa splendeur. Heureux l'écrivain qui donnera dans un siècle l'histoire de *Catherine II*.

Nous avons toujours dans notre voisinage un comte *Orlof*, en Suisse, avec sa famille, tandis que les autres vous servent sur terre et sur mer. *M. Polianski* nous fait l'honneur de venir quelquefois à Ferney; il nous enchante par tout ce qu'il nous dit de la magnificence de votre cour, de votre affabilité, de votre travail assidu, de la multiplicité des grandes choses que vous faites en vous jouant. Enfin, il me met au désespoir d'avoir près de quatre-vingts ans, et de ne pouvoir être témoin de tout cela. *M. Polianski* a un désir extrême de voir l'Italie, où il apprendrait plus à servir votre Majesté impériale que dans le voisinage de la Suisse et de Genève; il attend sur cela vos ordres et vos bontés depuis long-temps. C'est un très-bon esprit et un très-bon homme, dont le cœur est véritablement attaché à votre Majesté.

Nous voici dans un temps, Madame, où il n'y a pas moyen de prendre de nouvelles provinces à mon cher ami *Moustapha*. J'en suis fâché; mais je le prie d'attendre au printemps.

Je renouvelle mes vœux pour la constante prospérité de vos armes, pour votre santé, pour votre

gloire, pour vos plaisirs. Je me mets aux pieds de
1771. votre Majesté impériale avec la plus sensible recon-
naissance et le plus profond respect.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 décembre.

MADAME,

J'IMPORTUNE votre Majesté impériale de mes félicitations, et de mes battemens de mains: on n'a jamais fait avec elle. Une ville n'est pas plutôt prise, qu'une autre est rendue. A peine les Turcs sont-ils battus sur la rive gauche du Danube, qu'ils sont défaits sur la rive droite; si on leur prend cent canons à Giorgiova, on leur en prend cent cinquante dans une bataille. Voilà du moins ce qu'on me dit, et ce qui me comble de joie.

J'espère par-dessus tout cela que l'attentat des Confédérés fera pour vous un nouveau fujet de gloire.

Votre Majesté me permettrait-elle de joindre à ce petit billet une requête de mes colons? Vous vous souvenez que vous trouvâtes dans leurs caisses plus de montres qu'ils n'en avaient spécifié dans leurs factures. Les artistes qui, par l'oubli de leur facture, n'ont pas été compris dans le paiement ordonné par votre Majesté, se jettent à vos pieds;

ce sont des gens dont toute la fortune est dans leurs
doigts. Il ne s'agit que de deux cents quarante-sept
roubles, à ce que je crois. 1771

Il y a un de mes artistes qui fait des montres en bagues, à répétition, à secondes, quart et demi-quart, et à carrillon. C'est un prodige bien singulier; mais ces bagatelles difficiles ne sont pas dignes de l'héroïne qui venge l'Europe de l'insolence des Turcs, malgré une partie de l'Europe.

Le roi de Prusse s'est amusé à faire un poème épique contre les Confédérés. Je crois que M. l'abbé d'Oliva payera les frais de l'impression.

Que votre Majesté impériale daigne agréer le profond respect, l'attachement, l'admiration, la reconnaissance du vieux malade de Ferney.

LETTRE CII.

DE L'IMPERATRICE.

Ce 3^e décembre.

MONSIEUR, je viens de recevoir votre lettre du 18 novembre. Grâce aux arrangemens pris par le comte *Orlof* à Moscou, il n'y avait, le 28 de ce même mois, que deux personnes de mortes dans cette ville, de la contagion dont vos pays méridionaux ont si grand effroi, et avec raison. Mais il y a encore des malades; les médecins assurent que les deux tiers en réchapperont. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aucune personne de qualité n'en a été attaquée, et qu'il est mort plus de femmes que d'hommes. Dans

— les corps disséqués, on a trouvé que le sang s'était
1771. réfugié dans le cœur et les poumons; qu'il n'y en
avait pas une goutte dans les veines; que tous les
remèdes étaient mortels, hors ceux qui provoquaient
la fueur.

Je vous enverrai incessamment des noix de cèdre
de Sibérie; j'ai fait écrire au gouverneur de m'en
envoyer de toutes fraîches. Vous les aurez vers le
printemps.

Les contes de l'abbé *Chappe* ne méritent guère
de croyance. Je ne l'ai jamais vu; et cependant il
prétend dans son livre avoir mesuré, dit-on, des
bouts de bougie dans ma chambre, où il n'a jamais
mis le pied. Ceci est un fait.

Votre lettre me tire d'inquiétude au sujet de
l'argent des montres, puisqu'enfin il est arrivé. Pour
ce qui regarde le commerce des montres à la Chine;
je crois qu'il ne ferait pas impossible d'y parvenir en
s'adressant à quelque comptoir d'ici, qui trouvera
bien le moyen de les faire parvenir à la frontière
de la Chine; car, quoi qu'en disent certains écrivains,
la couronne ne fait plus ce commerce.

Les tableaux que j'ai fait acheter en Hollande, de
la collection de *Brankam*, ont tous péri sur les côtes
de Finlande. Il faudra s'en passer. J'ai eu du guignon
cette année; en pareil cas, il n'y a d'autre ressource
que de s'en consoler.

Je vous ai mandé les nouvelles que j'ai reçues de
mes armées de terre et de mer: il ne me reste donc
en ce moment, Monsieur, que de vous renouveler
tous les sentimens que vous me connaissez.

C A T E R I N E.

L E T T R E C I I I.
D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, premier janvier.

M A D A M E,

J E souhaite à votre Majesté impériale, pour l'année
1772. non pas augmentation de gloire, car il n'y
a plus moyen, mais augmentation de croquignoles
sur le nez de *Moustapha* et de ses visirs, quelques
victoires nouvelles, votre quartier général à Andri-
nople, et la paix.

La lettre de votre Majesté impériale, du ²² novembre,
peut me faire vivre encore pour le moins cette
année bissextile. Si vous aviez pris la mode des anciens
Romains en tout, vos lettres seraient toujours farcies
de lauriers. Je voudrais que le frère du nouveau
Thoas de la Tauride pût voyager dans nos climats,
et que je pusse l'entendre. Je ferais bien charmé
d'apprendre à nos Velches qu'il y a un bel-esprit dans
le pays où *Iphigénie* égorgeait, en qualité de religieuse,
tous les étrangers, en l'honneur d'une vilaine statue
de bois, toute semblable à Notre-Dame miraculeuse
de Czenstokova.

Je ne fais encore, Madame, si c'était la vraie peste
qui s'était emparée de Moscou; mais elle est dans
notre voisinage. Elle a envoyé devant DIEU cinq
cents cinquante personnes à Crémone, en un jour,
à ce que dit la renommée. Pour peu qu'elle ait duré

— huit jours, il n'y a plus personne dans cette ville.
 1772. On prétend qu'elle est venue de la foire de Sinigaglia, pays appartenant à mon saint-père le pape, sur la côte de la mer Adriatique. Les papes ne pouvant plus détrôner les princes, leur envoient ce fléau de DIEU pour les amener à résipiscence. Mais la peste étant venue par le voisinage de Notre-Dame de Lorette, elle pourra bien passer par Rome. Il serait triste que le grand inquisiteur et le sacré collège eussent le charbon.

Le fait est que Genève, ma voisine, tremble de tout son cœur, attendu qu'elle a plus de commerce avec Crémone qu'avec Rome; mais sûrement les processions des catholiques auront purifié l'air avant que la peste vienne à Ferney, qui est tout au beau milieu des hérétiques.

Une autre peste est celle des Confédérés de Pologne; je me flatte que votre Majesté impériale les guérira de leur maladie contagieuse. Nos chevaliers velches, qui ont été porter leur inquiétude et leur curiosité chez les Sarmates, doivent mourir de faim, s'ils ne meurent pas du charbon. Voilà une plaisante croisade qu'ils ont été faire. Cela ne servira pas à faire valoir la prudence et la galanterie de ma chère nation.

Votre Majesté me demande si les auteurs de l'Encyclopédie avouent l'édition de Genève? ils la souffrent; mais ils n'en sont pas les maîtres. Elle devait se faire à Paris; notre inquisition ne l'a pas permis. Les libraires de Paris se sont associés avec ceux de Genève pour cet ouvrage, qui ne sera fait de plusieurs années. Ils en sont les maîtres, et ils font travailler des auteurs à tant la feuille, comme je

fais travailler mes manœuvres dans mon jardin à tant la toise. Ils ont fait écrire à M. le prince Galitzin, à la Haie, et lui ont demandé sa protection pour obtenir des supplémens; ils ont raison: les articles de Ruffie donneront du lustre à leur édition, en dépit des canons fondus par M. de Tott. Ce M. de Tott, au reste, est un homme de beaucoup d'esprit; c'est dommage qu'il ait pris le parti de *Mouftapha*. 1772.

Je suis fâché qu'*Ali-Bey*, le prince *Héraclius*, le prince *Alexandre*, ne connaissent point les fêtes de nos remparts, nos admirables opéra-comiques, notre *sax-hall* perfectionné, et qu'ils ne sachent pas danser le menuet proprement.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale pour l'année 1772, dont je compte voir le premier jour, car elle commence aujourd'hui; et personne n'est sûr du second.

Votre admirateur et votre très-humble et très-passionné serviteur.

Le vieux malade de Ferney.

La peste de Crémone vient de cesser: on dit que ce n'est rien; peut-être demain recommencera-t-elle.

L E T T R E C I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 14 janvier.

M A D A M E ,

— QUOI! votre ame partagée entré la Crimée, la
1772. Moldavie, la Valachie, la Pologne, la Bulgarie,
occupée à rosser le grave *Mouftapha* et à faire occuper
une douzaine d'iles dans l'Archipel par vos argo-
nautes, daigne s'abaisser jusqu'à être en peine si les
horlogers de mon village ont reçu l'argent de leurs
montres! Vous êtes comme *Tamerlan* qui, le jour
de la bataille d'Ancyre, ne put s'endormir jusqu'à
ce que son nain eût soupé.

J'ai mandé cependant à votre Majesté impériale
qu'ils avaient tous été très-bien payés, excepté trois
ou quatre pauvres diables dont on avait oublié la
facture. Ma lettre est du mois de novembre. Je me
flatte qu'elle n'a pas été interceptée par M. *Pulawsky*.
En tout cas, il aura vu qu'une impératrice qui entre
dans les plus petits détails comme dans les plus
grands, est une personne qui mérite quelques con-
sidérations et quelques ménagemens.

Je me souviens même de vous avoir proposé, dans
une de mes lettres, un commerce de montres avec
le roi de la Chine; ce qui ferait plus convenable
qu'un commerce de vers, tout grand poëte qu'il est.

Le roi de Prusse, qui a fait un poëme contre les
Confédérés, et qui fait assurément mieux des vers
que tous les Chinois ensemble, peut lui envoyer ses
écrits, mais moi je ne lui enverrai que des montres. 1772.

J'avoueraï même que malgré la guerre, mon
village a fait partir des caisses de montres pour Con-
stantinople; ainsi me voilà en correspondance à la
fois avec les battans et les battus.

Je ne fais pas encore si *Mouftapha* a acheté de nos
montres; mais je fais qu'il n'a pas trouvé avec vous
l'heure du berger, et que vous lui faites passer de
très-mauvais quarts d'heure. On dit qu'il a fait pendre
un évêque grec qui avait pris votre parti. Je vous
recommande le mufti à la première occasion.

Permettez-moi de dire à votre Majesté que vous
êtes incompréhensible. A peine la mer Baltique a-t-
elle englouti pour soixante mille écus de tableaux que
vous fésiez venir pour vous de la Hollande, que vous
en faites venir de France pour quatre cents cinquante
mille livres. Vous achetez encore mille raretés en
Italie. Mais en conscience où prenez-vous tout cet
argent? Est-ce que vous auriez pillé le trésor de
Mouftapha, sans que les gazettes en eussent parlé?
Nos Français sont en pleine paix, et nous n'avons
pas le fou. DIEU nous préserve de la guerre! Il y
a quatre ans qu'on recommanda à nos charités les
soldats et les officiers français pris par les troupes de
l'empereur de Maroc. Il y a un an qu'une petite
frégate du roi, établie sur le lac de Genève à
quatre pas de mon village, fut confisquée pour dettes,
dans un port de Savoie: je sauvai l'honneur de
notre marine en rachetant la frégate; le ministère

ne me l'a point payée. Si vous avez le courage de
 1772. *Tomiris*, il faut que je vous soupçonne d'avoir les
 trésors de *Crésus*; supposé pourtant que *Crésus* fût
 aussi riche qu'on le dit: car je me défie toujours
 des exagérations de l'antiquité, à commencer par
Salomon qui possédait environ six milliards de rou-
 bles, et qui n'avait pas d'ouvriers chez lui pour bâtir
 son temple de bois.

Je n'ai pas répondu sur le champ aux deux
 dernières lettres dont votre Majesté impériale m'a
 honoré, parce que les neiges dont je suis entouré
 me tuent. Voilà pourquoi je voulais m'établir sur
 quelque côte méridionale du Bosphore de Thrace;
 mais vous n'avez pas voulu encore aller jusque là,
 et j'en suis bien fâché.

Je me mets à vos pieds; permettez-moi de les
 baiser en toute humilité, et même vos mains qu'on
 dit que vous avez les plus belles du monde. C'est
 à *Moustapha* de venir les baiser avec autant d'humilité
 que moi.

Le vieux malade de Ferney.

L E T T R E C V.

D E L' I M P E R A T R I C E.

Le 30 janvier.
 10 février.

Monsieur, vous me demandez un exemplaire
 imprimé de l'attentat des révérends pères poignardins
 confédérés pour l'amour de DIEU; mais il n'y a point
 eu de relation de cette détestable scène, imprimée ici.
 1772. J'ai ordonné de remettre à M. *Polianski*, votre protégé,
 l'argent pour son voyage d'Italie; j'espère qu'il l'aura
 reçu à l'heure qu'il est, de même que vos colons
 auxquels j'ai dit d'envoyer deux cents quarante-sept
 roubles qui manquent au compte qui leur a été payé
 ci-devant.

Dans une de vos lettres vous me souhaitez, entre
 autres belles choses que votre amitié pour moi vous
 inspire, une augmentation de plaisirs: je vais vous
 parler d'une sorte de plaisir bien intéressant pour
 moi, et sur lequel je vous prie de me donner vos
 conseils.

Vous savez, car rien ne vous échappe, que cinq
 cents demoiselles sont élevées dans une maison ci-
 devant destinée à trois cents épouses de *Notre Sei-
 gneur*. Ces demoiselles, je dois l'avouer, surpassent
 notre attente; elles font des progrès étonnans, et
 tout le monde convient qu'elles deviennent aussi
 aimables qu'elles sont remplies de connaissances utiles
 à la société. Elles font de mœurs irréprochables, sans
 avoir cependant l'austérité minutieuse des recluses.

1772. Depuis deux hivers on a commencé à leur faire jouer des tragédies et des comédies ; elles s'en acquittent mieux que ceux qui en font profession ici : mais j'avoue qu'il n'y a que très-peu de pièces qui leur conviennent, parce que leurs supérieures veulent éviter de leur en faire jouer qui remuassent trop tôt les passions. Il y a trop d'amour, dit-on, dans la plupart des pièces françaises, et les meilleurs auteurs même ont été souvent gênés par ce goût ou caractère national. En faire composer, cela est impossible ; ce ne sont pas là des ouvrages de commande, c'est le fruit du génie. Des pièces mauvaises et insipides nous gêneraient le goût. Comment faire donc ? Je n'en fais rien, et j'ai recours à vous. Faut-il ne choisir que des scènes ? Mais cela est beaucoup moins intéressant, à mon avis, que des pièces suivies.

Personne ne saurait mieux en juger que vous, Monsieur ; aidez-moi, je vous prie, de vos conseils.

J'allais finir cette lettre lorsque je reçois la vôtre du 14 janvier. Je vois à regret que je n'ai point répondu à quatre de vos lettres ; cette dernière est écrite avec tant de vivacité et de chaleur, qu'il semble que chaque nouvelle année vous rajeunit. Je fais des vœux pour que votre fanté se rétablisse dans le cours de celle-ci.

Plusieurs de nos officiers, que vous avez eu la complaisance d'admettre à Ferney, sont revenus enchantés et de vous et de l'accueil que vous leur avez fait. En vérité, Monsieur, vous me donnez des preuves bien sensibles de votre amitié ; vous l'étendez jusqu'à nos jeunes gens avides de vous voir et de vous entendre : je crains qu'ils n'abusent de

votre

votre complaisance. Vous direz peut-être que je ne fais ce que je veux et ce que je dis, et que le comte *Théodore Orlof* a été à Genève sans entrer à Ferney ; mais j'ai bien grondé le comte *Théodore* de n'être point allé vous voir, au lieu de passer quatorze heures à Genève : et, s'il faut tout dire, c'est une mauvaise honte qui l'a retenu. Il prétend qu'il ne s'explique pas en français avec assez de facilité. A cela, je lui ai répondu qu'un des principaux mobiles de la bataille de Tchefme était dispensé de savoir exactement la grammaire française, et que l'intérêt que M. de *Voltaire* veut bien prendre à tout ce qui regarde la Russie, et l'amitié qu'il me marque, me fait supposer que peut-être il n'aurait point eu de regret (quoiqu'il n'aime pas le carnage) d'entendre les détails de la prise de la Morée et des deux journées mémorables du 24 et 26 juin 1770, de la bouche même d'un officier général aussi aimable qu'il est brave ; et qu'il lui aurait pardonné de ne pas s'expliquer exactement dans une langue étrangère que bien des naturels commencent à ignorer, s'il en faut juger par tant d'ouvrages insipides et mal écrits qu'on imprime tous les jours.

Vous vous étonnez de mes emplettes de tableaux : je ferais mieux peut-être d'en acheter moins, mais des occasions perdues ne se retrouvent plus. Mes deniers d'ailleurs ne sont pas confondus avec ceux de l'Etat ; et avec de l'ordre on vient à bout de bien des choses. Je parle par expérience.

Je m'aperçois que ma lettre devient trop longue. Je finis en vous priant de me continuer votre amitié, et d'être persuadé que, si la paix n'a point lieu, je

Corresp. de l'impér. de R... etc.

P

1772. — ferai tout mon possible pour vous donner le plaisir de voir *Moustapha* encore mieux accommodé qu'il ne l'a été ci-devant. J'espère que tous les bons chrétiens s'en réjouiront avec nous, et que de façon ou d'autre ceux qui ne le font point se rangeront à la raison par des démonstrations aussi convaincantes que deux et deux font quatre.

L E T T R E C V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 12 février.

M A D A M E,

J'AI peur que votre Majesté impériale ne soit bien lasse des lettres d'un vieux raisonneur fuisse qui ne peut vous servir à rien, qui n'a pour vous qu'un zèle inutile, qui déteste cordialement *Moustapha*, qui n'aime point du tout les Confédérés polaques, et qui se borne à crier, dans son désert, aux truites du lac de Genève, chantons *Catherine II*.

Il m'est tombé entre les mains une petite pièce de vers d'un jeune courlandais ou courlandois qui est venu dans mon hermitage, et que j'aime beaucoup, parce qu'il pense comme moi. Il m'a dit qu'il n'osait pas mettre à vos pieds ce rogon; mais que, puisque j'avais la hardiesse de vous ennuyer quelquefois en prose, il ne m'en coûterait pas davantage d'ennuyer votre Majesté impériale en vers.

Je cède donc à l'empressement qu'a ce bon courlandais de vous faire bâiller; vous recevrez son ode

1772. — au milieu de cent paquets qui vous arriveront de la Valachie, des îles de l'Archipel, d'Archangel et de l'Italie; mais les vers ne veulent être lus que quand on n'a rien à faire; et je ne pense pas que ce soit jamais le cas de votre Majesté.

Après tout, elle ne doit pas être surprise qu'un courlandais fasse des vers, puisque le roi de Prusse et l'empereur de la Chine en font tous les jours. Il est vrai que les vers de l'empereur de la Chine ne font pas sur les Confédérés, mais c'est aux Confédérés que le roi de Prusse et mon courlandais s'adressent.

Au reste, Madame, nos novellistes disent que, voyant enfin qu'il ne paraissait aucun *Godefroi de Bouillon*, aucun *Renaud*, aucun *Tancrede* pour seconder vos héros, et que personne ne voulait gagner des indulgences plénières en allant reprendre Jérusalem, vous vous amusez à négocier une trêve avec ces vilains Turcs. Tout ce que vous ferez sera bien fait; mais je voudrais qu'ils fussent tous au fond de la mer Egée.

Je ne vous parle point des autres nouvelles qu'on débite; elles me déplairaient beaucoup si elles étaient vraies; mais je ne crois point à cette bavarde qu'on appelle la *Renommée*; je ne crois qu'à la gloire: elle est toujours auprès de vous. Elle fait de quoi il s'agit, elle bâtit le temple de Mémoire à Pétersbourg, et je l'encense du fond de ma chaumière.

Je me mets aux pieds de la déesse et de la fondatrice du temple avec la reconnaissance, le profond respect et l'attachement que mon cœur lui doit.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mars.

MADAME,

1772. J'AI été sur le point de délivrer pour jamais votre Majesté impériale de l'ennui de mes inutiles lettres, et tandis que le roi de Prusse achevait son poëme contre les Confédérés, tandis qu'un de nos Français entraît, dit-on, par un trou comme un blaireau dans Cracovie, tandis que *Moustapha* s'obstinait à se faire battre, et que l'aventure de Copenhague étonnait toute l'Europe, je me mourais tout doucement dans mon hermitage, et je partais pour aller saluer ce *Pierre le grand* qui prépara tous les prodiges que vous faites, et qui ne se doutait pas qu'ils dussent aller si loin.

Permettez qu'en recouvrant ma faible santé pour un temps bien court, je mette à vos pieds mes respects et mes chagrins. Ces chagrins sont que des gens de ma nation s'avisent d'aller combattre chez des Sarmates contre un roi légitimement élu, plein de vertu, de sagesse et de bonté, avec lequel ils n'ont rien à démêler, et qui ne les connaît pas. Cela me paraît le comble de l'absurdité, du ridicule et de l'injustice.

Mon autre chagrin c'est que les Grecs soient indignes de la liberté qu'ils auraient recouvrée, s'ils avaient eu le courage de vous seconder. Je ne veux

plus lire ni *Sophocle*, ni *Homère*, ni *Démotrhènes*. Je détesterais jusqu'à la religion grecque si votre Majesté impériale n'était pas à la tête de cette Eglise. 1772.

Je vois bien, Madame, que vous n'êtes pas iconoclaste, puisque vous achetez tant de tableaux, tandis que *Moustapha* n'en a pas un. Il y a dans le monde un portrait que je préfère à toute la collection des tableaux dont vous allez embellir votre palais; je l'ai mis sur ma poitrine lorsque j'ai cru mourir, et j'imagine que ce topique m'a conservé un peu de vie. J'emploie le peu qui m'en reste à gémir sur la Pologne, à faire des vœux pour *Ali-Bey*, à dire des injures à *Moustapha*, à vous souhaiter une longue file de prospérités, tous les plaisirs possibles, et tous les lauriers, dont vous avez déjà une collection plus grande que celle de vos tableaux.

Que votre Majesté impériale daigne agréer avec sa bonté ordinaire le profond respect, l'attachement et les bavarderies de l'hermite du mont Jura.

J'apprends dans le moment que mes horlogers de Ferney ont eu la hardiesse d'écrire à votre Majesté; je ne doute pas qu'elle ne pardonne à la liberté qu'ils ont prise de la remercier.

LETTRE CVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

MADAME,

1772. LA lettre de votre Majesté impériale du ¹⁰ janvier, ¹⁰ février, bien ou mal datée, semble m'avoir ranimé, comme vos lettres à vos généraux d'armée semblent devoir faire tomber *Moustapha* en faiblesse.

L'article de vos cinq cents demoiselles m'intéresse infiniment. Notre Saint-Cyr n'en a pas deux cents cinquante. Je ne fais si vous leur faites jouer des tragédies; tout ce que je fais, c'est que la déclama-tion, soit tragique, soit comique, me paraît une édu-cation excellente, qui donne de la grâce à l'esprit et au corps, qui forme la voix, le maintien et le goût; on retient cent passages qu'on cite ensuite à propos, cela répand des agémens dans la société, cela fait tous les biens du monde.

Il est vrai que toutes nos pièces roulent sur l'amour; c'est une passion pour laquelle j'ai le plus profond respect; mais je pense, comme votre Majesté, qu'il ne faut pas qu'elle se développe de très-bonne heure. On pourrait, ce me semble, retrancher de quelques comédies choisies les morceaux les plus dangereux pour de jeunes cœurs, en laissant subsister l'intérêt de la pièce; il n'y aurait peut-être pas vingt vers à

changer dans le *Misanthrope*, et pas quarante lignes dans l'*Avare*.

1772.

Si ces demoiselles jouent des tragédies, un jeune homme de mes amis en a fait une depuis peu, dans laquelle on ne peut pas dire que l'amour joue un rôle. Ce sont deux espèces de tartares qui se regardent plutôt comme époux que comme amans. Je l'enverrai à votre Majesté impériale dès qu'elle fera imprimée. Si elle juge qu'on puisse former un théâtre de nos meilleurs auteurs, pour l'éducation de votre Saint-Cyr, je ferai venir de Paris des tragédies et des comédies en feuilles; je les ferai brocher avec des pages blanches, sur lesquelles je ferai écrire les changemens nécessaires pour ménager la vertu de vos belles demoiselles. Ce petit travail fera pour moi un amusement, et ne nuira pas à ma santé, toute faible qu'elle est. Je ferai d'ailleurs soutenu par le plaisir de faire quelque chose qui puisse vous plaire.

Je suppose que votre bataillon de cinq cents filles est un bataillon d'amazones, mais je ne suppose pas qu'elles bannissent les hommes; il faut bien qu'en jouant des pièces de théâtre, la moitié pour le moins de ces jeunes héroïnes fasse des personnages de héros; mais comment feront-elles celui de vieillard dans les comédies? En un mot, j'attends les instructions et les ordres de votre Majesté sur tout cela.

Je doute que *Moustapha* donne une si bonne éducation aux filles de son sérail. Je le crois d'ailleurs, en comique, un fort mauvais plaisant; et en tragique, je ne le crois pas un *Achille*.

Ce que j'admire, Madame, c'est que vous satisfaites à tout; vous rendez votre cour la plus aimable

1772. — de l'Europe, dans le temps que vos troupes font les plus formidables. Ce mélange de grandeur et de grâces, de victoires et de fêtes me paraît charmant. Tout mon chagrin est d'être dans un âge à ne pouvoir être témoin de tous vos triomphes en tant de genres, et d'être obligé de m'en rapporter à la voix de l'Europe.

J'ai bien un autre chagrin, c'est que mes compatriotes soient dans Cracovie, au lieu d'être à Paris. Je ne peux pas dire que je souhaite qu'ils vous soient présentés avec le grand visir par quelques-uns de vos officiers : cela ne ferait pas honnête, et on dit qu'il faut être bon citoyen ; j'attends le dénouement de cette affaire, et celui de la pièce que l'on joue actuellement en Danemarck.

Le vieux malade se met aux pieds de votre Majesté impériale avec le profond respect et l'attachement qu'il conservera jusqu'au dernier moment de sa vie.

LETTRE CIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le 15 de mars.

1772. **M**ONSIEUR, j'ai reçu successivement vos deux lettres du 12 février et du 6 mars. Je n'y ai pas répondu plutôt à cause d'une blessure que je me suis faite par mal-adresse à la main droite, ce qui m'a empêché d'écrire pendant quelques semaines ; à peine pouvais-je signer.

Votre dernière lettre m'a vraiment alarmée sur l'état où vous avez été ; j'espère que celle-ci vous trouvera rétabli. L'ode de M. *Dafec* n'est point l'ouvrage d'un malade. Si les hommes pouvaient devenir sages, il y a long-temps que vous les auriez rendus tels. Oh, que j'aime vos écrits ! il n'y a rien de mieux selon moi. Si ces fous de Confédérés étaient des êtres capables de raison, vous les auriez persuadés, vous les auriez ramenés au droit sens ; mais je fais un remède qui les guérira. J'en ai un aussi pour les petits-maitres sans aveu qui abandonnent Paris pour venir servir de précepteurs à des brigands. Le dernier remède vient en Sibérie ; ils le prendront sur les lieux. Ces secrets sont efficaces, et ne sont point d'un charlatan.

Si la guerre continue, il ne nous restera guère plus que Byzance à prendre, et en vérité je commence à croire que cela n'est pas impossible ; mais

— il faut être sage et dire avec ceux qui le font, que
1772. la paix vaut mieux que la plus belle guerre du monde. Tout cela dépend du seigneur *Mouftapha*. Je suis prête à l'une comme à l'autre : et quoiqu'on vous dise que la Russie est sur les dents, n'en croyez rien ; elle n'a pas encore touché à mille ressources que d'autres puissances ont épuisées, même en temps de paix. De trois ans elle n'a imposé aucunes nouvelles taxes ; non que cela ne fût fefable, mais parce que nous avons suffisamment ce qu'il nous faut.

Je fais que les chansonniers de Paris ont débité que j'avais fait enrôler le huitième homme ; c'est un mensonge grossier et qui n'a pas le sens commun. Apparemment qu'il y a chez vous des gens qui aiment à se tromper ; il faut leur laisser ce plaisir, parce que tout est au mieux dans ce meilleur des mondes possibles, selon le docteur *Pangloss*.

Les procédés de *M. Tronchin* envers moi sont les plus honnêtes du monde. Je suis comme l'impératrice *Théodora*, j'aime les images ; mais il faut qu'elles soient bien peintes. Elle les baifait, c'est ce que je ne fais pas ; il pensa lui en arriver malheur.

J'ai reçu la lettre de vos horlogers. Je vous envoie ces noifettes qui contiennent le germe de l'arbre qu'on appelle cèdre de Sibérie. Vous pouvez les faire planter en terre ; ils ne font rien moins que délicats. Si vous en voulez plus que ce papier n'en contient, je vous en enverrai.

Recevez mes remerciemens de toutes les amitiés que vous me témoignez, et foyez assuré de toute mon estime.

C A T E R I N E.

L E T T R E C X.

D E L' I M P E R A T R I C E.

Le $\frac{23}{7}$ mars.
d'avril.

M O N S I E U R, votre lettre du 12 mars m'a causé
un contentement bien grand. Rien ne saurait arriver
de plus heureux à notre communauté que ce que
vous me proposez. Nos demoiselles jouent la comédie
et la tragédie : elles ont donné *Zaïre* l'année passée, et
pendant ce carnaval elles ont représenté *Zémire*,
tragédie russe, et la meilleure de *M. Somorocof*, dont
vous aurez entendu parler. Ah ! Monsieur, vous
m'obligerez infiniment si vous entreprenez, en faveur
de ces aimables enfans, le travail que vous nommez
un amusement, et qui coûterait tant de peine à tout
autre. Vous me donnerez par là une marque bien
sensible de cette amitié dont je fais un cas si distingué.
D'ailleurs ces demoiselles, je dois l'avouer, sont
charmantes, et tous ceux qui les voient, l'avouent
aussi. Il y en a de quatorze à quinze ans. Si vous les
voyiez, je suis persuadée qu'elles s'attireraient votre
approbation. J'ai été plus d'une fois tentée de vous
envoyer quelques-uns des billets que j'ai reçus d'elles,
et qui assurément n'ont pas été composés par leurs
maîtres ; ils sont trop naturels et trop enfantins. On
y voit répandus sur chaque ligne l'innocence,
l'agrément et la gaieté de leur esprit.

1772. Je ne fais si ce bataillon de filles, comme vous le nommez, produira des amazones; mais nous sommes très-éloignés, je vous l'avoue, de faire des religieuses, et de les rendre étiques à force de brailler la nuit à l'église, comme cela se pratique à Saint-Cyr. Nous les élevons au contraire pour les rendre les délices des familles où elles entreront; nous ne les voulons ni prudes ni coquettes, mais aimables, et en état d'élever leurs enfans, d'avoir soin de leur maison.

Voici comment on s'y prend pour distribuer les rôles des pièces de théâtre: on leur dit qu'une telle pièce sera jouée, et on leur demande qui veut jouer tel rôle; il arrive souvent qu'une chambrée entière apprend ce rôle; après quoi on choisit celle qui s'en acquitte le mieux. Celles qui jouent les rôles d'hommes portent dans les comédies une espèce de frac long, que nous appelons la mode de ce pays-là. Dans la tragédie, il est aisé d'habiller nos héros convenablement, et pour la pièce et pour leur état. Les vieillards font les rôles les plus difficiles et les moins bien rendus: une grande perruque et un bâton ne rident point l'adolescence; ces rôles ont été un peu froids jusqu'ici. Nous avons eu ce carnaval un petit-maître charmant, un *Blaise* original, une dame de *Croupillac* admirable, deux soubrettes et un *Avocat patelin* à ravir, et un *Jasmin* très-intelligent.

Je ne fais pas comment *Moustapha* pense sur l'article de la comédie; mais, il y a quelques années, qu'il donna au monde le spectacle de ses défaites sans pouvoir se résoudre à changer de rôle. Nous avons ici le *kalga sultan*, frère du *kan*, très-indépendant, de la Crimée, par la grâce de DIEU et les armes de

1772. la Russie. Ce jeune prince tartare est d'un caractère doux; il a de l'esprit; il fait des vers arabes; il ne manque aucun de nos spectacles; il s'y plaît; il va à ma communauté les dimanches après-dîné (lorsqu'il est permis d'y entrer), pendant deux heures, pour voir danser les demoiselles. Vous direz que c'est mener le loup au bercail; mais ne vous effarouchez point: voici comme on s'y prend.

Il y a une très-grande salle dans laquelle on a placé un double rang de balustrades; les enfans dansent dans l'intérieur; le monde est rangé autour des balustrades, et c'est l'unique occasion que les parens ont de voir nos demoiselles auxquelles il n'est point permis de sortir de douze ans de la maison.

N'ayez pas peur, Monsieur; vos parisiens, qui sont à Cracovie, ne me feront pas grand mal; ils jouent une mauvaise farce, qui finira comme les comédies italiennes.

Il est à appréhender que cette malheureuse histoire du Danemarck ne soit pas la seule qui s'y passe. Je crois avoir répondu, Monsieur, à toutes vos questions. Donnez-moi au plutôt des nouvelles satisfaisantes sur votre fanté, et soyez persuadé que je suis toujours la même.

G A T E R I N E .

L E T T R E C X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

29 mai.

M A D A M E,

1772. LE vieux malade de Ferney a reçu presque en même temps de votre Majesté impériale les deux lettres dont elle l'a honoré, l'une en date du 15 mars, et l'autre du 3 avril, avec le paquet contenant les fruits de cèdre du Liban, que les dix tribus chassées par le bon *Salmanazar* ont sans doute transplanté en Sibérie.

Votre Majesté me comble toujours de faveurs. Je vais semer ces petites fèves dès que la saison le permettra. Ces cédres-là ombrageront peut-être un jour des génevois; mais, du moins, ils n'auront pas sous leurs ombrages des rendez-vous de confédérés farmates.

J'ai enfin eu l'honneur de voir un des cinq *Orlof*. Les héros qu'on appelle les fils *Aimon*, ne font qu'un nombre de quatre; ceux-ci font cinq. J'ai vu celui qui ne se mêle de rien, et qui est philosophe: il m'a étonné, et mes regrets ont redoublé de n'avoir pu jouir de l'honneur de voir les quatre autres; mais votre Majesté fait que je mourrai avec un regret bien plus cuisant.

Nos extravagans de chevaliers errans qui ont couru sans mission vers la zone glaciale combattre pour le

liberum veto, méritent assurément toute votre indignation; mais les dévots à Notre-Dame de Czenstokova, 1772. font cent fois plus coupables. Du moins nos dons *Quichottes* velches ne peuvent se reprocher ni bassesse, ni fanatisme: ils ont été très-mal instruits, très-imprudens et très-injustes.

J'étais moi-même bien mal instruit, ou plutôt, aussi aveugle des yeux de l'ame que de ceux du corps, de ne pas comprendre ce que le roi de Prusse m'écrivait, il y a environ un an: *Vous verrez un dénouement auquel personne ne s'attend.* J'avais toujours mon *Moussapha* en tête; ma chimère sur les frontières de ma Suisse était que, grâce à mon héroïne, il n'y eût plus de turcs en Turquie. Elle prenait dès ce temps-là même un parti encore plus noble et plus utile, celui de détruire l'anarchie en Pologne, en rendant à chacun ce que chacun croit lui appartenir, et en commençant par elle-même.

Mais qui fait si, après avoir exécuté ce grand projet, elle n'achèvera pas l'autre, et si un jour elle n'aura pas trois capitales, Pétersbourg, Moscou et Byzance? Cette Byzance est plus agréablement située que les deux autres. Il en fera de votre séjour sur le Bosphore de Thrace comme de mes cédres du Liban; je ne les verrai pas, mais au moins mes héritiers les verront.

Je ne verrai pas non plus votre Saint-Cyr qui est fort au-dessus de notre Saint-Cyr. Nos demoiselles seront très-dévotes et très-honnêtes, mais les vôtres joindront à ces deux bonnes qualités, celle de jouer la comédie, comme elles le faisaient autrefois chez nous. L'article de la barbe vous embarrasse; mais si *Esther*

1772. n'avait point de barbe; *Mardochee* en avait. On prétend même que lorsque la *Mardochee* ornée d'une très-courte barbe blonde, vint un jour répéter son rôle avec *Esther*, tête à tête dans sa chambre, cette *Esther* tout étonnée, lui dit: Eh, mon Dieu! ma sœur, pourquoi avez-vous mis votre barbe à votre menton? Quoi qu'il en soit, votre Majesté impériale allie à merveille le temporel et le spirituel. Elle envoie d'un côté des plénipotentiaires, et de l'autre des troupes victorieuses; ainsi elle donnera la paix à main armée; on ne la donne guère autrement.

Enfin, je triomphe aussi dans mon coin. J'ai toujours soutenu contre mes contradicteurs opiniâtres que vous viendriez à bout de tout. Il semble que votre courage avait passé dans ma tête. Aucun de mes anti-raisonneurs ne m'a intimidé pendant quatre ans. J'ai enfin gagné obscurément ma guerre, quand vous êtes montée au faite de la gloire et de la félicité, et quand *Moustapha*, *Kienlong*, *Ganganelli* et le grand lama ne peuvent vous disputer d'être la première personne de notre globe. Cela me rend bien fier.

Mais je n'en suis ni plus ni moins attaché à votre Majesté impériale avec le respect que tout le monde vous doit comme moi.

Le vieux malade.

LETTRE

LETTRE CXII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétershoff, le $\frac{25}{6}$ juin.
juillet.

1772. MONSIEUR, je vois avec plaisir, par votre lettre du 29 mai, que mes noisettes de cèdre vous sont parvenues: vous les semerez à Ferney; j'en ai fait autant ce printemps à Czarscozélo. Ce nom vous paraîtra peut-être un peu dur à prononcer; cependant c'est un endroit que je trouve délicieux, parce que j'y plante et que j'y sème. La baronne de *Thunder-ten-tronck* trouvait bien son château le plus beau des châteaux possibles. Mes cèdres sont déjà de la hauteur du petit doigt; que sont les vôtres? J'aime à la folie présentement les jardins à l'anglaise, les lignes courbes, les pentes douces, les étangs en forme de lacs, les archipels en terre ferme; et j'ai un profond mépris pour les lignes droites, les allées jumelles. Je hais les fontaines qui donnent la torture à l'eau pour lui faire prendre un cours contraire à sa nature: les statues sont reléguées dans les galeries, les vestibules, etc. En un mot, l'anglomanie domine dans ma plantomanie.

C'est au milieu de ces occupations que j'attends tranquillement la paix. Mes ambassadeurs sont à Yassi depuis six semaines, et l'armistice pour le Danube, la Crimée, la Géorgie, et la mer Noire, a été

Corresp. de l'impér. de R... etc.

Q

— signée le 19 de mai, vieux style, à Giurgero. Les
1772. plénipotentiaires turcs font en chemin au-delà du
Danube; leurs équipages, faute de chevaux, font
traînés par la race du dieu *Apis*. A la fin de chaque
campagne, j'ai fait proposer la paix à ces messieurs;
ils ne se font plus apparemment crus en sûreté derrière
le mont Hémus, puisque cette fois ils ont parlementé
tout de bon. Nous verrons s'ils font assez sensés pour
faire la paix à temps.

Les chalands de la vierge de Czenstokova se cache-
ront sous le froc de S^t François, et ils auront tout le
temps de méditer un grand miracle, par l'interces-
sion de cette dame. Vos petits-maitres prisonniers
retourneront chez eux débiter avec suffisance, dans
les ruelles de Paris, que les Russes font des barbares
qui ne savent pas faire la guerre.

Ma communauté, qui n'est point barbare, se
recommande à vos soins. Ne nous oubliez point, je
vous en prie. Moi, de mon côté, je vous promets
de faire de mon mieux, afin de continuer à donner
le tort à ceux qui, contre votre opinion, ont sou-
tenu pendant quatre ans que je succomberais.

Soyez assuré que je suis bien sensible à tous les
témoignages d'amitié que vous me donnez. Mon
amitié et mon estime pour vous ne finiront qu'avec
ma vie.

C A T E R I N E.

L E T T R E C X I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 31 juillet.

M A D A M E,

I L y a bien long-temps que je n'ai osé importuner
votre Majesté impériale de mes inutiles lettres. J'ai
1772. présumé que vous étiez dans le commerce le plus vif
avec *Moustapha* et les Confédérés de Pologne. Vous les
rangez tous à leur devoir, et ils doivent vous remer-
cier tous de leur donner, à quelque prix que ce soit,
la paix dont ils avaient très-grand besoin.

Votre Majesté a peut-être cru que je la boudais,
parce qu'elle n'a pas fait le voyage de Stamboul et
d'Athènes, comme je l'espérais. J'en suis affligé, il est
vrai, mais je ne peux être fâché contre vous; et
d'ailleurs si votre Majesté ne va pas sur le Bosphore,
elle ira du moins faire un tour vers la Vistule.
Quelque chose qui arrive, *Moustapha* a toujours le
mérite d'avoir contribué pour sa part à votre gran-
deur, s'il vous a empêché de continuer votre beau
code; et *Pallas* la guerrière, après l'avoir bien battu,
va redevenir *Minerve* la législatrice.

Il n'y a plus que ce pauvre *Ali-Bey* qui soit à
plaindre; on le dit battu et en fuite, c'est dommage.
Je le croyais paisible possesseur du beau pays où l'on

adorait autrefois les chats et les chiens ; mais comme
 1772. vous êtes plus voisine de la Prusse que de l'Égypte ,
 je pense que vous vous consolez du petit malheur
 arrivé à mon cher *Ali-Bey*. Je présume aussi que
 votre Majesté n'a point fait faire le voyage de Sibérie
 à nos étourdis de Français qui ont été en Pologne
 où ils n'avaient que faire. Puisqu'ils aimaient à voyager,
 il fallait qu'ils vinssent vous admirer à Pétersbourg ;
 cela eût été plus sensé, plus décent et beaucoup plus
 agréable. Pour moi, c'est ainsi que j'en userais si je
 n'étais pas octogénaire. J'estime fort Notre-Dame de
 Czenstokova ; mais j'aurais donné dans mon péle-
 rinage la préférence à Notre-Dame de Pétersbourg.
 Je n'ai plus qu'un souffle de vie, je l'emploierai à
 vous invoquer en mourant comme ma sainte, et la
 plus grande sainte assurément que le Nord ait jamais
 portée.

Le vieux malade de Ferney se met à vos pieds
 avec le plus profond respect et une reconnaissance
 qui ne finira qu'avec sa vie.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 août.

MADAME,

JE ne cesse d'admirer celle qui, ayant tous les jours
 à écrire en Turquie, à la Chine, en Pologne, trouve
 encore du temps pour daigner écrire au vieux malade
 du mont Jura. Il y a long-temps que je fais que vous
 avez plusieurs ames, en dépit des théologiens, qui
 aujourd'hui n'en admettent qu'une. Mais enfin, votre
 Majesté impériale n'a pas plusieurs mains droites ;
 elle n'a qu'une langue pour dicter, et la journée n'a
 que vingt-quatre heures pour vous, ainsi que pour
 les Turcs, qui ne savent ni lire ni écrire ; en un
 mot, vous m'étonnez toujours, quoique je me sois
 promis depuis long-temps de n'être plus étonné de
 rien.

Je ne suis pas même étonné que mes cédres n'aient
 point germé, tandis que ceux de votre Majesté font
 déjà de quelques lignes hors de terre. Il n'est pas juste
 que la nature me traite aussi bien que vous. Si vous
 plantiez des lauriers au mois de janvier, je suis sûr
 qu'ils vous donneraient au mois de juin de quoi
 mettre autour de votre tête.

Je ne fais pas, s'il est vrai que les dames de
 Cracovie fassent bâtir en France un château pour nos
 officiers. Je doute que les Polonaises aient assez

d'argent de reste pour payer ce monument. Ce
1772. chateau pourrait bien être celui d'*Armide*, ou quelque
château en Espagne.

Ce qui doit paraître plus fabuleux à nos Français, et qui cependant est très-vrai, à ce qu'on m'affure, c'est que votre Majesté, après quatre ans de guerre, et par conséquent de dépenses prodigieuses, augmente la paye de ses armées d'un cinquième. Notre ministre des finances doit tomber à la renverse en apprenant cette nouvelle

Je me flatte que *Falconet* en dira deux mots sur la base de votre statue; je me flatte encore que ce cinquième sera pris dans les bourses que mon cher *Moustapha* fera obligé de vous payer pour les frais du procès qu'il vous a intenté si mal-adroitemment.

Je vous annonce aujourd'hui un gentilhomme flamand, jeune, brave, instruit, sachant plusieurs langues, voulant absolument apprendre le russe, et être à votre service; de plus bon musicien: il s'appelle le baron de *Peltemberg*. Ayant su que je devais avoir l'honneur de vous écrire, il s'est offert pour courrier, et le voilà parti; il en fera ce qu'il pourra: tout ce que je fais, c'est qu'il en viendra bien d'autres, et que je voudrais bien être du nombre.

Voici le temps, Madame, où vous devez jouir de vos beaux jardins qui, grâce à votre bon goût, ne sont point fymétrisés. Puissent tous les cédres du Liban y croître avec les palmes!

Le vieux malade de Ferney se met aux pieds de votre Majesté impériale, avec le plus profond respect et la plus sensible reconnaissance.

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 août.

MADAME,

PARDON; mais non-seulement votre Majesté impériale me protège, elle m'instruit; elle a bien voulu
1772. me défaire de quelques erreurs françaises sur la Sibérie; elle me permet les questions.

Je prends donc la liberté de lui demander s'il est vrai qu'il y ait en Sibérie une espèce de héron tout blanc, avec les ailes et la queue couleur de feu, et sur-tout s'il est vrai que, par la paix du Pruth, *Pierre le grand* se soit obligé à envoyer tous les ans un de ces oiseaux avec un collier de diamans à la Porte ottomane. Nos livres disent que cet oiseau s'appelle chez vous *kratsshot*, et chez les Turcs *chungar*.

Je doute fort, Madame, que votre Majesté impériale paye désormais un tribut de chungar et de diamans au seigneur *Moustapha*. Les gazettes disent qu'elle achète un diamant d'environ trois millions à Amsterdam; j'espère que *Moustapha* payera ce brillant en signant le traité de paix, s'il fait écrire.

Votre extrême indulgence m'a accoutumé à la hardiesse de questionner une impératrice, cela n'est pas ordinaire, mais, en vérité, il n'y a rien de si

1772. — extraordinaire dans le monde entier que votre Majesté, aux pieds de laquelle se met, avec le plus profond respect,

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXVI.
DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{1}{18}$ de septembre.

MONSIEUR, j'ai à vous annoncer, en réponse à votre lettre du 21 d'auguste, que je vais commencer avec *Moustapha* une nouvelle correspondance à coups de canon. Il lui a plu d'ordonner à ses plénipotentiaires de rompre le congrès de Fokani; la trêve finit avec lui. C'est apparemment l'ame qui a ce département-là qui vous a dit cette nouvelle. Je vous prie de m'instruire de ce que font les autres ames que vous me donnez tandis que je pense à *Moustapha*. Il m'a toujours paru que je n'avais à la fois qu'une idée. J'espère au moins que messieurs les théologiens me feront un compliment en cérémonie au premier concile œcuménique où je présiderai, pour avoir soutenu leur opinion en cette occasion.

Je crois qu'il faut ranger le château que les dames polonaises prétendent bâtir aux officiers français engagés au service des prétendus Confédérés, au nombre de beaucoup d'autres bâtimens pareils, élevés dans l'imagination de l'une et l'autre nation, depuis

1772. — plusieurs années, et qui se sont évaporés en particules si subtiles que personne ne les a pu apercevoir. Il n'y a pas jusqu'aux miracles de la Dame de Czenstokova qui n'aient eu ce fort depuis que les moines de ce couvent se trouvent en compagnie d'un beau régiment d'infanterie russe, lequel occupe maintenant cette forteresse.

On ne vous a point trompé, Monsieur, lorsqu'on vous a dit que j'ai augmenté, ce printemps, d'un cinquième la paye de tous mes officiers militaires, depuis le maréchal jusqu'à l'enseigne. J'ai acheté en même temps la collection de tableaux de feu M. de Crozat, et je suis en marché d'un diamant de la grosseur d'un œuf.

Il est vrai qu'en augmentant ainsi ma dépense, d'un autre côté mes possessions se sont aussi accrues un peu par un accord fait entre la cour de Vienne, le roi de Prusse et moi. Nous n'avons point trouvé d'autre moyen de garantir nos frontières des incursions des prétendus Confédérés commandés par des officiers français, que de les étendre.

A propos, que dites-vous de la révolution de Suède? Voilà une nation qui perd, en moins d'un quart d'heure, sa forme de gouvernement et sa liberté. Les états, entourés de troupes et de canons, ont délibéré vingt minutes sur cinquante-sept points qu'ils ont signés, comme de raison. Je ne fais si cette violence est douce; mais je vous garantis la Suède sans liberté, et son roi aussi despotique que celui de France; et cela, deux mois après que le souverain et la nation s'étaient juré réciproquement la stricte conservation de leurs droits.

Le père *Adam* ne trouve-t-il pas que voilà bien des
1772. consciences en danger?

Adieu, Monsieur, souvenez-vous de moi en bien, et foyez assuré du sensible plaisir que me font vos lettres. Vous pourriez m'en faire un plus grand encore, ce serait de vous bien porter en dépit de vos années.

C A T E R I N E.

L E T T R E C X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E

Septembre.

M A D A M E,

VOTRE rhinocéros n'est pas ce qui me surprend; il se peut très-bien que quelque indien ait amené autrefois un rhinocéros en Sibérie, comme on en a conduit en France et en Hollande. Si *Annibal* fit passer les Alpes à travers les neiges à des éléphants, votre Sibérie peut avoir vu autrefois les mêmes tentatives, et les os de ces animaux peuvent s'être conservés dans les fables. Je ne crois pas que la position de l'équateur ait jamais changé; mais je crois que le monde est bien vieux.

Ce qui m'étonne davantage, c'est votre inconnu qui fait des comédies dignes de *Molière*; et pour dire encore plus, dignes de faire rire votre Majesté impériale; car les Majestés rient rarement, quoiqu'elles

aient besoin de rire. Si un génie tel que le vôtre trouve les comédies plaisantes, elles le sont sans doute. J'ai demandé à votre Majesté des cédres de Sibérie, j'ose lui demander à présent une comédie de Pétersbourg. Il serait aisé d'en faire une traduction. Je suis né trop tard pour apprendre la langue de votre empire. Si les Grecs avaient été dignes de ce que vous avez fait pour eux, la langue grecque ferait aujourd'hui la langue universelle; mais la langue russe pourrait bien prendre sa place. Je fais qu'il y a beaucoup de plaisanteries dont le sel n'est convenable qu'aux temps et aux lieux, mais il y en a aussi qui sont de tout pays, et ce sont sans contredit les meilleures. Je suis sûr qu'il y en a beaucoup de cette espèce dans la comédie qui vous a plu davantage; c'est celle-là dont je prends la liberté de demander la traduction. Il est assez beau, ce me semble, de faire traduire une pièce de théâtre, quand on joue un si grand rôle sur le théâtre de l'univers. Je ne demanderai jamais une traduction à *Moustapha*, encore moins à *Pulauski*.

Le dernier acte de votre grande tragédie paraît bien beau; le théâtre ne fera pas ensanglanté, et la gloire fera le dénouement.

LETTRE CXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{6}{17}$ octobre.

1772. **M**ONSIEUR, je ne vous dispute point la possibilité de la venue des rhinocéros et des éléphants des Indes en Sibérie: cela se peut. Je ne vous ai envoyé le récit de notre savant que comme un simple objet de curiosité, et nullement pour appuyer mon opinion. Je vous avoue que j'aimerais que l'équateur changeât de position: l'idée riante que dans vingt mille ans la Sibérie, au lieu de glaces, pourra être couverte d'orangers et de citronniers, me fait plaisir dès à présent.

Dès que la traduction de la comédie russe qui nous a le plus fait rire sera achevée, elle prendra le chemin de Ferney. Vous direz peut-être, après l'avoir lue, qu'il est plus aisé de me faire rire que les autres Majestés, et vous aurez raison: le fond de mon caractère est extrêmement gai.

On trouve ici que l'auteur anonyme de ces nouvelles comédies russes, quoiqu'il annonce du talent, a de grands défauts; qu'il ne connaît point le théâtre, que ses intrigues sont faibles; mais qu'il n'en est pas de même des caractères qu'il trace, que ceux-ci sont foutenus et pris dans la nature qu'il a devant les yeux; qu'il a des faillies, qu'il fait rire, que sa morale est pure, et qu'il connaît bien sa nation; mais je ne fais si tout cela soutiendra la traduction.

En vous parlant de comédies, permettez, Monsieur, que je rappelle à votre mémoire la promesse que vous avez bien voulu me faire, il y a près d'un an, d'accommoder quelques bonnes pièces de théâtre pour mes instituts d'éducation. Je ne vous parle point aujourd'hui de la grande tragédie de la guerre, du congrès rompu, du congrès renoué, de la trêve prolongée; j'espère vous mander dans peu la fin de tout ceci. Vous ferez un des premiers instruits de la signature du traité définitif; après quoi nous nous réjouirons.

Je suis, comme je ferai toujours, Monsieur, avec l'estime et la considération la plus distinguée,

CATERINE.

LETTRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 novembre.

MADAME,

IL me paraît, par votre dépêche du 12 septembre, qu'il y a une de vos ames qui fait plus de miracles que Notre-Dame de Czenstokova, nom très-difficile à prononcer. Votre Majesté impériale m'avouera que la *Santa-Casa*, dit *Loretta*, est beaucoup plus douce à l'oreille, et qu'elle est bien plus miraculeuse, puisqu'elle est mille fois plus riche que votre *sainte Vierge* polonoise. Du moins les Musulmans n'ont pas de semblables superstitions, car leur sainte maison

1772. de la Mecque ou Mecca est beaucoup plus ancienne que le mahométisme, et même que le judaïsme. Les Musulmans n'adorent point, comme nous autres, une foule de saints, dont la plupart n'ont point existé, et parmi lesquels il n'y en a pas quatre peut-être avec qui vous eussiez daigné souper.

Mais aussi voilà tout ce que vos Turcs ont de bon. Je suis très-content, puisque mon impératrice reprend l'habitude de leur donner sur les oreilles.

Je remercie de tout mon cœur votre Majesté de vous être avancée vers le Midi; je vois bien qu'à la fin je ferai en état de faire le voyage que j'ai projeté depuis long-temps; vous accourcissez ma route de jour en jour. Voilà trois belles et bonnes têtes dans un bonnet; la vôtre, celle de l'empereur des Romains, et celle du roi de Prusse.

Le dernier m'a envoyé sa belle médaille de *regno redintegrato*. Ce mot de *redintegrato* est singulier, j'aurais autant aimé *novo*. Le *redintegrato* conviendrait mieux à l'empereur des Romains, s'il voulait monter à cheval avec vous, et reprendre une partie de ce qui appartenait autrefois si légitimement, par usurpation, au trône des *Césars*, à condition que vous prendriez tout le reste qui ne vous appartient jamais, toujours en allant vers le midi, pour la facilité de mon voyage.

Il y a environ quatre ans que je prêche cette petite croisade. Quelques esprits creux, comme moi, prétendent que le temps approche où *S^{te} Marie-Thérèse* de concert avec *S^{te} Catherine* exaucera mes ferventes prières; ils disent que rien n'est plus aisé que de prendre en une campagne la Bosnie, la Servie, et

de vous donner la main à Andrinople. Ce serait un spectacle charmant de voir deux impératrices tirer les deux oreilles à *Moustapha*, et le renvoyer en Asie.

Certainement, disent ils, puisque ces deux braves dames se sont si bien entendues pour changer la face de la Pologne; elles s'entendront encore mieux pour changer celle de la Turquie.

Voici le temps des grandes révolutions; voici un nouvel univers créé, d'Archangel au Boristhène; il ne faut pas s'arrêter en si beau chemin. Les étendards, portés de vos belles mains sur le tombeau de *Pierre le grand* (par ma foi moins grand que vous) doivent être suivis de l'étendard du grand prophète.

Alors je demanderai une seconde fois la protection de votre Majesté impériale pour ma colonie, qui fournira de montres votre empire, et les coiffures de blondes aux dames de vos palais.

Quant à la révolution de Suède, j'ai bien peur qu'elle ne cause un jour quelque petit embarras; mais la cour de France n'aura de long-temps assez d'argent pour seconder les bonnes intentions qu'on pourrait avoir avec le temps dans cette partie du Nord, qui n'est pas la plus fertile, à moins qu'on ne vous vende le diamant nommé *le pitt* ou *le régent*; mais il n'est gros que comme un œuf de pigeon, et le vôtre est plus gros qu'un œuf de poule.

Je me mets à vos pieds avec l'enthousiasme d'un jeune homme de vingt ans, et les rêveries d'un vieillard de près de quatre-vingts.

L E T T R E C X X .

D E L' I M P E R A T R I C E .

Le 11 de novembre.

1772. **M**ONSIEUR, j'ai reçu votre lettre du 2 de novembre, lorsque je répondais à une belle et longue lettre que M. d'Alembert m'écrivit après un silence de cinq ou six ans, et dans laquelle il réclame, au nom des philosophes et de la philosophie, les français faits prisonniers en différens endroits de la Pologne. Le billet ci-joint contient ma réponse.

Je suis fâchée que la calomnie ait induit les philosophes en erreur. M. de *Moustapha* revient de la sienne; il fait travailler de très-bonne foi à Bucharest son reis-effendi au rétablissement de la paix, après quoi il pourra renouveler les pèlerinages de la Mecque, que le seigneur *Ali-Bey* avait un peu dérangés depuis sa levée de bouclier. Je ne fais pas jusqu'ou les Turcs poussent leur respect pour leurs saints; mais je suis témoin oculaire qu'ils en ont. Voici le fait:

Lors de mon voyage sur le Volga, je descendis de ma galère à vingt verstes plus bas que la ville de Casan, pour voir les ruines de l'ancienne Bulgar que *Tamerlan* avait bâtie pour son petit-fils. J'y trouvai en effet sept à huit maisons de pierre, et autant de minarets construits très-solidement. Je m'approchai d'une maison près de laquelle se tenait une quarantaine de tartares. Le gouverneur de la province

me

me dit que cet endroit était un lieu de dévotion pour ces gens-là, et que ceux que je voyais y étaient venus en pèlerinage. Je voulus savoir en quoi consistait cette dévotion; pour cet effet, je m'adressai à un de ces tartares dont la physionomie me parut prévenante: il me fit signe qu'il n'entendait pas le russe, et se mit à courir pour appeler un homme qui se tenait à quelques pas de là. Cet homme s'approcha, et je lui demandai qui il était. C'était un iman qui parlait assez bien notre langue: il me dit que dans cette maison avait habité un homme d'une vie sainte, qu'ils venaient de fort loin pour faire leurs prières sur son tombeau, lequel était près de là. Ce qu'il me conta me fit conclure que c'était assez l'équivalent du culte de nos saints.

C'est le roi de Suède qui donnera lieu au moyen de raccourcir votre voyage, s'il s'empare de la Norvège, comme on le débite. La guerre pourrait bien devenir générale par cette escapade politique. Si la France n'a pas d'argent, l'Espagne en a suffisamment; et il faut avouer qu'il n'y a rien de plus commode qu'un autre paye pour nous.

Adieu, Monsieur, conservez-moi votre amitié. Je vous souhaite de tout mon cœur les années de l'anglais *Jean Kings*, qui a vécu jusqu'à cent soixante-neuf ans. Le bel âge!

C A T E R I N E .

Dans peu, je vous enverrai la traduction française de deux comédies russes. On les transcrit au net.

Corresp. de l'impér. de R... etc.

R

L E T T R E C X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Premier décembre.

M A D A M E,

— J'AVOUE qu'il est assez singulier qu'en donnant la
1772. paix aux Turcs, et des lois à la Pologne, on me
donne aussi une traduction d'une comédie. Je vois bien
qu'il y a certaines ames qui ne sont pas embarrassées
de leur universalité; je n'en suis pas moins fâché contre
votre Majesté impériale de l'Eglise grecque, et contre
la Majesté impériale de l'Eglise romaine, qui pou-
vaient souffleter toutes deux de leurs mains blanches
la majesté de *Moustapha*, rendre la liberté à toutes les
dames du sérail, et rebénir Sainte-Sophie. Je ne vous
pardonnerai jamais, Mesdames, de ne vous être
pas entendues pour faire ce beau coup. On aurait
cessé à jamais de parler de *Clorinde* et d'*Armide*; il
ne ferait plus question du *Gofreddo*. Il valait certai-
nement mieux prendre Constantinople qu'une vilaine
ville de Jérusalem; le Bosphore vaut mieux que le
torrent de Cédron. J'ai essuyé là une mortification
terrible; mais enfin je m'en console par la gloire que
vous avez acquise, et par tout le solide attaché à
votre gloire, et même encore par l'espérance que
ce qui est différé n'est pas perdu.

Oserais-je, Madame, tout fâché que je suis contre
vous, demander une grâce à votre Majesté impériale?

Elle ne regarde ni *Moustapha* ni son grand-visir; c'est
pour un ingénieur de mon pays, qui est comme moi, 1772.
moitié français, moitié suisse. C'est un bon physicien,
qui fait actuellement dans nos Alpes des expériences
sur la glace; car nous avons des glaces ici tout comme
à Pétersbourg. Cet ingénieur se nomme *Aubri*; il est
peu connu, mais il mérite de l'être. Ce ferait une
nouvelle grâce, dont j'aurais une obligation infinie
à votre Majesté, si elle daignait lui faire accorder une
patente d'associé à votre illustre académie. Il est vrai
que nous n'avons pas de glace à présent, ce qui
est fort rare, mais nous en aurons incessamment.

Je demande très-humblement pardon de ma har-
dicieffe; votre indulgence m'a depuis long-temps
accoutumé à de telles libertés.

C'est une chose bien ridicule et bien commune que
tous les bruits qui courent dans la bavardé ville de
Paris sur votre congrès de Fokani, et sur tout ce qui
peut y avoir quelque rapport. Les rois sont comme
les dieux; les peuples en font mille contes, et les dieux
boivent leur nectar sans se mettre en peine de la
théologie des chétifs mortels. Je suis par exemple très-
sûr que vous ne vous souciez point du tout de la
colère où je suis que vous n'alliez point passer l'hiver
sur le Bosphore. Je suis tout aussi sûr que je mourrai
inconsolable de ne m'être point jeté à vos pieds à
Pétersbourg; mon cœur y est, si mon corps n'y est pas.
Ce pauvre corps de près de quatre-vingts ans n'en
peut plus, et ce cœur est pénétré pour votre Majesté
impériale du plus profond respect et de la plus
sensible reconnaissance.

L E T T R E C X X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 11 décembre.

M A D A M E ,

1772. VOTRE oiseau, qu'on appelle *flamant*, ressemble assez aux caricatures que mon ami M. *Hubert* a faites de moi ; il m'a donné le cou et les jambes, et même un peu de la physionomie de ce prétendu héron blanc. Je me doutais bien que jamais *Pierre le grand* n'avait payé un pareil tribut au seigneur de *Stamboul*.

On doit assurément un tribut de louanges à votre Majesté impériale, pour vos beaux établissemens de garçons et de filles. Je ne fais pas pourquoi on ose encore parler de *Lycurque* et de ses *Lacédémoniens*, qui n'ont jamais rien fait de grand, qui n'ont laissé aucun monument, qui n'ont point cultivé les arts, qui sont depuis si long-temps esclaves des barbares que vous avez vaincus pendant quatre années de suite.

La lettre qui est venue dans le paquet de la part de M. de *Betsky*, est bien précieuse ; je la crois de notre *Falconet* ; mais ce que votre Majesté impériale a daigné m'écrire sur votre institution du *plus que Saint-Cyr* est bien au-dessus de la lettre imprimée de *Falconet*, qui pourtant est bonne.

Etant né trop tôt, et ne pouvant être témoin de tout ce que fait ma grande impératrice, j'ai saisi l'occasion de lui envoyer ce jeune baron de *Pellemborg*,

1772. qui est un tiers d'allemand, un tiers de flamand, et un tiers d'espagnol, et qui voulait changer ces trois tiers pour une totalité russe. Je ne le connais, Madame, que par son enthousiasme pour votre personne unique ; je ne l'ai vu qu'en passant ; il m'a demandé une lettre, j'ai pris la liberté de la lui donner, comme j'en donnerai, si vous le permettez, à quiconque voudra faire le pèlerinage de Pétersbourg par pure dévotion pour *S^{te} Caterine II*.

On me dit une triste nouvelle pour moi, que ce *Polianski*, que votre Majesté impériale a fait voyager, et dont j'ai tant aimé et estimé le caractère, s'est noyé dans la *Néva*, en revenant à Pétersbourg ; si cela est, j'en suis extrêmement affligé. Il y aura toujours des malheurs particuliers, mais vous faites le bonheur public. Le mien est dans les lettres dont vous m'honorez. J'attends la comédie ; je la ferai jouer dans ma petite colonie, le jour que je ferai un feu de joie pour la paix de *Fokani* ou de *Bucharest*, supposé que vous gardiez par cette paix trois ou quatre provinces et l'empire de la mer Noire. Mais je proteste toujours contre toute paix qui ne vous donnera pas *Stamboul*. Ce *Stamboul* était l'objet de mes vœux, comme *S^{te} Caterine II* l'objet de mon culte. Puissé ma sainte goûter toutes les sortes de plaisirs comme elle a toute sorte de gloire !

Le vieux malade de Ferney,
qui n'a ni gloire ni plaisir.

LETTRE CXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 3 janvier.

MADAME,

1773. JE serais bien fâché qu'on ne fût pas philosophe vers la Norvège. Cette équipée me paraîtrait fort prématurée; elle pourrait fournir quelques nouveaux lauriers à votre couronne; mais ils font un peu secs dans cette partie du monde, et je les aimais mieux vers le Danube.

Ma philosophie pacifique prend la liberté de présenter à votre Majesté impériale une Consultation. Sous *Pierre le grand* votre académie demandait des lumières, et on a recours aux fiennes sous *Catherine la grande*.

C'est un ingénieur, un peu suisse comme moi, qui cherche à prévenir les ravages que font continuellement les eaux dans les branches de nos Alpes. Il a jugé que vous vous connaissez encore mieux en glace que nous. Il est vrai pourtant qu'avec notre quarante-fixième degré, et la douceur inouïe de notre présent hiver, nous éprouvons quelquefois des froids aussi cruels que les vôtres. J'ai imaginé de faire passer cette Consultation par vos très-belles mains, dont on m'a tant parlé, et que mon extrême jeunesse et mon respect me défendent de baiser.

Cet ingénieur, nommé *Aubri*, mourra d'ailleurs de la jaunisse, s'il n'est pas associé de l'académie:

j'ai l'honneur d'en être depuis long-temps: de qui
emploierai-je la protection, si ce n'est de notre
fouveraine? 1773.

M. *Polianski* m'apprend qu'il n'est point noyé, comme on l'avait dit; qu'au contraire il est dans le port, et que votre Majesté l'a fait secrétaire de l'académie. Je présume que vous pourrez avoir la bonté de lui donner la Consultation. Nous avons, assez près de nous, *Notre-Dame des Neiges*, que j'aurais pu employer dans cette affaire qui la regarde; mais je ne prie jamais que *Notre-Dame de Pétersbourg*, dont je baise les pieds en toute humilité, avec la plus sincère dévotion.

LETTRE CXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 février.

MADAME,

CE qui m'a principalement étonné de vos deux comédies russes, c'est que le dialogue est toujours vrai et toujours naturel, ce qui est à mon avis un des premiers mérites dans l'art de la comédie; mais un mérite bien rare, c'est de cultiver ainsi tous les arts, lorsque celui de la guerre occupait toute la nation. Je vois que les Russes ont bien de l'esprit et du bon esprit; votre Majesté impériale n'était pas faite pour gouverner des sots; c'est ce qui m'a

1773. toujours fait penser que la nature l'avait destinée à régner sur la Grèce. J'en reviens toujours à mon premier roman ; vous finirez par là. Il arrivera que dans dix ans *Moustapha* se brouillera avec vous ; il vous chicanera sur la Crimée , et vous lui prendrez Byzance. Vous voilà tout accoutumée à des partages ; l'empire turc fera partagé , et vous ferez jouer l'Oedipe de *Sophocle* dans Athènes.

Je me borne à me réjouir de voir que les dissidens, pour lesquels je m'étais tant intéressé, aient enfin gagné leur procès. J'espère même que les fociniens auront bientôt en Lithuanie quelque conventicule public, où DIEU le père ne partagera plus avec personne le trône qu'il occupa tout seul jusqu'au concile de Nicée. Il est bien plaissant que les Juifs qui ont crucifié le *logos* aient tant de synagogues chez les Polonais, et que ceux qui diffèrent d'opinions avec la cour romaine sur le *logos* ne puissent avoir un trou pour fourrer leurs têtes.

J'aurai bientôt quelque chose à mettre aux pieds de votre Majesté impériale sur les horreurs de toutes ces disputes ecclésiastiques : c'est-là mon objet ; je ne m'en écarte point ; c'est la tolérance que je veux, c'est la religion que je prêche, et vous êtes à la tête du synode dans lequel je ne suis qu'un simple moine. Si ma strangurie m'emporte, vous n'en recevrez pas moins ma bagatelle.

Nous avons actuellement l'honneur d'avoir autant de neiges et de glaces que vous. Un corps aussi faible que le mien n'y peut pas résister. Bienheureux sont les enfans de *Rurick* ! encore plus heureux les Lapons et leurs rangifères, qui ne peuvent vivre que dans

leur climat ! Cela me prouve que la nature a fait chaque épée pour sa gaine, et qu'elle a mis des 1773. Samoïèdes au septentrion, comme des Nègres au midi, sans que les uns soient venus des autres.

Je vous avais bien dit que je radotais, Madame, vivez heureuse et comblée de gloire, sans oublier les plaisirs, cela n'est pas si radoteur.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale, avec le plus profond respect et le plus sincère attachement.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 2^o février.
mars.

MONSIEUR, j'espère qu'il n'est plus question de la colère que vous aviez, le premier décembre, contre les majestés impériales de l'Eglise grecque et romaine.

Le prince *Orlof*, qui aime la physique expérimentale, et qui naturellement est doué d'une perspicacité particulière sur toutes ces matières-là, est peut-être celui qui a fait la plus curieuse de toutes les expériences sur la glace. La voici :

Il a fait creuser en automne les fondemens d'une porte cochère, et pendant les plus fortes gelées de l'hiver, il a fait remplir d'eau ces fondemens, afin qu'elle s'y convertît en glace. Lorsqu'ils furent

remplis à la hauteur convenable, on les garantit
1773. soigneusement des rayons du soleil; et au printemps on éleva dessus, une porte cochère voûtée en briques et très-solide. Elle existe depuis quatre ans, et elle existera, je crois, jusqu'à ce qu'on l'abatte. Il est bon de remarquer que le terrain sur lequel cette porte est bâtie est marécageux, et que la glace tient lieu du pilotis qu'on aurait été obligé d'employer à son défaut.

L'expérience de la bombe remplie d'eau, et exposée à la gelée, a été faite en ma présence; elle a crevé en moins d'une heure avec beaucoup de fracas.

Quand on vous a dit que la gelée élève des maisons hors de terre, on aurait dû ajouter que cela arrive à de mauvaises baraques de bois, mais jamais à des maisons de pierres. Il est vrai que des murs de jardin assez minces, et dont les fondemens sont mal assis, ont été levés de terre et renversés peu à peu par la gelée. Les pilotis que la glace peut accrocher se soulèvent aussi à la longue.

Si les Turcs continuent de fuir les bons conseils de leurs soi-disant amis, vous pouvez être sûr que vos souhaits de nous voir sur le Bosphore seront bien près de leur accomplissement; et cela viendra peut-être fort à propos pour votre convalescence, car j'espère que vous vous êtes défait de cette vilaine fièvre continue que vous m'annoncez, et dont jamais je ne me serais douté en voyant la gaieté qui règne dans vos lettres.

Je lis présentement les œuvres d'*Algarotti*. Il prétend que tous les arts et toutes les sciences sont nés en Grèce. Dites-moi, je vous prie, cela est-il bien vrai?

Pour de l'esprit, ils en ont encore, et du plus délié; mais ils sont si abattus qu'il n'y a plus de nerf chez eux. Cependant je commence à croire qu'à la longue on pourrait les aguerrir: témoin cette nouvelle victoire de Patras remportée sur les Turcs après la fin de la seconde armistice. Le comte *Alexis* me mande qu'il y en a qui se sont admirablement comportés.

Il y a eu aussi quelque chose de pareil sur les côtes d'Égypte, dont je n'ai point encore les détails; et c'était encore un capitaine grec qui commandait. Votre baron *Peltemberg* est à l'armée. *M. Polianski* est secrétaire de l'académie des beaux arts. Il n'est pas noyé, quoiqu'il passe souvent la Néva en carrosse; mais chez nous il n'y a pas de danger à cela en hiver.

Je suis bien aise d'apprendre que mes deux comédies ne vous ont pas paru tout-à-fait mauvaises. J'attends avec impatience le nouvel écrit que vous me promettez; mais j'en ai encore plus de vous favoir rétabli.

Soyez assuré, Monsieur, de mon extrême sensibilité pour tout ce que vous me dites d'obligeant et de flatteur. Je fais des vœux sincères pour votre conservation, et suis toujours avec l'amitié et tous les sentimens que vous me connaissez.

CATERINE.

L E T T R E C X X V I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 25 mars.

M A D A M E ,

— P E R M E T T E Z qu'un de vos sujets, qui demeure
1773. entre les Alpes et le mont Jura, et qui vient de ressusciter pour quelques jours, après cinquante-deux accès de fièvre, dise quelques nouvelles de l'autre monde à votre Majesté impériale. J'ai trouvé sur les bords du Styx, les *Tomiris*, les *Sémiramis*, les *Penthésilée*, les *Elisabeth* d'Angleterre : elles m'ont toutes dit qu'elles n'approchaient pas de la véritable *Catherine*, de cette seule *Catherine* qui attirera les regards de la postérité ; mais elles m'ont appris que vous n'étiez pas au bout de vos travaux, et qu'il fallait que vous prissiez encore la peine de bien battre mon cher *Moustapha*.

Le roi de Prusse me paraît croire que vos négociations sont rompues avec ce gros musulman ; mais les choses peuvent changer d'un moment à l'autre, en fait de négociations comme en fait de guerre. J'attends très-humblement de la destinée et de votre génie, le débrouillement de tout ce chaos où la terre est plongée de Dantzick aux embouchures du Danube, bien persuadé que quand la lumière succédera à ces ténèbres, il en résultera pour vous de l'avantage et de la gloire.

Si votre guerre recommence, je n'en verrai pas la fin, par la raison que je serai probablement mort avant que vous ayez gagné cinq ou six batailles contre les Turcs. 1773.

Je me suis borné, dans ma dernière lettre, à demander la protection de votre Majesté impériale, pour savoir quelles précautions on prend dans votre zone illustre et glaciale, pour assurer les levées des terres et des murailles contre les efforts de la glace ; je me suis restreint à la physique, les affaires politiques ne font pas de ma compétence.

On dit que parmi les Français il y a des velches qui sont grands amis de *Moustapha*, et qui se trémoussent pour embarrasser mon impératrice ; je ne veux point le croire ; je ne suis qu'un pauvre Suisse qui se défie de tous les bruits qui courent, et qui est incrédule comme *Thomas Didyme* l'apôtre. Mais je crois fermement à votre gloire, à votre magnificence, à la supériorité que vous avez acquise sur le reste du monde depuis que vous gouvernez, à votre génie noble et mâle : j'ose croire aussi à vos bontés pour moi. Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale pour le peu de temps que j'ai encore à vivre ; agréez le profond respect et le sincère attachement du vieux malade de Ferney.

L E T T R E C X X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

20 avril.

M A D A M E ,

1773. C'EST à présent plus que jamais que votre Majesté impériale est mon héroïne, et fort au-dessus de la majesté. Comment ! au milieu de vos négociations avec *Moustapha*, au milieu de vos nouveaux préparatifs pour le bien battre, quand la moitié de votre génie doit être vers la Pologne, et l'autre vers Bucharest, il vous reste encore un autre génie qui en fait plus que les membres de votre académie des sciences, et qui daigne donner à mon ingénieur les leçons qu'il attendait d'eux ? Combien avez-vous donc de génies ? ayez la bonté de me faire cette confiance. Je ne vous demande pas de me dire si vous irez assiéger Andrinople, fort aisé à prendre, tandis que les troupes autrichiennes s'empareront de la Servie et de la Bosnie. Ces secrets-là ne sont pas plus de ma compétence que le renvoi de nos chevaliers errans. Je me borne à rire quand je lis dans une de vos lettres que vous voulez les garder quelque temps dans vos Etats, pour qu'ils enseignent les belles manières dans vos provinces.

Le portail voûté, élevé sur la glace, et subsistant sur elle depuis quatre ans, me paraît un des miracles de votre règne ; mais c'est aussi un miracle de votre

climat. Je doute fort qu'on pût dans nos cantons élever un monument pareil : pour la bombe remplie d'eau, je pense qu'elle crèverait par une forte gelée, tout comme à Pétersbourg. 1773.

On dit que le thermomètre d'esprit de vin a été de cinquante degrés au-dessous de la congélation, cette année, dans votre résidence ; nous péririons, nous autres Suisses, si jamais le thermomètre descendait chez nous à vingt ; notre plus grand froid est à quinze et seize, et cette année il n'a pas atteint jusqu'à dix.

Je me flatte bien que vos bombes crèveront désormais sur les têtes des Turcs, et que M. le prince *Orlof* bâtira des arcs de triomphe, non pas sur la glace, mais dans l'Atmeidan de Stamboul. Et c'est alors que vous ferez naître en Grèce des *Phidias* comme des *Miltiades*.

Je crois qu'*Algarotti* se trompe, s'il dit que les Grecs inventèrent les arts. Ils en perfectionnèrent quelques-uns, et encore assez tard.

Il y avait d'ailleurs un vieux proverbe que les Chaldéens avaient instruit l'Egypte, et que l'Egypte avait enseigné la Grèce.

Les Grecs avaient été civilisés si tard, qu'ils furent obligés d'apprendre l'alphabet de Tyr, quand les Phéniciens vinrent commercer chez eux et y bâtir des villes. Ces Grecs se servaient auparavant de l'écriture symbolique des Egyptiens.

Une autre preuve de l'esprit peu inventif des Grecs, c'est que leurs premiers philosophes allaient s'instruire dans l'Inde, et que *Pythagore* même y apprit la géométrie.

C'est ainsi, Madame, que des philosophes étrangers viennent déjà prendre des leçons à Pétersbourg. 1773. Le grand homme qui prépara les voies dans lesquelles vous marchez, et qui fut le précurseur de votre gloire, disait avec grande raison que les arts fesaient le tour du monde, et circulaient comme le sang dans nos veines. Votre Majesté impériale paraît aujourd'hui forcée de cultiver l'art de la guerre, mais vous ne négligez point les autres.

Je ne croyais pas, il y a un mois, habiter encore le globe que vous étonnez. Je rends grâce à la nature qui a peut-être voulu que je vécaffé jusqu'au temps où vous ferez établie dans la patrie d'*Ophée* et de *Mars*, c'est-à-dire, dans quelques mois; mais ne me faites pas attendre plus long-temps. Il faut absolument que je parte pour le néant. Je mourrai en vous conservant le culte que j'ai voué à votre Majesté impériale. Que l'immortelle *Catherine* daigne toujours agréer mon profond respect, et conserver ses bontés au vieux malade de Ferney, qui l'idolâtre malgré son respect!

LETTRE

LETTRE CXXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétershof, ce 12^e juin.

MONSIEUR, je prends la plume pour vous donner avis que le maréchal de *Romanzof* a passé le Danube avec son armée le 11^e juin. Le général baron *Veismann* lui nettoya le chemin en culbutant le premier un corps de douze mille turcs. Les lieutenans généraux *Stoupichin* et *Potemkin* en firent autant de leur côté. Ceux-ci eurent affaire à dix-huit ou vingt mille musulmans dont ils envoyèrent bon nombre dans l'autre monde, pour en porter la nouvelle à ces dames polies de la part desquelles vous m'avez dit tant de choses flatteuses après les cinquante-deux accès de fièvre dont vous vous êtes, à mon très-grand contentement, tiré aussi heureusement qu'un jeune homme de vingt ans.

Chaque corps turc nous a laissé son camp, son artillerie, ses bagages. Voilà donc notre cher *Moustapha* en train d'être joliment tapé de nouveau, après avoir négocié et rompu deux congrès consécutifs, et avoir joui de diverses armistices pendant près d'un an. Cet honnête homme-là ne fait point profiter des circonstances. Il n'est pas douteux que vous ferez témoin oculaire de la fin de cette guerre. J'espère que le passage du Danube y contribuera, il nous donnera la

Corresp. de l'impér. de R... etc.

S

1773. — joie de rendre le sultan plus traitable, et nous laissons bavarder les Velches. Leurs nouvelles méritent bien peu d'attention : ils ont débité que j'avais demandé trente mille tartares au kan, et qu'il me les avait refusés. Je n'ai jamais pensé à pareille absurdité, et je doute fort que M. de *Saint-Priest* l'ait mandé à sa cour, comme on l'affure; parce qu'ordinairement les ambassadeurs sont réputés avoir au moins le sens commun.

Le froid qu'on a senti ici cet hiver a été moindre que celui de la Sibérie, qu'on fait monter à un degré fabuleux, sur-tout à Irkustka. Je suis tentée de n'y pas ajouter plus de foi qu'aux sentimens d'*Algarotti* sur la Grèce. Vous m'avez tirée d'erreur en quatre mots : me voilà convaincue que ce n'est pas en Grèce que les arts ont été inventés. J'en suis fâchée pourtant, car j'aime les Grecs malgré tous leurs défauts.

Portez-vous bien, conservez-moi votre amitié, et soyez assuré de tous mes sentimens pour vous. Réjouissons-nous ensemble du passage du Danube : Il ne fera pas si célèbre que celui du Rhin par *Louis XIV*, mais il est plus rare, les Russes ne l'ayant franchi de huit cents ans, à ce que disent nos antiquaires.

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 août.

MADAME,

1773. IL faudrait que les jours eussent à Pétersbourg plus de vingt-quatre heures, pour que votre Majesté impériale eût seulement le temps de lire tout ce qu'on lui écrit de l'Europe et de l'Asie. Pour la fatigue de répondre à tout cela, je ne la connais pas.

Je voulais, moi chétif, moi mourant, prendre la liberté de vous écrire touchant les fausses nouvelles qu'on nous débite sur votre guerre renouvelée avec ce *Moustapha*, de vous parler du mariage de monseigneur votre fils, du voyage de madame la princesse de *Darmstadt*, qui est après vous ce que l'Allemagne a vu naître de plus parfait; j'allais même jusqu'à vous dire que *Diderot*, qui n'est pas velche, est le plus heureux des Français, puisqu'il va à votre cour. Je voulais vous parler des dernières volontés d'*Helvétius* dont on dédie l'ouvrage posthume à votre Majesté. Je pouvais mon indiscrétion jusqu'à vous dire que je ne suis point du tout de son avis sur le fond de son livre. Il prétend que tous les esprits sont nés égaux; rien n'est plus ridicule. Quelle différence entre certaine souveraine et ce *Moustapha* qui a fait demander à M. de *Saint-Priest* si l'Angleterre est une île?

1773. Je voulais être assez hardi pour parler à fond du passage du Danube. Je voulais demander si *Falconet-Phidias* placera la statue de *Catherine II*, la seule vraie *Catrine*, ou sur une des Dardanelles ou dans l'Atmeidan de Stamboul; mais considérant qu'elle n'a pas un moment à perdre, et craignant de l'importuner, je n'écris rien.

Je me borne à lever les mains vers l'étoile du Nord; je suis de la religion des Sabéens: ils adoraient une étoile.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 août.

MADAME,

QUE votre Majesté impériale me laisse d'abord baiser votre lettre de Pétershof, du 30 juin de votre chronologie grecque, qui n'est pas meilleure que la nôtre; mais de quelque manière que nous supputions les temps, vous comptez vos jours par des victoires; vous savez combien elles me sont chères. Il me semble que c'est moi qui ai passé le Danube. Je monte à cheval dans mes rêves, et je vais le grand galop à Andrinople. Je ne cesserai de vous dire qu'il me paraît bien étonnant, bien inconséquent, bien triste, bien mal de toute façon, que vos amis, l'impératrice-reine, et l'empereur des Romains, et le héros du Brandebourg, ne fassent pas le voyage

de Constantinople avec vous. Ce serait un amusement de trois ou quatre mois tout au plus, après quoi vous vous arrangeriez ensemble comme vous vous êtes arrangés en Pologne. 1773.

Je demande bien pardon à votre Majesté; mais cette partie de plaisir sur la Propontide me paraît si naturelle, si facile, si agréable, si convenable, que je suis toujours stupéfait que les trois puissances aient manqué une si belle fête. Vous me direz, Madame, que je pourrai jouir de cette satisfaction avec le temps; mais permettez-moi de vous représenter que je suis très-pressé, que je n'ai que deux jours à vivre, et que je veux absolument voir cette aventure avant de mourir. L'auguste *Catherine* ne peut-elle pas dire amicalement à l'auguste *Marie-Thérèse*: „ Ma „ chère *Marie*, songez donc que les Turcs sont „ venus deux fois assiéger Vienne, songez que vous „ laissez passer la plus belle occasion qui se soit „ présentée depuis *Ortogul* ou *Ortogrul*, et que si on „ laisse respirer les ennemis du saint nom chrétien „ et de tous les beaux arts, ces maudits Turcs deviendront peut-être plus formidables que jamais. Le „ chevalier de *Tott* qui a beaucoup de génie, quoi- „ qu'il ne soit point ingénieur, fortifiera toutes leurs „ places sur la mer Egée et sur le Pont-Euxin. „ Quoique *Moustapha* et son grand-visir ignorent „ que ces deux petites mers se soient jamais appelées „ Pont-Euxin et mer Egée, les janissaires et les „ levantis se disciplineront. Voilà notre ami *Ali-Bey* „ mort, *Moustapha* va être maître absolu de ce beau „ pays de l'Égypte qui adorait autrefois des chats, „ et qui ne connaît point *S^t Jean Népomucène*.

1773. „ Profitons d'un moment favorable qui reste encore;
 „ Russes, Autrichiens, Prussiens, fondons sur ces
 „ ennemis de l'Eglise grecque et latine. Nous accor-
 „ derons au roi de Prusse, qui ne se soucie d'aucune
 „ Eglise, une ou deux provinces de plus, et allons
 „ souper à Constantinople. „

Certainement l'auguste *Catherine* fera un discours plus éloquent et plus pathétique; mais y a-t-il rien de plus raisonnable et de plus plausible? Cela ne vaut-il pas mieux que mes chars de *Cyrus*? Hélas! l'idée de cette croisade ne réussira pas mieux que celle de mes chars; vous ferez la paix, Madame, après avoir bien battu les Turcs: vous aurez quelques avantages de plus, mais les Turcs continueront d'enfermer les femmes, et d'être les amis des Velches, tout galans que sont ces Velches.

Je ne suis donc qu'à moitié satisfait.

Mais ce n'est pas à moitié que je suis l'adorateur de votre Majesté impériale, c'est avec la fureur de l'enthousiasme; qu'elle pardonne ma rage à mon profond respect.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXXI.

DE L'IMPERATRICE.

Le 15 septembre.

1773. MONSIEUR, je vais satisfaire aux demandes que vous ne m'avez point faites, mais que vous m'indiquez dans votre lettre du 10 août; je répondrai aussi à celle du 12 de ce mois que j'ai reçue en même temps. Cela vous annonce une dépêche longue à faire bâiller, en réponse à vos charmantes, mais très-courtes lettres; jetez la mienne au feu si vous voulez; mais souvenez-vous que l'ennui est de mon métier, et qu'il se trouve ordinairement à la suite des rois. Pour le raccourcir donc, j'entre en matière.

M. de *Romansch*, au lieu d'établir ses foyers dans l'Atmeidan de Stamboul, selon vos souhaits, a jugé à propos de rebrousser chemin, parce que, dit-il, il n'a pas trouvé à dîner aux environs de Silistrie, et que la marmite du visir était encore à Schiumla. Cela se peut, mais il devait prévoir au moins qu'il devait dîner sans compter sur son hôte. Je range ce fait parmi les fautes d'orthographe; et je m'en console par la conversation de madame la landgrave de *Darmstadt* qui est douée d'une ame forte et mâle, d'un esprit élevé et cultivé. La quatrième de ses filles va épouser mon fils; la cérémonie des noces est fixée au ²⁹ septembre.
10 octobre.

Comme chef de l'Eglise grecque, je ne puis vous
1773. laisser ignorer la conversion de cette princesse, opérée
par les soins, le zèle et la persuasion de l'évêque
Platon, qui l'a réunie au giron de l'Eglise catholique-
universelle-grecque, seule vraie croyante, établie en
Orient. Réjouissez-vous de notre joie, et que cela
vous serve de consolation dans un temps où votre
Eglise latine est affligée, divisée, et occupée de
l'extinction mémorable de la compagnie de *Jésus*.

A la fuite du prince héréditaire de *Darmstadt*, j'ai
eu le plaisir de voir arriver *M. Grimm*. Sa conver-
sation est un délice pour moi; mais nous avons
encore tant de choses à nous dire, que jusqu'ici nos
entretiens ont eu plus de chaleur que d'ordre et de
suite. Nous avons beaucoup parlé de vous. Je lui ai
dit, ce que vous avez oublié peut-être, que vos
ouvrages m'avaient accoutumée à penser.

J'attendais *Diderot* d'un moment à l'autre; mais je
viens d'apprendre, à mon grand regret, qu'il est
tombé malade à *Duisbourg*. L'Histoire politique et
philosophique du commerce des Indes me donne une
très-grande aversion pour les conquérans du nouveau
monde, et m'a empêché, jusqu'à ce moment, de
lire l'ouvrage posthume d'*Helvetius*. Je n'en ai pas
d'idée; mais il est bien difficile d'imaginer que
Pierre le sauvage, porte-faix dans les rues de Londres,
dont j'ai le tableau peint par le fils de *Phidias-Falconet*,
soit né avec les mêmes facultés des premiers hommes
de ce siècle.

Je n'oserais citer le seigneur *Moustapha*, mon ennemi
et le vôtre, parce que *M. de Saint-Priest*, qui a vécu à
Paris, et qui par conséquent a de l'esprit comme

quatre, prétend qu'il en a prodigieusement. Mais à
propos de *Moustapha*, j'ai à vous dire que *Lameri*,
votre protégé, a débuté dans le tragique par *Orosmane*,
et dans le comique par le rôle du fils du Père de
famille, avec un égal succès. 1773.

Je vous rends mille grâces de la belle harangue
que vous me composez pour inviter les cours coopé-
rantes dans les affaires de Pologne à souper au férial.
Je l'emploierai volontiers; mais je fais d'avance que
la dame à qui vous voulez que je l'adresse, a un
chérubin indomptable, assis sur le trépied de la
politique, et qui, par sa lenteur et l'obscurité de
ses oracles, détruirait l'effet des plus belles harangues
du monde, quelque grandes que fussent les vérités
qu'elles pussent contenir. D'ailleurs, il y a des gens
qui n'aiment que ce qu'ils ont inventé, et qui sacri-
fient tout aux idées reçues.

Je souhaite sans doute la paix, et pour y parvenir
il ne me reste qu'à faire la guerre aussi long-temps
que les choses resteront en cet état: vous aurez au
moins l'espérance de voir finir la captivité des dames
turques.

C'est avec tous les sentimens que vous me con-
naissez, et avec la plus vive reconnaissance de tout
ce que votre amitié vous dicte pour moi, que je
ne cesserai de vous souhaiter l'âge de *Mathusalem*, ou
du moins celui de cet anglais qui fut gai et bien
portant jusqu'à cent soixante-seize ans. Imité-le,
vous qui êtes inimitable.

C A T E R I N E.

LETTRE CXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier novembre.

MADAME,

1773. — JE vois par la lettre du vingt-six septembre, dont votre Majesté impériale m'honore, que *Diderot* est tombé malade sur les frontières de la Hollande. Je me flatte qu'il est actuellement à vos pieds; vous avez plus d'un français enthousiaste de votre gloire. S'il y en a quelques-uns qui sont pour *Moustapha*, j'ose croire que ceux qui sont dévots à sainte *Catherine* valent bien ceux qui se sont faits turcs. Il est vrai que *Diderot* et moi nous n'entrons point dans des villes par un trou comme des étourdis; nous ne nous faisons point prendre prisonniers comme des fots; nous ne nous mêlons point de l'artillerie où nous n'entendons rien. Nous sommes des missionnaires laïques qui prêchons le culte de sainte *Catherine*, et nous pouvons nous vanter que notre Eglise est assez universelle.

J'avoue, à ma honte, que j'ai échoué dans le projet de ma croisade. J'aurais voulu que madame la grande duchesse eût été rebaptisée dans l'église de Sainte-Sophie, en présence du prophète *Grimm*; et que votre auguste alliée eût établi des tribunaux de chasteté tant qu'elle aurait voulu dans la Bosnie

et dans la Servie. *Pierre l'hermite* était pour le moins aussi chimérique que moi, et cependant il réussit; mais aussi il faut considérer qu'il était moine; la grâce de DIEU l'assistait, et elle m'a manqué tout net. Si je n'ai pas la grâce, j'ai du moins la raison en ma faveur.

Sérieusement, Madame, il me paraît absurde qu'on ait eu un si beau coup à faire et qu'on l'ait manqué; je suis persuadé que la postérité s'en étonnera. N'ai-je pas entendu dire qu'avant la campagne du Pruth, un ambassadeur demandant à *Pierre I*, où il prétendait établir le siège de son empire, il répondit, à Constantinople. Sur ce pied-là, je disais, *Catherine la grande*, ayant réparé si bien le malheur de *Pierre le grand*, accomplira sans doute son dessein; et l'auguste *Marie-Thérèse*, dont la capitale a été assiégée deux fois par les Turcs, contribuera de tout son pouvoir à cette sainte entreprise. Je me suis trompé en tout; elle a pardonné aux Turcs en bonne chrétienne, et le roi de Prusse, roi des calvinistes, a été le seul prince qui ait protégé les jésuites, lorsque le bon homme *S^t Pierre* a exterminé le bon homme *S^t Ignace*: que peut dire à cela le prophète *Grimm*?

Il faut que M. de *Saint-Priest* ait bien raison, et que *Moustapha* ait un esprit bien supérieur, puisqu'il a su engager les meilleurs chrétiens du monde dans ses intérêts, et réunir à la fois en sa faveur les Français et les Allemands.

Le roi de Prusse dit toujours que vous battriez *Moustapha* toute seule; que vous n'avez besoin de personne; je le veux croire; mais vos Etats ne

— font pas tous aussi peuplés qu'ils sont immenses; 1773. le temps, la fatigue et les combats diminuent les armées, et avant que la population soit proportionnée à l'étendue des terres, il faut des siècles. C'est-là ce qui fait ma peine; je vois que le temps est toujours trop court pour les grandes ames. Ce n'est pas à un barbouilleur inutile qu'il faut de longues années, c'est à une héroïne née pour changer la face du monde. Elle est encore dans la fleur de son âge, je voudrais que DIEU lui envoyât des lettres-patentes contre-signées *Mathusalem*, pour mettre ses Etats au point où elle les veut. On dit que des corps de turcs ont été bien battus, c'est une grande consolation pour *Pierre l'hermite*.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable.

L E T T R E C X X X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 30 décembre.

M A D A M E ,

L E roi de Prusse me fait l'honneur de me mander, du 10 décembre, que votre armée a battu celle du grand-visir, et que Silistrie est prise. Il ajoute que le grand-visir s'est enfui à Andrinople avec le grand étendard de *Mahomet*.

Je suppose qu'un roi n'est jamais trompé quand il écrit des nouvelles; et dans cette supposition je suis prêt de mourir de joie, au lieu de mourir de 1773. vieillesse, comme on me l'annonçait tout à l'heure, avant que je reçusse la lettre du roi de Prusse.

Mort ou vif, il est bien fâcheux d'être si loin des merveilles de votre règne, et M. *Diderot* est un heureux homme; mais aussi il mérite son bonheur. Pour moi j'expire dans le désespoir de n'avoir pu voir mon héroïne qui fera celle du monde entier, et de n'avoir pu lui présenter mon très-profond et très-inutile respect.

L E T T R E C X X X I V .

D E L' I M P E R A T R I C E .

Le 27 décembre.
7 de janvier.

M O N S I E U R , le philosophe *Diderot* dont la fanté est encore chancelante, restera avec nous jusqu'au 1774. mois de février qu'il retournera dans sa patrie; *Grimm* pense aussi partir vers ce temps-là. Je les vois très-souvent, et nos conversations ne finissent pas. Ils pourront vous dire, Monsieur, le cas que je fais de *Henri IV*, de la *Henriade*, et de l'auteur de tant d'autres écrits qui ont illustré notre siècle.

Je ne fais s'ils s'ennuyent beaucoup à Pétersbourg, mais pour moi je leur parlerais toute ma vie sans m'en lasser. Je trouve à *Diderot* une imagination

1774. intarissable, et je le range parmi les hommes les plus extraordinaires qui aient existé. S'il n'aime pas *Mouftapha*, comme vous me le mandez, au moins je suis sûre qu'il ne lui veut point de mal; la bonté de son cœur ne lui permettrait pas, malgré l'énergie de son esprit, et le penchant que je lui vois de faire incliner la balance de mon côté.

Eh bien, Monsieur, il faut se consoler de ce que le projet de votre croisade a échoué, et supposer que vous avez eu affaire à de bonnes âmes auxquelles on ne peut accorder cependant l'énergie de *Diderot*.

Comme chef de l'Eglise grecque, je ne puis en bonne foi vous laisser dans l'erreur sans vous reprendre. Vous auriez voulu que la grande duchesse eût été rebaptisée dans Sainte-Sophie. Rebaptisée, dites-vous? ah! Monsieur, l'Eglise grecque ne rebaptise point; elle regarde comme très-bon et très-authentique tout baptême administré dans les autres communions chrétiennes. La grande duchesse, après avoir prononcé en langue russe la profession de foi orthodoxe, a été reçue dans le sein de l'Eglise au moyen de quelques signes de croix avec de l'huile odoriférante qu'on lui a administrée en grande cérémonie; ce qui chez vous, comme chez nous, s'appelle confirmation. A cette occasion on impose un nom, mais sur ce dernier point nous sommes plus chiches que vous qui en donnez par douzaine; ici on n'en prend qu'un seul, et cela nous suffit.

Vous ayant mis au fait de ces choses importantes, je continue de répondre à votre lettre du premier novembre. Vous saurez à présent, Monsieur, qu'un corps détaché de notre armée, après avoir passé le

Danube au mois d'octobre, battit un corps de turcs très-considérable, et fit prisonnier un bacha à trois queues qui le commandait. 1774.

Cet événement aurait pu avoir des suites, mais le fait est (chose dont vous ne ferez pas content peut-être) qu'il n'en eût pas; de sorte que *Mouftapha* et moi nous nous trouvons à peu-près dans la situation où nous étions il y a six mois, à cela près qu'il est attaqué d'un asthme, et que je me porte bien. Il se peut que ce sultan soit un esprit supérieur, mais il n'en est pas moins battu pour cela depuis cinq ans, malgré les conseils de M. de *Saint-Priest* et les instructions du chevalier *Tott*, qui se tuera à force de fondre des canons et d'exercer des canonniers. Il a beau être vêtu de castans et d'hermines, l'artillerie turque n'en fera pas meilleure et mieux servie; mais toutes ces choses sont des enfantillages auxquels on donne beaucoup plus d'importance qu'ils ne méritent. Je ne fais où j'ai lu que ces tours d'esprit sont naturels aux Velches.

Adieu, Monsieur, portez-vous bien, et foyez assuré que personne ne fait plus de cas de votre amitié que moi.

LETTRE CXXXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{8}{17}$ janvier.

— 1774. MONSIEUR, je pense que les nouvelles que le roi de Prusse vous a données de la défaite du visir et de la prise de Silistrie lui sont venues de Pologne, le pays, après la France, où l'on débite les plus fausses. Je m'attends à voir les oisifs fort occupés d'un voleur de grand chemin qui pille le gouvernement d'Orembourg, et qui tantôt, pour effrayer les payfans, prend le nom de *Pierre III*, et tantôt celui de son employé. Cette vaste province n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur; la partie montagneuse est occupée par des tartares nommés *Baschkis*, pillards depuis la création du monde. Le pays plat est habité par tous les vauriens dont la Russie a jugé à propos de se défaire depuis quarante ans, ainsi que l'on a fait à peu-près dans les colonies de l'Amérique pour les pourvoir d'hommes.

Le général *Bibikof* est allé avec un corps de troupes pour rétablir la tranquillité là où elle est troublée. A son arrivée à *Casan*, qui est à sept cents verstes (ou cent lieues d'Allemagne) d'Orembourg, la noblesse de ce royaume vint lui offrir de se joindre à ses troupes avec quatre mille hommes bien armés, bien montés, et entretenus à leurs dépens. Il accepta leur

leur offre. Cette troupe seule est plus qu'en état de remettre l'ordre dans le gouvernement limitrophe. 1774.

Vous jugez bien que cette incartade de l'espèce humaine ne dérange en rien le plaisir que j'ai de m'entretenir avec *Diderot*. C'est une tête bien extraordinaire que la sienne; la trempée de son cœur devrait être celle de tous les hommes; mais enfin, comme tout est au mieux dans ce meilleur des mondes possibles, et que les choses ne sauraient changer, il faut les laisser aller leur train, et ne pas se garnir le cerveau de prétentions inutiles. La mienne fera toujours de vous témoigner ma reconnaissance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez.

CATERINE.

LETTRE CXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 février.

MADAME,

LA lettre du 19 janvier dont votre Majesté impériale m'honore, m'a transporté en esprit à Orembourg, et m'a fait connaître *M. Pugatschef*; c'est apparemment le chevalier de *Tott* qui a fait jouer cette farce; mais nous ne sommes plus aux temps des *Démétrius*, et telle pièce de théâtre qui réussissait, il y a deux cents ans, est sifflée aujourd'hui. Si quelque prétendu inca venait au Pérou se dire fils ou petit-fils du soleil, je doute qu'il fût reconnu pour tel, quand même il

Corresp. de l'impér. de R... etc.

T

ferait annoncé par des jésuites, et quand ils feraient
 1774. valoir des prophéties en sa faveur.

Votre Majesté ne paraît pas trop inquiète de l'équipée de M. *Pugatschef*. Je croyais que la province d'Orembourg était le plus agréable pays de votre empire, que les Persans y avaient apporté tous leurs trésors pendant leurs guerres civiles, qu'on ne songeait qu'à s'y réjouir, et il se trouve que c'est un pays barbare, rempli de vagabonds et de scélérats. Vos rayons ne peuvent pas pénétrer par-tout en même temps : un empire de deux mille lieues en longitude ne se police qu'à la longue. Cela me confirme dans mon idée de l'antiquité du monde. J'en demande pardon à la Genèse, mais j'ai toujours pensé qu'il a fallu cinq ou six mille ans, avant que la horde juive sût lire et écrire ; et je soupçonne qu'*Hercule* et *Thésée* n'auraient pas été reçus dans votre académie de Pétersbourg. Un jour viendra que la ville d'Orembourg fera plus peuplée que Pékin, et qu'on y jouera des opéra-comiques.

En attendant, je me flatte que vous vous amusez, Madame, à battre le nouveau sultan, ou que vous lui dicterez des conditions de paix, telles que les anciens Romains en imposaient aux anciens rois de Syrie. Cependant, chargée du poids immense de la guerre contre un vaste empire, et du gouvernement de votre empire, encore plus vaste, voyant tout, faisant tout par vous-même, vous trouvez encore du temps pour converser avec notre philosophe *Diderot*, comme si vous étiez désœuvrée.

Je n'ai jamais eu la consolation de voir cet homme unique ; il est la seconde personne de ce monde avec

qui j'aurais voulu m'entretenir : il me parlerait de votre Majesté : Majesté ! ce n'est pas cela que je
 1774. veux dire, c'est de votre supériorité sur les êtres pensans ; car je compte les autres êtres pour rien. Je vous demande donc, Madame, votre protection auprès de lui. Ne peut-il pas se détourner d'une cinquantaine de verstes pour venir me prolonger la vie en me contant ce qu'il a vu et entendu à Pétersbourg.

S'il ne vient pas sur le bord du lac de Genève, j'irai moi-même faire enterrer sur le bord du lac Ladoga ; il faut que je voye votre nouvelle création, je suis las de toutes les autres.

Je me mets à vos pieds avec adoration de latrie.

L E T T R E C X X X V I I.

D E L' I M P E R A T R I C E.

Le 13 mars.

Monsieur, les gazettes seules font beaucoup de bruit du brigand *Pugatschef*, lequel n'est en relation directe ni indirecte avec M. de *Tott*. Je fais autant de cas des canons fondus par l'un que des entreprises de l'autre. M. *Pugatschef* et M. de *Tott* ont cependant cela de commun, que le premier file tous les jours sa corde de chanvre, et que l'autre s'expose à chaque instant au cordon de soie.

Diderot est parti pour retourner à Paris. Nos conversations ont été très-fréquentes, et sa visite m'a fait un très-grand plaisir. On ne rencontre pas souvent

1774. de tels hommes. Il a eu de la peine à nous quitter; le seul attachement à sa famille l'a séparé de nous. Je lui manderai le désir que vous avez de le voir. Il s'arrêtera quelque temps à la Haie. Cette lettre répond à la vôtre du 4 mars, vieux style. Je n'ai pour le présent rien d'intéressant à vous mander; mais je ne laisserai pas de vous répéter les sentimens d'estime, d'amitié et de considération que vous m'avez inspirés depuis long-temps.

C A T E R I N E.

L E T T R E C X X X V I I I

D E M. D E V O L T A I R E.

9 août.

M A D A M E,

J E suis positivement en disgrâce à votre cour. Votre Majesté impériale m'a planté là pour *Diderot*, ou pour *Grimm*, ou pour quelque autre favori: vous n'avez eu aucun égard pour ma vieillesse; passe encore si votre Majesté était une coquette française; mais comment une impératrice victorieuse et législatrice peut-elle être si volage?

Je me suis brouillé pour vous avec tous les Turcs, et même encore avec M. le marquis *Pugatschef*; et votre oubli est la récompense que j'en reçois. Voilà qui est fait, je n'aimerai plus d'impératrice de ma vie.

Je songe cependant que j'aurais bien pu mériter ma disgrâce. Je suis un petit vieillard indiscret, qui me suis laissé toucher par les prières d'un de vos

1774. sujets nommé *Rose*, livonien de nation, marchand de profession, déiste de religion, qui est venu apprendre la langue française à Ferney; peut-être n'a-t-il pu mériter vos bontés que j'osais réclamer pour lui.

Je m'accuse encore de vous avoir ennuyée par le moyen d'un français dont j'ai oublié le nom, qui se vantait de courir à Pétersbourg pour être utile à votre Majesté, et qui, sans doute, a été fort inutile.

Enfin, je me cherche des crimes pour justifier votre indifférence. Je vois bien qu'il n'y a point de passion qui ne finisse. Cette idée me ferait mourir de dépit, si je n'étais tout prêt de mourir de vieillesse.

Que votre Majesté, Madame, daigne donc recevoir cette lettre comme ma dernière volonté, comme mon testament.

Signé votre admirateur, votre délaissé, votre vieux russe de Ferney.

L E T T R E C X X X I X.

D E L' I M P E R A T R I C E.

Le 17 d'août.

M O N S I E U R, quoique très-plaisamment vous prétendiez être en disgrâce à ma cour, je vous déclare que vous ne l'êtes point: je ne vous ai planté là ni pour *Diderot*, ni pour *Grimm*, ni pour tel autre favori. Je vous révère tout comme par le passé; et quoi qu'on vous dise de moi, je ne suis ni volage ni inconstante.

Le marquis de *Pugatschef* m'a donné du fil à

1774. retordre cette année; j'ai été obligée pendant plus de six semaines de m'occuper de cette affaire avec une attention non interrompue, et puis vous me grondez, et me dites que de votre vie vous ne voulez plus aimer d'impératrice. Cependant il me semble que pour avoir fait une si jolie paix avec les Turcs, vos ennemis et les miens, je méritais de votre part quelque indulgence et point de haine.

Malgré mes occupations, je n'ai point oublié l'affaire de *Rose* le livonien, votre protégé. Son fauf-conduit n'a pu être expédié à Lubeck comme vous le désiriez, parce que *Rose*, outre ses dettes, s'est sauvé de prison, et qu'il a emporté quelques milliers de roubles à différentes personnes: il ferait remis tout de suite en prison, malgré les fauf-conduits qui ne sont guère en usage chez nous. Je n'ai point reçu d'autres lettres depuis plusieurs mois, que celle au sujet de ce *Rose*; et par conséquent, je n'ai aucune connaissance du français dont vous me parlez dans votre lettre du 9 de ce mois.

Mais en vérité, Monsieur, j'aurais envie de me plaindre à mon tour des déclarations d'extinction de passion que vous me faites, si je ne voyais, à travers votre dépit, tout l'intérêt que l'amitié vous inspire encore pour moi.

Vivez, Monsieur, et raccommodez-vous; car aussi-bien il n'y a pas de quoi nous brouiller: j'espère bien que dans un codicile en ma faveur vous rétracterez ce prétendu testament si peu galant. Vous êtes bon russe, et vous ne sauriez être l'ennemi de

C A T E R I N E.

LETTRE CXL.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 6 octobre.

MADAME,

L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.

J E pardonne à votre Majesté impériale, et je rentre dans vos chaînes. Ni le grand turc ni moi nous ne gagnerions rien à être en colère contre vous; mais je mettrais, si j'osais, une condition au pardon que j'accorde si bénévolement à votre Majesté; ce serait de savoir si le marquis *Pugatschef* est agent ou instrument. Je n'ai pas l'impertinence de vous demander son secret; je ne crois pas le Marquis instrument d'*Achmet IV* qui choisissait si mal les siens, et qui, probablement, n'avait rien de bon à choisir. *Pugatschef* ne servait pas le pape *Ganganelli*, qui est allé trouver *S^t Pierre* avec un passe-port de *S^t Ignace*. Il n'était aux gages ni du roi de la Chine, ni du roi de Perse, ni du grand mogul. Je dirai donc avec circonspection à ce *Pugatschef*: Monsieur, êtes-vous maître ou valet? agissez-vous pour votre compte ou pour celui d'un autre? Je ne vous demande pas qui vous emploie, mais seulement si vous êtes employé: quoi qu'il en soit, Monsieur le marquis, j'estime que vous finirez par

1774. être pendu. Vous le méritez bien ; car vous êtes non-seulement coupable envers mon auguste impératrice qui vous ferait peut-être grâce, mais vous l'êtes envers tout l'empire qui ne vous pardonnera pas. Laissez-moi maintenant reprendre le fil de mon discours avec votre souveraine.

Madame, quoi ! dans le temps que vous êtes occupée du sultan, du grand-visir, de son armée détruite, de vos triomphes, de votre paix si glorieuse et si utile, de vos grands établissemens, et même de *Pugatschef*, vous baissez les yeux sur le livonien *Rose* ! Vous avez deviné que c'est un escroc, un fripon. Votre Majesté clairvoyante a très-bien deviné, et j'étais un imbécille de m'être laissé séduire par sa face rebondie.

Je ne puis, cette année, grossir la foule des Européens et des Asiatiques qui viennent contempler l'admirable autocratrice, victorieuse, pacificatrice, législatrice. La saison est trop avancée ; mais je demande à votre Majesté la permission de venir me mettre à ses pieds l'année prochaine, ou dans deux ans ou dans dix. Pourquoi n'aurais-je pas le plaisir de me faire enterrer dans quelque coin de Pétersbourg, d'où je puisse vous voir passer et repasser sous vos arcs de triomphe, couronnée de lauriers et d'oliviers ?

En attendant, je me mets à vos pieds, de mon trou de Ferney, en regardant votre portrait avec des yeux toujours étonnés et un cœur toujours plein de transport.

Le vieux malade.

LETTRE CXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 octobre.

MADAME,

MON impertinence ne fatigue pas aujourd'hui votre Majesté impériale pour la large face du livonien *Rose*, ni pour celle de l'avocat *Duménil* qui voulait vous aider à faire des lois par le conseil de son parrain. Il s'agit aujourd'hui d'un jeune gentilhomme, bon géomètre, bon ingénieur, ayant des mœurs et du courage ; il se nomme de *Murnan* : sa famille est de la province où je suis. Il est fortement recommandé à *M. Euler* que vous honorez de votre protection. Tous ses maîtres rendent de lui le témoignage le plus avantageux.

Votre Majesté ne doit point être surprise qu'il désire passionnément d'entrer à votre service. Tout ce qui doit affliger ce jeune officier, c'est que vous ayez sitôt accordé la paix au sultan ; car il aurait bien voulu lever le plan de Constantinople, et contrecarrer le chevalier de *Tott*.

Il ne m'appartient pas d'oser vous présenter personne ; mais enfin votre Majesté ne peut m'empêcher d'être très-jaloux de tous ceux qui ont vingt-cinq ans, qui peuvent aller sur la Néva et sur le Bosphore, qui peuvent vous servir de la tête et de la main, et

1774. qui seront prédestinés, si par hasard ils sont tués à votre service. Il est bien dur de vivre au coin de son feu en pareil cas.

Je me mets tristement aux pieds de votre Majesté impériale, comme un vieux fuisse inutile.

L E T T R E C X L I I

D E L' I M P E R A T R I C E.

Le $\frac{22}{3}$ octobre.
novembre.

VOLONTIERS, Monsieur, je satisfais votre curiosité sur le comte de *Pugatschef* : ce me sera d'autant plus aisé qu'il y a un mois qu'il est pris, ou pour parler plus exactement, qu'il a été lié et garrotté par ses propres gens dans la plaine inhabitée entre le Volga et le Jaïck, où il avait été chassé par les troupes envoyées contre eux de toutes parts. Privés de nourriture et de moyens pour se ravitailler, ses compagnons, excédés d'ailleurs des cruautés qu'il commettait, et espérant obtenir leur pardon, le livrèrent au commandant de la forteresse du Jaïck qui l'envoya à Sinbirsk au général comte *Panin*. Il est présentement en chemin pour être conduit à Moscou. Amené devant le comte *Panin*, il avoua naïvement dans son premier interrogatoire, qu'il était cosaque du Don, nomma l'endroit de sa naissance, dit qu'il était marié à la fille d'un cosaque du Don, qu'il avait trois enfans, que dans ces troubles il avait épousé une

autre femme, que ses frères et ses neveux servaient dans la première armée, que lui-même avait 1774. fervi, les deux premières campagnes, contre la Porte, etc. etc.

Comme le général *Panin* a beaucoup de cosaques du Don avec lui, et que les troupes de cette nation n'ont jamais mordu à l'hameçon de ce brigand, tout ceci fut bientôt vérifié par les compatriotes de *Pugatschef*. Il ne fait ni lire ni écrire, mais c'est un homme extrêmement hardi et déterminé. Jusqu'ici il n'y a pas la moindre trace qu'il ait été l'instrument de quelque puissance, ni qu'il ait suivi l'inspiration de qui que ce soit. Il est à supposer que M. *Pugatschef* est maître brigand, et non valet d'ame qui vive.

Je crois qu'après *Tamerlan*, il n'y en a guère eu qui ait plus détruit l'espèce humaine. D'abord il se fait pendre sans rémission ni autre forme de procès toutes les races nobles, hommes, femmes et enfans, tous les officiers, tous les soldats qu'il pouvait attraper : nul endroit où il a passé n'a été épargné : il pillait et sacageait ceux-mêmes qui, pour éviter ses cruautés, cherchaient à se le rendre favorable par une bonne réception : personne n'était devant lui à l'abri du pillage, de la violence et du meurtre.

Mais ce qui montre bien jusqu'où l'homme se flatte, dès qu'il ose concevoir quelque espérance. Il s'imagine qu'à cause de son courage, je pourrais lui faire grâce, et qu'il ferait oublier ses crimes passés par ses services futurs. S'il n'avait offensé que moi, son raisonnement pourrait être juste, et je lui pardonnerais ; mais cette cause est celle de l'empire qui a ses lois.

1774. Vous voyez par là, Monsieur, que *Duménil*, avocat, dont je n'ai jamais entendu parler, malgré les avis de son parrain est venu trop tard pour légiflater. *M. la Rivière* même qui nous supposait, il y a six ans, marcher à quatre pattes, et qui très-poliment s'était donné la peine de venir de la Martinique pour nous dresser sur nos pieds de derrière, n'était plus à temps.

Quant au baise-main des prêtres sur lequel vous me questionnez, je vous dirai que c'est un usage de l'Eglise grecque, établi, je pense, presque avec elle. Depuis dix ou douze ans les prêtres commencent à retirer leurs mains, les uns par politesse, les autres par humilité. Ainsi ne vous gendarmez pas trop contre un ancien usage qui s'abolit peu à peu.

Je ne fais pas aussi si vous trouveriez beaucoup à me gronder sur ce que, dès ma quatorzième année, je me suis conformée à cet usage établi. En tout cas, je ne ferais pas la seule qui mériterais de l'être. Si vous venez ici, et si vous vous y faites prêtre, je vous demanderai votre bénédiction; et quand vous me l'aurez donnée, je baisera de bon cœur cette main qui a écrit tant de belles choses et tant de vérités utiles. Mais pour que vous sachiez où me trouver, je vous avertis que cet hiver je m'en vais à Moscou. Adieu; portez-vous bien.

C A T E R I N E.

L E T T R E C X L I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 16 décembre.

M A D A M E,

1774. C'ETAIT donc un diable d'homme que ce marquis de *Pugatschef*? et il faut que le divan soit bien bête pour ne lui avoir pas envoyé quelque argent. Il ne savait donc pas plus écrire que *Gengis-kan* et *Tamerlan*. Il y a eu même, dit-on, des gens qui ont fondé des religions sans pouvoir seulement signer leur nom. Tout cela n'est pas à l'honneur de la nature humaine: ce qui lui fait honneur, c'est votre magnanimité. Votre Majesté impériale donne de grands exemples qui sont déjà suivis par le prince votre fils. Il vient de donner une pension à un jeune homme de mes amis nommé *M. de la Harpe*, qu'il ne connaît que par son mérite trop méconnu en France. De tels bienfaits répandus à propos, enflent la bouche de la Renommée, et passent à la postérité.

Je crois que votre Majesté, qui fait lire et écrire, va reprendre le bel ouvrage de sa législation, quoiqu'elle n'ait plus auprès d'elle le pauvre *Solon* nommé *la Rivière*, qui était venu vous donner des leçons, et qu'elle n'ait pas encore pour premier ministre cet avocat sans cause nommé *Duménil* qui vient enseigner la coutume de Paris à Pétersbourg de la part de son parrain.

1774.

Vous ferez réduite à donner des lois fans le secours de ces deux grands personnages; mais je vous conjure, Madame, d'inférer dans votre code une loi expresse qui n'accorde la permission de baïser les mains des prêtres qu'à leurs maitresses. Il est vrai que JESUS-CHRIST se laissa baïser les jambes par *Madeleine*; mais ni nos prêtres ni les vôtres n'ont rien de commun avec JESUS-CHRIST.

J'avoue qu'en Italie et en Espagne les dames baïsent la main d'un jacobin ou d'un cordelier, et que ces marauds-là prennent beaucoup de libertés avec nos femmes. Je voudrais que les dames de Pétersbourg fussent un peu plus fières. Si j'étais femme à Pétersbourg, jeune et jolie, je ne baïserais que les mains de vos braves officiers qui ont fait fuir les Turcs sur terre et sur mer, et ils me baïseraient tout ce qu'ils voudraient. Jamais on ne pourrait me résoudre à baïser la main d'un moine qui est souvent très-mal-propre. Je veux consulter sur cette grande question le parrain de M. *Duménil*.

En attendant, Madame, permettez-moi de baïser la statue de *Pierre le grand*, et le bas de la robe de *Catherine plus grande*. Je fais qu'elle a une main plus belle que celles de tous les prêtres de son empire; mais je n'ose baïser que ses pieds, qui sont aussi blancs que les neiges de son pays.

Je la supplie de daigner conserver un peu de bonté pour le vieux radoteur des Alpes.

L E T T R E C X L I V .

D E L' I M P E R A T R I C E .

A Czarskozélo, le 29 décembre.
9 janvier.

M O N S I E U R , je réponds aujourd'hui à deux de vos lettres. Celle du 19 octobre m'est parvenue par le sieur *Murnan*, que vous en aviez chargé; votre recommandation l'a fait recevoir à mon service comme vous l'avez désiré, quoique la guerre soit finie. 1775.

Le marquis de *Pugatschef* dont vous me parlez encore dans votre lettre du 16 décembre, a vécu en scélérat et va finir en lâche. Il a paru si timide et si faible dans sa prison, qu'on a été obligé de le préparer à sa sentence avec précaution, crainte qu'il ne mourût de peur sur le champ.

Dans quelques jours d'ici je pars pour Moscou. C'est là que je reprendrai le grand ouvrage de la législation; privée, à la vérité, des secours de *Solon la Rivière*, et de la coutume de l'avocat *Duménil* dont jusqu'ici je n'ai point entendu parler. Je ferais bien aise cependant de faire la connaissance de son parrain; peut-être me fournirait-il un projet pour abolir entièrement l'usage du baïse-main des prêtres, contre lequel vous plaidez avec force. Quand vous aurez consulté ce parrain, vous voudrez bien me communiquer son avis: en attendant, vous permettrez que l'ancienne coutume tombe d'elle-même tout doucement.

1775. Quatre de mes frégates sont arrivées de l'Archipel à Constantinople; l'une d'elles à passé dans la mer Noire pour se rendre dans notre port de Kersch, sans que ce phénomène, le premier, je pense, depuis que le monde existe, ait été précédé d'une comète. Le parrain de M. Duménil fait-il cela? et qu'en dit-il?

Il ne fera peut-être pas fâché d'apprendre un trait de politesse de la part de mon bon frère et ami sultan *Abdhu'-Ahmet*, qui, voyant passer mes frégates du fond de son harem, leur envoya une chaloupe pour les avertir qu'il y avait beaucoup de pierres sous l'eau dans tel endroit du canal, et qu'ils eussent à prendre garde que le courant ne les entraînât de ce côté-là: cela est humain, cela est poli.

Soyez assuré, Monsieur, que mes sentimens pour vous sont toujours les mêmes, et que je suis très-sensible et très-reconnaissante pour tout ce que vous me dites d'agréable, etc.

CATERINE,

LETTRE

LETTRE CXLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 28 juin.

MADAME,

PARDONNEZ, voici le fait:

Un très-bon peintre, nommé *Barrat*, arrive chez moi; il me trouve écrivant devant votre portrait, il me peint dans cette attitude, et il a l'audace de vouloir mettre cette fantaisie aux pieds de votre Majesté impériale; il l'encadre et la fait partir. Je ne puis que vous supplier de pardonner à la témérité de ce peintre. C'est un homme qui d'ailleurs a le talent de faire en un quart d'heure ce que les autres ne feraient qu'en huit jours. Il peindrait une galerie en moins de temps qu'on y donnerait le bal; il a sur-tout l'art de faire parfaitement ressembler. Je ne lui connais de défaut que sa témérité de prendre votre Majesté impériale pour juge de ses talens. Peut-être aurez-vous l'indulgence de faire placer ce tableau dans quelque coin, et vous direz en passant: Voilà celui qui m'adore pour moi-même, comme les quiétistes adorent DIEU. Vos sujets sont plus heureux que moi, ils vous adorent et vous voient.

J'apprends dans le moment, Madame, que votre Majesté, qui s'est fait si bien connaître dans la Méditerranée, avait un vice-consul à Cadix, et que ce

Corresp. de l'impér. de R., etc.

V

1775. vice-consul qui était allemand est mort : il y a un autre allemand nommé *Jean-Louis Pettemann*, demeurant à Cadix, qui servirait très-bien votre Majesté, si elle n'avait point disposé de cette place. Il ne m'appartient pas d'oser vous proposer un vice-consul, ni un proconsul ; je crois que s'il y avait encore des consuls romains, ils ne tiendraient pas plus devant vous que les grands visirs.

Daignez, Madame, du pinacle de votre gloire, agréer le profond et inutile respect, l'attachement inviolable, et la reconnaissance du vieux malade de Ferney.

LETTRE CXLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

MADAME,

Je suis bien plus téméraire que je ne croyais avec la bienfaitrice de cinquante ou soixante provinces, victorieuse des *Moustapha*. Elle pardonnera mon impertinence quand elle verra de quoi il s'agit.

Marc le Fort, petit-neveu de ce *François le Fort*, qui rendit quelques services assez importants à la Russie, sous les yeux de l'empereur *Pierre le grand*, représente à l'impératrice *Catherine II la très-grande*, qu'il peut la servir dans le commerce de sa nation à Marseille. Il a séjourné plus de vingt ans dans ce

port, et il y a été très-utile à tous les négocians du Levant. 1775.

Si l'intention de sa Majesté impériale est que les Russes aient un traité de commerce avec la France, et particulièrement vers la Méditerranée, *Marc le Fort* lui offre ses très-humbles services.

Il dit que les vaisseaux russes peuvent apporter à Marseille, avec un grand avantage, chanvre, fer, bois, potasse, huile de baleine, et rapporter toutes les denrées de Provence.

Il dit que les Suédois et les Danois font ce commerce, et ont des consuls à Marseille : ces consuls sont genevois.

Le petit-neveu du général *le Fort* ferait un très-digne consul de sa Majesté impériale.

Voilà donc, Madame, en très-peu de temps un vice-consul et un consul que je mets à vos pieds. Cette proposition a je ne fais quel air de l'empire romain ; mais, dans le fond de mon cœur, je donne la préférence à l'empire russe.

J'ignore absolument en quels termes est actuellement votre empire avec le petit pays des Velches, qui prétendent toujours être français ; pour moi j'ai l'honneur d'être un vieux suisse que vous avez naturalisé votre sujet. *Marc le Fort* est un meilleur sujet que moi : nous attendons vos ordres. Le vieux malade de Ferney se met aux pieds de votre Majesté impériale ; il mourra en invoquant votre nom.

LETTRE CXLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

MADAME,

1775. APRÈS avoir été étonné et enchanté de vos victoires pendant quatre années de suite, je le suis encore de vos fêtes. J'ai bien de la peine à comprendre comment votre Majesté impériale a ordonné à la mer Noire de venir dans une plaine auprès de Moscou. Je vois des vaisseaux sur cette mer, des villes sur les bords, des cocagnes pour un peuple immense, des feux d'artifice et tous les miracles de l'opéra réunis.

Je savais bien que la très-grande *Catherine II* était la première personne du monde entier; mais je ne savais pas qu'elle fût magicienne.

Puisqu'elle a tant de pouvoir sur tous les élémens, que lui en aurait-il coûté de plus pour m'envoyer la flèche d'*Abaris*, ou le carrosse du bon homme *Elie*, afin que je fusse témoin de toutes vos grandeurs et de tous vos plaisirs.

On croit dans mon pays que tout cela est un songe. J'en aurais certifié la vérité; j'aurais dit à mes petits compatriotes qui font les entendus: Messieurs, les fêtes sur la mer Noire sont encore fort peu de chose en comparaison des établissemens pour les orphelins; et pour les maisons d'éducation; ces fêtes

passent en un jour, mais ces maisons durent tous les siècles. 1775.

Je me jette aux pieds de votre Majesté impériale pour lui demander bien humblement pardon d'avoir osé l'interrompre par toutes mes importunités misérables.

Je demande pardon d'avoir laissé partir le tableau d'un peintre de la ville de Lyon.

Je demande pardon d'avoir parlé d'un vice-consul de Cadix, nommé *Widellin*, et d'un autre qui se présente pour exercer la suprême dignité du vice-consulat.

Je demande pardon d'avoir proposé une autre dignité de consul à Marseille.

J'ai honte de dire qu'il se présentait encore un autre consul à Lyon.

L'empire romain ne donnait jamais que deux consulats à la fois; mais tout le monde veut être consul de Russie. Tous ceux qui entrent chez moi et qui voient votre portrait, s'imaginent que j'ai un grand crédit à votre cour. Ils me disent: Faites-nous consuls de cette impératrice qui devrait être souveraine de tout ce globe, mais qui en possède environ un quart. Je tâche de réprimer leur ambition.

Je ferais mieux, Madame, de réprimer ma bavarderie. Je sens que j'ennuie la conquérante, la législatrice, la bienfaitrice: il m'est permis de l'adorer, mais il ne m'est pas permis de l'ennuyer à cet excès. Il faut mettre des bornes à mon zèle et à mes témérités, il faut se borner malgré soi au profond respect.

LETTRE CXLVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Czarskozélo, ²⁴/₂₇ juin.

1776. **M**ONSIEUR, plus on vit dans ce monde, et plus on s'accoutume à voir alternativement les événemens heureux céder la place aux plus tristes spectacles, et ceux-ci à leur tour suivis de scènes étonnantes. Les pertes dont vous me parlez, Monsieur, m'ont touchée sensiblement en leur temps, par toutes les circonstances malheureuses qui les ont accompagnées, aucun secours humain n'ayant pu ni les prévoir, ni les prévenir, ni réussir à sauver tous les deux, ou au moins l'un des deux. La part que vous y prenez, Monsieur, m'est une nouvelle preuve des sentimens que vous m'avez toujours témoignés, et pour lesquels je vous ai mille obligations. Nous sommes présentement très-occupés à réparer nos pertes. Les réglemens que vous me demandez, ne sont encore traduits et imprimés qu'en allemand; rien n'est plus difficile que d'avoir une bonne traduction française de quoi que ce soit écrit en russe: cette dernière langue est si riche, si énergique, et souffre tant d'inversions et de compositions de termes, qu'on la manie comme l'on veut; la vôtre est si sage et si pauvre qu'il faut être vous pour en avoir tiré le parti et l'usage que vous en avez su faire.

Dès que j'aurai une traduction passable, je vous l'enverrai; mais je vous avertis d'avance que cet ouvrage est très-sec, très-ennuyeux, et que qui y cherchera autre chose que de l'ordre et du sens commun, fera trompé. Il n'y a certainement dans tout ce fatras ni esprit ni génie, mais seulement beaucoup d'utilité. 1776.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien et soyez assuré que rien au monde ne peut changer ma façon de penser à votre égard.

CATERINE.

L E T T R E C X L I X .

D E M. D E V O L T A I R E .

24 janvier.

M A D A M E ,

1777. VOTRE sujet moitié suisse, moitié gaulois, nommé *Voltaire*, était prêt de mourir, il y a quelques jours : son confesseur catholique-apostolique-romain, c'est-à-dire, universel, coureur de Rome, vint pour me préparer au voyage ; le malade lui dit : Mon révérend père, DIEU pourrait bien me damner. Et pourquoi cela, vieux bon homme, me dit le prêtre ? Hélas ! lui répondis-je, c'est qu'on m'a accusé auprès de lui d'être un ingrat. J'ai été comblé des bontés d'une autocratrice qui est une de ses plus belles images dans ce monde, et je ne lui ai point écrit depuis plus d'un an. Qu'est-ce qu'une autocratrice ? me dit mon vilain. Eh, pardieu ! lui dis-je, c'est une impératrice. Vous êtes un grand ignorant ; et cette impératrice fait du bien depuis le Kamshatka jusqu'en Afrique. Oh ! si cela est, repartit le prêtre, vous avez bien fait ; elle n'a pas de temps à perdre. Il ne faut pas ennuyer une autocratrice-impératrice bienfaitrice, occupée du soir au matin, tantôt à battre les Turcs, tantôt à leur donner la paix, ou bien à couvrir de vaisseaux la mer Noire, et qui s'amuse à faire fleurir onze cents mille lieues carrées de pays. Allez, allez, je vous donne l'absolution.

L E T T R E C L .

D E L' I M P E R A T R I C E .

A Pétersbourg, le 28 janvier.
le 3 février.

M O N S I E U R , j'ai lu cet hiver deux traductions russes nouvellement faites, l'une du *Tasse* et l'autre *d'Homère*. On les dit très-bonnes ; mais j'avoue que votre lettre du 24 janvier que je viens de recevoir, m'a fait plus de plaisir que *le Tasse* et *Homère*. La gaieté et la vivacité qui y règnent, me font espérer que votre maladie n'aura aucune suite, et que vous passerez très-lestement au-delà des cent ans.

Votre souvenir m'est toujours aussi flatteur qu'agréable ; mes sentimens pour vous sont toujours invariables.

C A T E R I N E .

L E T T R E C L I

D E L' I M P E R A T R I C E,

A Pétersbourg, le $\frac{20}{7}$ septembre.
octobre.

1777. **M**ONSIEUR, pour répondre à vos lettres, il faut que je vous dise premièrement que si vous êtes content du prince *Joussouf*, je dois lui rendre le témoignage qu'il est enchanté de l'accueil que vous avez bien voulu lui faire, et de tout ce que vous avez dit pendant le temps qu'il a eu le plaisir de vous voir.

Secondement, Monsieur, je ne puis vous envoyer le recueil de nos lois, parce qu'il n'existe pas encore. L'année 1775, j'ai fait publier des réglemens pour le gouvernement des provinces; ceux-ci ne sont traduits qu'en allemand. La pièce qui est à la tête, rend raison du pourquoi de ces arrangemens; c'est une pièce estimée à cause de la manière concise dont y sont décrits les faits historiques des différentes époques. Je ne crois pas que ces réglemens puissent servir aux Treize-Cantons: j'en envoie un exemplaire pour la bibliothèque du château de Ferney.

Notre édifice législatif s'élève peu à peu: l'instruction pour le code en est le fondement: je vous l'ai envoyée il y a dix ans. Vous verrez que ces réglemens ne dérogent point aux principes, mais qu'ils en découlent: bientôt ils seront suivis de ceux de finances, de commerce, de police, etc. lesquels nous occupent

depuis deux ans; après quoi le code ne fera qu'un ouvrage aisé et facile à rédiger. 1777.

Voici l'idée que je m'en fais pour le criminel. Les crimes ne devraient être en grand nombre; mais de proportionner les peines au crime, cela demande, je crois, un travail à part et beaucoup de réflexion. Je pense que la nature et la force des preuves pourraient être réduites à une forme de demandes très-méthodique, très-simple, qui éclaircirait le fait. Je suis persuadée, et je l'ai établi, que la meilleure des procédures criminelles et la plus sûre, est celle qui fait passer ces sortes de matières par trois instances dans un temps fixé; sans quoi la sûreté personnelle des accusés pourrait être à la merci des passions, de l'ignorance, des balourdises involontaires, et des têtes chaudes.

Voilà des précautions qui pourraient ne pas plaire au soi-disant saint-office; mais la raison a ses droits contre lesquels il faut que tôt ou tard la sottise et les préjugés viennent à échouer.

Je me flatte que la société de Berne approuvera cette façon de penser. Soyez persuadé, Monsieur, que la mienne à votre égard, n'est soumise à aucune variation.

C A T E R I N E.

J'oubliais de vous dire que l'expérience, depuis deux ans, nous confirme que la cour d'équité établie par mes réglemens, devient le tombeau de la chicane.

LET T R E C L I I .
D E L' I M P E R A T R I C E .

A Pétersbourg, le 22 novembre.
4 décembre.

1777. **M**ONSIEUR, j'ai reçu les trois feuillets imprimés qui accompagnaient votre lettre du 28 octobre. Le sujet que vous proposez, est digne de vous : il est à désirer qu'il soit entièrement rempli. Les inquisitions d'Etat et d'Eglise n'auraient pas besoin du grand fatras de règles et de formes, si les princes étaient instruits ou éclairés. J'attends avec une grande impatience les exemplaires complets que vous me promettez ; je vous avoue que ceux de vos écrits me feraient les plus précieux : ils me délasseraient de certains réglemens de finances dont la base porte sur ces mots : *Vivre et laisser écrire*. On y travaille depuis deux ans, et je n'en vois pas la fin.

Adieu, Monsieur, portez-vous bien et souvenez-vous quelquefois de moi.

M. de Schouvalof est revenu plus enchanté de vous que jamais.

LET T R E C L I I I .
D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 5 décembre.

MADAME,

JE reçus hier au soir un des gages de votre immortalité, le code de vos lois en allemand, dont votre Majesté impériale daigne me gratifier. J'ai commencé, dès ce matin, à le faire traduire dans la langue des Velches ; il le fera en chinois ; il le fera dans toutes les langues : ce sera l'évangile de l'univers. 1777.

J'avais bien raison de dire, il y a treize ans, que tout nous viendrait de l'étoile du Nord.

J'ai pris la liberté d'adresser, il y a quinze jours, à votre Majesté, par les charriots de poste d'Allemagne, le Prix de la justice et de l'humanité. C'est un petit coup de cloche qui annonce vos bienfaits au genre-humain. Nous sommes deux membres de la société de Berne, qui avons déposé chacun cinquante louis d'or pour le concurrent qui fera le projet d'un code criminel le plus prochain de vos lois, et le plus convenable au pays où nous vivons.

Je voudrais qu'on proposât un prix pour celui qui trouvera la manière la plus prompte et la plus sûre de renvoyer les Turcs dans les pays d'où ils sont

1777. — venus ; mais je crois toujours que ce secret n'est réservé qu'à la première personne du genre-humain qui s'appelle *Caterine II.* Je me prosterne à ses pieds , et je crie dans mon agonie , *allah , allah , Caterine rezoul , allah.*

Fin des Lettres de l'impératrice et de M. de Voltaire.

LETTRES
DE
PLUSIEURS SOUVERAINS
A M. DE VOLTAIRE.

LETTRES

DE

PLUSIEURS SOUVERAINS

A M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE S. M. STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

A Lunéville, le 17 mai.

J'AI cru, mon cher *Voltaire*, jusqu'à présent que rien n'était plus fécond que votre esprit supérieur; mais je vois que votre cœur l'est encore plus. J'en reçois des marques bien sensibles; j'aime son style au-delà du style le plus éloquent. Je veux tâcher de me mettre au niveau, en répondant à vos sentimens par ceux que votre incomparable mérite m'a inspirés, et par lesquels vous me connaîtrez toujours tout à vous, et de tout mon cœur,

STANISLAS, *roi.*

Corresp. de l'impér de R... etc.

X

LETTRE

L E T T R E II.

D U M E M E.

Le 9 de janvier.

— P E U T - O N s'attendre, mon cher *Voltaire*, qu'une
1749. si maudite cause produise un si bon effet? Je vous
fais savoir toute l'horreur de la calomnie, et vous me
dites tout ce qui est de plus flatteur pour moi! Il est
certain qu'à juger de ce livre (1) par sa noirceur, il
doit faire votre panégyrique, l'envie effrénée n'atta-
quant que le mérite. Je ne faurais cependant, malgré
le mépris qu'on doit en avoir, qu'être touché sur tout
ce qui regarde votre réputation. Elle m'est chère par
l'amitié et la haute estime avec lesquelles je vous suis
affectionné.

S T A N I S L A S, roi.

(1) Le libelle intitulé, *Volteriana*.

L E T T R E III.

D U M E M E.

Le 19 janvier.

J'AI reçu, mon cher *Voltaire*, votre lettre avec le
manuscrit des Menfonges imprimés. Rien de si vrai
que ce que vous dites; mais il est trop bon pour
servir de réponse au livre imprimé, je crois, au fond
de l'enfer. Ainsi, je crois qu'il faudrait se servir de
l'usage ordinaire de mépriser la noirceur des mal-
honnêtes gens, et se contenter d'être estimé des gens
d'honneur, comme vous l'êtes, ce qui doit faire
votre satisfaction. La mienne fera toujours de vous
marquer combien je suis,

votre très-affectionné,
S T A N I S L A S, roi.

J'embrasse la chère madame du Châtelet.

LETTRE IV.

DU MEME.

A Lunéville, le 31 de janvier.

— 1749. JE vous suis redevable, mon cher *Voltaire*, des compliments du roi de Prusse, et de ceux que vous lui avez faits de ma part. Notre gent est d'accord sur votre sujet, et je suis bien flatté d'avoir les mêmes sentimens qu'un prince que j'aime et estime beaucoup. C'est à vous à partager les vôtres entre nous, sans exciter notre jalousie.

Je voudrais, à tel prix que ce soit, que la malheureuse comète vous amusât plus favorablement qu'elle n'a fait, et qu'il n'y ait rien qui vous ennuye à Lunéville. Ma troupe de qualité de la comédie, qui surpasse celle de profession, y suppléera.

Je crains que l'*original du héros* que vous voulez copier dans le roman, ne soit romanesque en effet. Je ne me fie pas à la favorable prévention que vous avez pour lui. Si ce que vous imaginez d'avantageux en sa faveur est une fiction, rien de si réel qu'il est bien sensible à votre attachement et à votre amitié. Vous voilà donc, je crois, à Paris, sans que je puisse encore dire quand j'y ferai. C'est le séjour de madame l'Infante qui me réglera. Je vous renvoie vos deux pièces. *Memnon* m'a endormi bien agréablement, et j'ai vu, dans un profond sommeil, que la sagesse n'est qu'un songe. Je suis de tout mon cœur à vous.

STANISLAS, roi.

LETTRE V.

DU MEME.

Le 5 février.

Ce n'est pas *Memnon* qui m'ennuie, mon cher *Voltaire*, c'est votre sciaticque. Je désire avec impatience d'apprendre que vous en foyez quitte. Nous mangeons vos bonbons tout notre soul. Vos soins à nous les envoyer en font la plus agréable douceur. A la place de cela, je vous envoie le *Philosophe chrétien*, qui a été continué depuis votre départ. *Memnon* dira bien qu'il y a de la folie de vouloir être sage, mais du moins il est permis de se l'imaginer. Ce Philosophe ne mérite pas un moment de votre temps perdu pour le parcourir, mais il connaît votre indulgence pour se présenter devant vous. Faites-lui donc grâce en faveur du bonheur qu'il cherche, et que vous lui procurerez, si vous le jugez digne de vous occuper un moment.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

STANISLAS, roi.

L E T T R E VI.

D U M E M E,

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Le 17 février.

— 1749. JE vous rends mille grâces, ma chère Marquise, du compte que vous me rendez de ce que vous faites. J'envie le bonheur de tous les lieux où vous vous trouvez. J'espère avoir le plaisir de vous rejoindre immédiatement après Pâques; madame l'Infante m'en donnera le temps. Jusqu'à ce moment le carême me deviendra bien mortifiant. J'ai réfléchi sur ce que M. d'Argenson vous a dit. Si vous ne faites rien avant mon arrivée, je crois que la gloire me reviendra, quand j'y ferai, d'effectuer ce qu'on vous a promis. Du moins j'y emploierai tous mes soins, et tout l'empressement que vous me connaissez pour tout ce qui vous intéresse. Soyez-en, je vous conjure, persuadée; car, en vérité, je suis de tout mon cœur votre très-affectionné,

STANISLAS, roi.

A M. de Voltaire.

P. S. Je n'ai pas le temps, mon cher *Voltaire*, de vous écrire aujourd'hui. Je me réduis à cette apostille pour vous dire que je viens d'exécuter ce que vous avez

demandé au philosophe par sa bonne amie, et de vous embrasser cordialement. 1749.

A madame du Châtelet.

Oserais-je vous prier de pouvoir me servir de vous pour témoigner à M. de *Richelieu* combien j'ai pris part à son expédition de Gènes, et à son avancement. Cela me vaudra plus dans son amitié que tous les complimens que je lui aurais pu faire à cette occasion.

L E T T R E VII.

D U M E M E.

Le 13 mars.

JE serais, mon cher *Voltaire*, au désespoir, si je me trouvais aussi embarrassé à répondre à vos sentimens pour moi, qu'à la production de votre incomparable génie; car il n'y a ni vers ni prose qui soit capable de vous exprimer combien je suis sensible à tout ce que vous me dites. Toute mon éloquence est au fond de mon cœur. C'est par son langage que vous connaîtrez ma façon de m'expliquer pour vous marquer ma reconnaissance de la part que vous avez prise à ma légère incommodité, et pour vous assurer combien je suis de tout mon cœur à vous.

STANISLAS, roi.

X 4

LETTRE VIII

DU MEME.

A Commerci.

— 1749. MADAME de *Boufflers*, mon cher *Voltaire*, en partant précipitamment pour aller voir monsieur son père, m'a chargé de vous renvoyer votre livre. Je sacrifie l'empressement que j'ai eu de le parcourir à la nécessité que vous avez de le ravoïr, espérant que vous me le communiquerez quand vous pourrez. Vous connaissez comme je suis gourmand de vos ouvrages.

Me voilà seul. Les agrémens de Commerci ne remplissent pas le plaisir d'être avec ses amis. Aussi je me prépare à le quitter bientôt. Je voudrais que madame du *Châtelet*, que j'embrasse tendrement, employât le temps de l'absence à faire ses couches, et la retrouver sur pied. Je vous embrasse, mon cher *Voltaire*, de tout mon cœur.

STANISLAS, roi.

LETTRE IX.

DE MADAME

LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST. (1)

A Zerbst, ce 25 mai.

MONSIEUR,

— 1751. JE suis trop sensible à la manière obligeante dont vous avez bien voulu vous prêter à la commission hardie dont j'avais osé charger madame la comtesse de *Bentinck*, et trop véritablement reconnaissante, pour ne pas me porter avec autant d'empressement que de plaisir à vous faire mes remerciemens au sujet de la belle inscription et du précieux don que vous avez eu la politesse d'y ajouter; mais vous n'avez peut-être pas senti, Monsieur, ce que vous m'allez imposer par là. Vous me mettez dans l'obligation de former une bibliothèque pour soutenir la réputation de femme lettrée, que votre présent me donne; il y attirera les savans et les personnes de goût, pour consulter ce rare exemplaire de vos œuvres, avec la même ardeur qu'on examine un manuscrit de *Virgile* ou de *Cicéron*.

Comptez cependant, Monsieur, que cet exemplaire du recueil de vos ouvrages, pour n'être pas dans la bibliothèque d'un savant, n'en est pas moins entre

(1) Mère de l'impératrice de Russie, *Catherine II.*

1751. les mains d'une personne qui a toujours su admirer les productions de votre plume, et qui saura conserver ce morceau inestimable comme un monument aussi flatteur que glorieux de l'attention d'un des plus grands hommes de notre siècle. Si l'estime, Monsieur, qui vous est due à ce titre est un tribut que votre mérite exige, celle que je conserverai pour vous très-particulièrement est propre à me mériter votre amitié, que je vous demande en faveur des sentimens avec lesquels je suis,

Monsieur,
votre tout acquise amie et très-humble servante,

ELISABETH.

L E T T R E X.

DE S. M. LA REINE DE SUEDE. (1)

Droningholm, ce $\frac{12}{23}$ juillet.

JE m'étais réservé, Monsieur, le plaisir de vous témoigner moi-même combien j'ai été satisfaite de votre lettre, accompagnée d'une nouvelle édition de vos ouvrages. J'avoue que le remerciement aurait dû être plus prompt, et je serais fâchée si le retardement pouvait faire naître en vous des idées qui seraient défavantageuses à ma façon de penser pour vous. Vous me rendrez toujours justice quand vous ferez persuadé de l'estime infinie que j'ai pour votre esprit

(1) La princesse Ulrique de Prusse.

1751. et vos talens, et je me ferai toujours un plaisir de vous la témoigner quand les occasions s'en présenteront. En attendant, je vous envoie une bagatelle qui servira de souvenir de ces mêmes assurances. Vous m'obligerez infiniment si vous voulez continuer de me faire part de vos nouvelles productions. Je ne saurais assez vous dire la satisfaction que je trouve en les lisant. Vous y rassemblez l'utile et l'agréable, chose si rare dans tous les écrits de nos jours. La comparaison flatteuse que vous faites de la reine *Christine* et de moi, ne peut que me faire rougir. Je me trouve si inférieure en tout point à cette princesse dont le génie était infiniment au-dessus de celui de notre sexe! Je désirerais de pouvoir attirer comme elle les beaux esprits à ma cour; mais la mort de *Descartes* sert toujours de prétexte à éluder toutes les tentatives que je peux faire. Souvenez-vous, je vous prie, que *Maupertuis* a été en Suède, et même en Laponie, qu'il vit à Berlin en parfaite santé, qu'il a changé la figure de la terre, et que ce changement a si bien opéré sur ces climats, que les glaces n'y ont plus leur empire. L'hiver saura respecter des jours consacrés par *Apollon* et par *Minerve*, à l'honneur de notre siècle. Vous voyez que jamais vie n'a été plus en sûreté que la vôtre. J'espère qu'à présent vous ferez détrompé sur tous ces préjugés défavantageux à notre climat, et que vous me mettrez un jour à même de vous assurer de bouche de l'estime infinie avec laquelle je suis votre affectionnée,

ULRIQUE.

L E T T R E X I.

DE S. A. S. L'ÉLECTEUR PALATIN,
CHARLES-THEODORE.

Manheim, ce 1 mai.

1754. — LE manuscrit corrigé de votre main, Monsieur, joint au second tome des Annales de l'Empire m'ont occupé si utilement et si agréablement ces jours passés, que je n'ai pu vous en témoigner plutôt ma reconnaissance. Vos ouvrages ne sont pas faits pour être lus à la hâte. Chaque année, pour ainsi dire, dans vos Annales mérite quelque attention particulière par les réflexions judicieuses que vous y placez si à propos; l'Essai sur l'histoire universelle, dont vous avez tiré une grande partie pour vos Annales, ne leur cède en rien, quoique le sujet en soit beaucoup plus vaste; et ces deux ouvrages ne sont pas faits pour les gens qui ressemblent au nouvel automate de Paris. Il y a, il est vrai, si peu de gens qui pensent, et moins encore qui pensent juste, qu'il ne serait pas étonnant si quelque sombre misanthrope ne regrettait pas qu'on ait trouvé le moyen de diminuer l'espèce humaine à moins de frais.

Vous me ferez plaisir, Monsieur, de m'informer si cette opération avec le sel se fait avec succès. Je ferai d'ailleurs charmé de pouvoir vous faire plaisir, et de vous témoigner l'estime qui vous est due,

Monsieur,

votre bien affectionné,
CHARLES-THEODORE, *électeur.*

L E T T R E X I I.

D U M Ê M E.

Schwetzingen, ce 27 juillet.

1754. — J'AI reçu, Monsieur, votre lettre pendant que j'étais aux bains de Schlangenbad, et, peu de jours après mon retour ici, le volume que vous m'avez envoyé. Je vous en suis bien obligé; et quoique vous ayez outré quelques expressions flatteuses à mon égard, je suis bien aise de concourir à la justice que le public vous doit sur les mauvaises éditions de votre Essai sur l'histoire universelle. Vous rendrez sûrement un grand service à ce même public, si vous donnez bientôt le reste de cet ouvrage. Il intéresse, il amuse et instruit solidement. Rien d'essentiel n'y est oublié, et les faits de moindre conséquence qui s'y trouvent paraissent presque nécessaires pour nous bien faire entrer dans l'esprit des siècles passés.

J'ai entendu dire par plusieurs personnes que vous travaillez présentement à une Histoire d'Espagne. Quoiqu'elles ne me l'aient pas assuré pour certain, j'espère que votre santé vous permettra toujours de donner quelque ouvrage nouveau.

Comme je crois le vin de Hongrie fort sain, et que vous n'êtes peut-être pas à portée d'en avoir du bon; j'ai fait faire les dispositions pour vous en

1754. envoyer dès que les chaleurs le permettront. Je voudrais avoir des occasions plus réelles de pouvoir vous faire plaisir.

Je suis avec bien de l'estime,
 Monsieur,

votre affectionné,
 CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XIII.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 28 août.

Je suis charmé d'apprendre par votre lettre, Monsieur, que vous continuez de travailler à un ouvrage que le public doit désirer avec empressement, et que malgré les peines et les soins que vous vous donnez dans les profondes recherches que vous faites dans l'histoire, vous vous occupiez encore à orner le théâtre français d'une nouvelle tragédie. Je suis bien impatient de la voir: *You are in the right to think that I don't dislike the english taste, and I have borrow'd this way of thinking from the observations on this nation.* Les trop grandes libertés de la tragédie anglaise étant réduites à de justes bornes par quelqu'un qui fait si bien les compasser que vous, Monsieur, ne pourront que plaire à tous ceux qui jugent sans prévention; je tombe moi-même un peu dans le défaut d'être prévenu, puisque je le suis déjà pour ce nouvel

enfant légitime, dont je ferai charmé de revoir le père, qui en fait tant et de si beaux. J'espère que votre fanté se remet. Soyez sûr de l'estime avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné,
 CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XIV.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 17 septembre.

J'ai relu jusqu'à trois fois, Monsieur, la tragédie que vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer. J'y ai toujours trouvé de nouvelles beautés. Enfin, j'en suis enchanté, et suis bien empressé de la faire jouer. Pourtant, si je savais que votre fanté vous permit bientôt de vous donner la peine de recorder les acteurs, j'attendrais encore pour avoir le plaisir complet, d'autant plus que, bien que je n'y aye rien trouvé de trop allégorique aux affaires du temps, je ne voudrais pas la faire donner sans votre aveu, dont je ne doute pourtant pas, croyant que vous ne voudriez pas priver le public de la satisfaction de voir et d'admirer une si belle pièce. Trois ou quatre personnes de goût, qui l'ont lue, n'ont pu en faire assez l'éloge, et elles en ont été touchées jusqu'aux larmes. Je vous assure, Monsieur, que l'estime qu'on

1754. doit avoir pour des talens si supérieurs ne peut qu'augmenter; et c'est avec ces sentimens que je suis,

Monfieur,

votre affectionné,
CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

L E T T R E X V.

D U M E M E.

Manheim, 20 octobre.

J'AI été bien charmé, Monsieur, d'apprendre, par vos deux lettres, que vous aviez pris la résolution de venir passer l'hiver ici. Je me réjouis d'avance des momens que je passerai si agréablement et si utilement avec vous. On profite toujours de vos entretiens, comme on ne se lasse jamais de relire vos ouvrages. J'aurai soin que votre nièce puisse jouir des spectacles qu'elle désirera de voir. J'en ai donné la commission à *Pieron*.

J'attends, avec impatience, le plaisir de vous revoir, et suis,

Monfieur,

votre affectionné,
CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

L E T T R E

L E T T R E X V I.

D U M E M E.

Manheim, le 29 décembre.

JE vous suis bien obligé, Monsieur, de la part que vous avez prise à la maladie que j'ai eue, et qui m'a empêché de répondre à vos dernières lettres. Dans l'état où j'étais, je n'aurais pu qu'à peine signer ma dernière volonté. Dans cette triste situation, je me faisais lire *Zadig*; et si les chapitres de *Mizouf*, du nez coupé, et des mages corrompus par une femme qui voulait sauver *Zadig*, m'ont égayé, celui de l'hermite, et les réflexions de *Zadig* avec le vendeur de fromages à la crème, m'ont fait supporter, avec moins d'impatience, une fièvre chaude continue, qui a duré vingt-six jours.

L'article de *Pic de la Mandole* me paraît très-bien traité, et les réflexions sont aussi justes qu'elles puissent l'être. Je ne fais si vous n'excusez pas trop les usurpations, ainsi dites, sous les premiers empereurs. Il est sûr qu'ils confiaient la direction de quelques provinces à ceux qui possédaient les premières charges de leur cour, et que leur intention n'était certainement pas de laisser ces pays à ceux qui les gouvernaient, et encore moins de les rendre héréditaires dans leurs familles. Vous avez très-raison de dire que les Allemands avaient des princes avant que d'avoir des empereurs; mais ce ne font, autant

Corresp. de l'impér. de R... etc.

Y

qu'il m'en souvient, ni ces princes, ni leurs successeurs qui se sont remis en possession de leurs anciennes dominations. Je plaide contre ma propre cause, mais par bonheur *beati possidentes*.

J'attends, avec bien de l'empressement, le nouvel ouvrage d'histoire qui doit être conduit jusqu'à nos jours; mais j'ai bien plus d'impatience d'en revoir l'auteur, et de l'assurer de la parfaite estime qui lui est due.

Je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

LETTRE XVII

DU MEME.

Manheim, ce 20 février.

J'AI reçu, un peu tard, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire. Un voyage que j'ai fait à Munich en a été la cause. Je ferais aise de voir les changemens que vous avez faits à vos Chinois, et le ferai bien davantage quand j'aurai la satisfaction de vous revoir à Schwetzingen ce printemps. Je m'en fais une fête d'avance; foyez-en bien persuadé, de même que de l'estime que j'aurai toujours pour vous.

Je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

LETTRE XVIII.

DU MEME.

Manheim, ce 17 auguste.

1755. **S**IL était aussi facile, Monsieur, de faire un bel édifice, qu'il vous est aisé de faire une belle tragédie; je ne serais pas en peine de la réussite des bâtimens que j'ai commencés. Les deux ailes que vous avez ajoutées au vôtre n'ont fait que donner de nouveaux ornemens à votre ouvrage. Par le plaisir que j'ai de lire ce que vous faites, jugez de celui que j'aurai de vous revoir ici. Je me suis beaucoup entretenu de vous, il y a peu de temps, avec un anglais nommé *Garden*, qui m'a paru un homme d'esprit et de savoir. Il m'a dit vous avoir beaucoup fréquenté pendant son séjour à Lausanne.

J'espère que votre médecin s'en va rétablir bientôt votre santé, pour que l'Europe jouisse plus long-temps de vos écrits, et moi du plaisir de vous revoir. Vous me feriez entre-temps un vrai plaisir de me mander quelle sorte d'habillement vous trouvez le plus convenable pour les acteurs. Je m'imagine que vous ne voulez pas une tête et une moustache chinoise pour *Zamti*, ni de petites pantouffles de métal pour sa femme, quoique ce ne soit pas ce à quoi l'on prendrait garde en écoutant de si beaux vers.

Je suis avec beaucoup d'estime,

Monsieur,

votre affectionné,

CHARLES THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XIX.

DE S. M. STANISLAS, ROI DE POLOGNE, etc.

A Lunéville, le 27 janvier.

J'AI reçu, Monsieur, avec un plaisir sensible votre lettre, que M. le comte de *Tressan* m'a rendue. Je suis charmé de voir que dans votre retraite, qui pourrait faire croire que vous avez renoncé aux amors du monde, vous vous souveniez de ceux qui ne vous oublieront jamais. Je ne saurais répondre à ce que vous me dites de plus flatteur que par vos propres idées. On peut envier en effet aux cantons que vous habitez la douceur dont ils jouissent par votre présence, et plaindre ceux qui en sont privés. Si vous m'attribuez le désir de rendre mes sujets heureux, soyez persuadé qu'en vous déclarant celui de cœur, un des plus vifs plaisirs que je ressens, est de vous savoir par-tout où vous êtes aussi parfaitement content que vous le méritez, et aussi constamment que je suis avec toute estime et considération,

votre très-affectionné,

STANISLAS, *roi.*

L E T T R E X X.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Duffeldorf, ce 8 mai.

1756. Je vous suis bien obligé, Monsieur, du nouvel ouvrage que vous m'avez envoyé, et que j'ai lu avec bien du plaisir et de la satisfaction. Ces deux morceaux de poésie peuvent être mis au nombre de vos autres ouvrages, desquels on peut dire, à bien juste titre, l'axiome de *Pope*: *Tout ce qui est, est bien*. En effet, cela convient mieux à vos ouvrages en particulier, qu'à l'espèce humaine en général.

Je serais bien charmé si la belle saison où nous allons entrer me procurait le plaisir de vous revoir à Schwetzingen cet été. Je compte d'y être au commencement de juin. Peut-être que le changement d'air fera du bien à votre santé. Surement je serai bien charmé de pouvoir passer bien des heures si utilement et si agréablement avec une personne de votre mérite. Soyez persuadé de l'estime avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, électeur.

L E T T R E X X I.

D U M E M E.

Manheim, ce 12 janvier.

1757. Je vous suis très-obligé, Monsieur, de l'Essai sur l'histoire générale que vous m'avez envoyé. Je le lirai avec toute l'attention que vos ouvrages méritent à si juste titre. On ne peut s'instruire plus solidement et plus agréablement que par des faits historiques choisis et traités par un génie tel que le vôtre.

Vous avez bien raison de dire que les siècles passés n'ont pas produit d'événemens plus singuliers que ceux que nous voyons sous nos yeux. Ce siècle poli, qui devait même passer pour un siècle d'or, à peine est-il au-delà de sa moitié, qu'il est fouillé par l'affassinat d'un grand roi. Il me paraît que notre siècle ressemble assez à ces sirènes, dont une moitié était une belle nymphe, et l'autre une affreuse queue de poisson. Ce serait pour moi une vraie satisfaction de pouvoir m'entretenir avec vous sur de pareilles matières, et j'espère même que votre santé vous le permettant, les sentimens que vous voulez bien avoir pour moi me procureront bientôt ce plaisir. Si, en tout cas, vous en êtes empêché, faites-moi le plaisir de me confier vos idées sur la situation présente de l'Europe. Vous pouvez m'écrire en toute liberté; vous êtes dans un pays libre, et je suis aussi discret et aussi honnête homme qu'aucun de vos républicains.

Je vous prie d'être persuadé de l'estime toute
particulière avec laquelle je suis,
1757. Monsieur,

vosre très-affectionné,
CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

L E T T R E X X I I

D U M E M E.

Schwetzingen, ce 15 août.

Ce n'est que la quantité d'affaires dont j'ai été occupé, Monsieur, qui m'a fait retarder si longtemps à répondre aux lettres que vous m'avez écrites. Je suis très-obligé au petit suisse de ses justes réflexions sur *Rominagrobis*, dont les affaires vont présentement très-mal. Il faut espérer que cela l'obligera de souffrir à des conditions de paix qui rendront le calme à l'Europe.

Je suis bien charmé que l'affaire de la rente viagère ait été terminée à votre satisfaction. Comptez qu'en toute occasion je ferai fort aisé de contribuer à tout ce qui vous pourra être agréable.

Vous me feriez plaisir, Monsieur, de me dire votre sentiment sur la nouvelle tragédie d'Iphigénie en Tauride, qui a eu un si brillant succès à Paris; je n'en ai vu jusqu'à présent qu'un extrait. On en dit la versification un peu dure, et qu'elle sera moins goûtée à la lecture qu'à la représentation. Il est si difficile de

vous ressembler, et même d'approcher de vos talens! Je regrette infiniment que votre santé me prive du
1757. bonheur d'en pouvoir profiter.

Je suis avec une parfaite estime,
Monsieur,

vosre très-affectionné,
CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

L E T T R E X X I I I

D U M E M E.

Manheim, ce 25 octobre.

J'AI reçu, Monsieur, avec bien de la reconnaissance, l'importante nouvelle que vous m'avez communiquée; vous pouvez être persuadé du secret inviolable que je vous garderai. Vous me donnez, dans cette occasion, une preuve bien réelle des sentiments que vous voulez bien avoir pour moi. Je ferai très-charmé d'être à portée de pouvoir vous faire plaisir, et vous témoigner la reconnaissance et la parfaite estime avec lesquelles je suis,

Monsieur,

vosre très-affectionné,
CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXIV.

DU MEME.

1757. JE vous suis très-obligé, Monsieur, des souhaits que vous me faites pour la nouvelle année, que je vous souhaite aussi très-heureuse. Celle que nous avons finie ne l'a guère été pour bien du monde. Jamais tant de sang n'a été répandu. Je ne crois pas qu'on trouve un exemple dans l'histoire, que, dans une seule campagne, on ait donné dix batailles. Il n'y a guère d'apparence que l'hiver nous ramène la paix. Votre santé ne vous permettra-t-elle plus de me donner le plaisir de vous revoir, et de vous assurer de toute l'estime que vous méritez, et que j'aurai toujours pour vous ?

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXV.

DU MEME.

Manheim, le 23 mai.

JE ne pouvais rien apprendre de plus agréable, Monsieur, que le projet que vous avez fait de venir ici. J'irai le 27 de ce mois à Schwetzingen, où je vous attendrai avec la plus grande impatience. Quel bonheur en effet de jouir de votre compagnie, et de converser avec un homme tel que vous ! Je m'en fais un tel plaisir d'avance, que j'espère bien que votre santé ni les houxards ne me tromperont pas dans mon attente. C'est alors que je pourrai raisonner bien plus librement avec le petit suisse sur les grandes révolutions que nous voyons présentement. Vous connaissez les sentimens de la parfaite estime que j'aurai toujours pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXVI.

DU MEME.

Manheim, ce 23 octohre.

— 1758. JE vous suis bien obligé, Monsieur, de la pièce que vous m'avez communiquée. Vous avez bien raison de dire que dans ce siècle il y a des choses qui ne ressemblent à rien, et beaucoup de riens qu'on voudrait faire ressembler à des choses. La seconde bataille des Russes est de ce nombre, et quantité d'autres. On a enfin surpris ce grand-homme dans son camp; mais ses belles manœuvres ont tout rétabli. Il faut espérer que tant de sang versé fera penser à une paix qui est tant à désirer.

J'espère que votre santé sera entièrement rétablie, et que j'aurai l'été qui vient la même satisfaction dont j'ai si peu joui cette année. Soyez bien persuadé de la parfaite estime que j'aurai toute ma vie pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXVII.

DU MEME.

Manheim, le 23 février.

J'AI reçu, Monsieur, vos lettres avec bien du plaisir, et vous suis très-obligé des bons souhaits que vous me faites. Ce ferait un bonheur trop parfait dans ce monde s'ils s'accomplissaient en tout point. L'optimisme est banni depuis long-temps de notre globe; et si *Pope* vivait encore, je doute qu'il foutint, en voyant tout ce qui se passe depuis peu d'années, que *all what is, is right.* 1759.

Vous me ferez un sensible plaisir de venir cet été. Ne craignez plus le froid: j'y porterai grand soin; et plutôt que d'être privé de la satisfaction de vous voir, je ferai placer une cheminée à chaque porte et fenêtre. Profitez cette année des fleurs d'orange; car il ne me paraît pas encore que le terroir d'Allemagne soit disposé à porter beaucoup d'olives. Soyez bien persuadé de la parfaite estime que j'aurai toujours pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE.

LETTRE XXVIII.

DU MEME.

Manheim, ce 29 avril.

1759. — L'ORAISON funèbre d'un cordonnier (1) que vous m'avez envoyée, Monsieur, m'a paru aussi singulière par la façon dont elle est écrite, et à cause de celui qui l'a écrite, que l'ode sur la mort de madame la margrave m'a paru sublime, et portant presque à chaque strophe quelque vérité frappante avec elle.

J'espère, quand j'aurai le plaisir de vous revoir, que vous apporterez encore quelque bel ouvrage nouveau que vous aurez composé. Vous savez le cas que je fais de votre personne, de vos ouvrages, l'empressement que j'ai toujours d'en profiter, et la vraie estime que j'ai toujours pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

(1) Par le roi de Prusse.

LETTRE XXIX.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 22 juillet.

1759. — J'ESUIS bien mortifié, Monsieur, de n'avoir pu jouir de la satisfaction de vous voir ici cet été; j'espère que ce plaisir n'est qu'un peu reculé. Je vous suis très-obligé de votre nouvelle tragédie. (1) Je l'ai lue avec bien du plaisir, d'autant plus que vous y avez ôté la monotonie de ces vers qui tombent deux à deux pendant cinq actes entiers; vous y peignez au mieux cet esprit de chevalerie qui, par bonheur, ne subsiste plus. Chaque siècle a ses ridicules, et peut-être le nôtre surpasse ceux des précédens.

J'ai lu dans le Journal encyclopédique un Précis de l'Ecclésiaste en vers, qui vous est attribué. Par les beautés que j'y ai trouvées, je le croirais aisément. Faites-moi le plaisir de me le mander, et foyez toujours persuadé de mon estime particulière pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

(1) Tancrede.

L E T T R E X X X .

D U M E M E .

Manheim, ce 12 mars.

1760. **D**ÈS que j'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 9 du mois passé, j'ai tâché de me procurer les œuvres de poésie du philosophe de Sans-fouci, que j'ai lues avec un grand plaisir. La première épître à son frère, la suivante à *Hermotime*, la dixième au général *Bredow*, et la dix-neuvième à d'*Arget*, sont celles qui m'ont le plus frappé. L'Art de la guerre est un poème unique et de toute beauté. Ce grand auteur est bien digne d'en donner des leçons.

Vous vous souviendrez, Monsieur, que je n'ai aucun goût pour les odes, et que je m'y entends encore moins qu'aux autres pièces de poésie. J'ai trouvé, dans la sixième épître au comte de *Gotter*, les descriptions de plusieurs arts et métiers, admirables, entre autres celle sur le pain, qui commence ainsi :

Voyez ces laboureurs, dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue et cultivent les champs.

Je crois avoir reconnu le petit suisse en plusieurs endroits : entre nous soit dit ; faites-moi le plaisir de me mander si j'ai rencontré votre goût en quelque chose, dans les articles que je vous ai cités. Je suis toujours charmé de profiter de vos lumières ; j'espère d'en profiter davantage cet été à Schwetzingen ; vous me le faites espérer. Vous devez être persuadé du plaisir que j'aurai de revoir le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

L E T T R E

L E T T R E X X X I .

D E M. DE VOLTAIRE ;

A U R O I S T A N I S L A S .

Aux Délices, le 15 août.

S I R E ,

1760. **J**E n'ai jamais que des grâces à rendre à votre Majesté. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous instruisez le monde, vous l'embellissez, vous le soulagez, vous donnez des préceptes et des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns et des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun dans sa chaumière fasse à proportion autant de bien que votre Majesté en fait dans ses Etats : elle a bâti de belles églises royales ; j'édifie des églises de village. *Diogène* remuait son tonneau, quand les Athéniens construisaient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en soulagions dix. Le devoir des princes et des particuliers est de faire chacun dans son état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de votre Majesté, que le cher frère *Ménou* m'a envoyé de votre part, est un nouveau service que votre Majesté rend au genre-humain : si jamais il se trouve quelque athée dans le monde (ce que je ne crois pas), votre livre confondra l'horrible absurdité de cet homme.

Corresp. de l'impér. de R... etc.

Z

1760. Les philosophes de ce siècle ont heureusement prévenu les soins de votre Majesté. Elle bénit DIEU, sans doute, de ce que, depuis *Descartes* et *Newton*, il ne s'est pas trouvé un seul athée en Europe. Votre Majesté réfute admirablement ceux qui croyaient autrefois que le hasard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde : elle voit sans doute avec un plaisir extrême qu'il n'y a aucun philosophe de nos jours, qui ne regarde le hasard comme un mot vide de sens. Plus la physique a fait de progrès, plus nous avons trouvé par-tout la main du Tout-puissant.

Il n'y a point d'hommes plus pénétrés de respect pour la Divinité que les philosophes de nos jours. La philosophie ne s'en tient pas à une adoration stérile, elle influe sur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philosophes ; ils aiment l'Etat et le monarque ; ils sont soumis aux lois ; ils donnent l'exemple de l'attachement et de l'obéissance ; ils condamnent et ils couvrent d'opprobres ces factions pédantesques et furieuses, également ennemies de l'autorité royale et du repos des sujets ; il n'est aucun d'eux qui ne contribuât avec joie de la moitié de son revenu au soutien du royaume. Continuez, Sire, à les féconder de votre autorité et de votre éloquence ; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux que quand les philosophes sont rois, et qu'ils ont beaucoup de sujets philosophes. Encouragez de votre voix puissante la voix de ces citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits et dans leurs discours que l'amour de DIEU, du monarque et de l'Etat ; confondez ces hommes insensés,

livrés à la faction, ceux qui commencent à accuser d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis sur des choses indifférentes. 1760.

Le docteur *Lange* dit que les jésuites sont athées, parce qu'ils ne trouvent point la cour de Pékin idolâtre. Le frère *Hardouin*, jésuite, dit que les *Pascal*, les *Arnauld*, les *Nicole* sont athées, parce qu'ils n'étaient pas molinistes. Frère *Berthier* soupçonne d'athéisme l'auteur de l'Histoire générale, parce que l'auteur de cette histoire ne convient pas que des nestoriens, conduits par des nuées bleues, sont venus du pays de Tacin, dans le septième siècle, faire bâtir des églises nestoriennes à la Chine. Frère *Berthier* devrait savoir que des nuées bleues ne conduisent personne à Pékin, et qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités sacrées.

Un gentilhomme breton ayant fait, il y a quelques années, des recherches sur la ville de Paris, les auteurs d'un journal qu'ils appellent *Chrétien*, comme si les autres journaux étaient faits par des turcs, l'ont accusé d'irréligion au sujet de la rue Tireboudin et de la rue Trousevache ; et le breton a été obligé de faire assigner ses accusateurs au châtelet.

Les rois méprisent toutes ces petites querelles ; ils font le bien général, tandis que leurs sujets animés les uns contre les autres font les maux particuliers. Un grand roi, tel que vous, Sire, n'est ni janséniste, ni moliniste, ni anti-encyclopédiste, il n'est d'aucune faction ; il ne prend parti ni pour ni contre un dictionnaire ; il rend la raison respectable et toutes les factions ridicules ; il tâche de rendre les jésuites utiles en Lorraine, quand ils sont chassés du Portugal ; il donne

1760. douze mille livres de rente, une belle maison, une bonne cave à notre cher frère *Ménou*, afin qu'il fasse du bien; il fait que la vertu et la religion consistent dans les bonnes œuvres, et non pas dans les disputes; il se fait bénir, et les calomniateurs se font détester.

Je me souviendrai toujours, Sire, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance, des jours heureux que j'ai passés dans vos palais; je me souviendrai que vous daigniez faire le charme de la société, comme vous faisiez la félicité de vos peuples; et que si c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je souhaite à votre Majesté que votre vie utile au monde, s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb* et *Muley-Ismaël* ont vécu l'un et l'autre au-delà de cent cinq ans. Si DIEU accorde de si longs jours à des princes infidèles, que ne fera-t-il point pour *Stanislas le bienfaisant*?

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE XXXII

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 28 mars.

JE vous suis très-obligé, Monsieur, de la belle tragédie de *Tancrède* que vous m'avez envoyée, avec la très-édifiante lettre qui la suit. On vous lit toujours avec un nouveau plaisir. Tout le monde littéraire vous prie de lui donner encore beaucoup de vos ouvrages avant d'aller habiter la Jérusalem céleste. Vous êtes si admiré sur la terre! restez-y tant que vous pourrez; et s'il vous est possible, venez bientôt revoir un de ceux qui vous admirent le plus. Si j'ai tardé long-temps à vous écrire, c'est que je n'ai pu le faire plutôt. J'ai été accablé d'affaires, sans les soins que l'électrice me donne dans sa grossesse. Si vous venez à Schwetzingen, vous verrez un papa jouer avec un enfant; et après l'avoir bercé, s'entretenir avec plaisir avec son cher suisse, pour qui j'aurai toujours une vraie estime.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

L E T T R E X X X I I I .

D U M E M E .

Schwetzingen, ce 15 juillet.

1761. J'É n'ai fait qu'un beau rêve, mon cher malade, qui, je crois, m'a causé plus de douleur que toutes vos infirmités ne vous en font ressentir. C'est une affaire faite, il faut se soumettre à la Providence. Je ne vous suis pas moins obligé de vos charmantes lettres et de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde. Je ferai très-aise de contribuer à l'édition de Corneille; j'y souscrirai pour dix exemplaires.

Votre Henriade va bientôt paraître en beaux vers allemands. J'y fais travailler un nommé *Schwartz*, très-médiocre conseiller que j'ai, mais très-bon poète, et qui a déjà traduit toute l'Énéide en vers, à la parfaite satisfaction des amateurs de la poésie allemande. S'il réussit également dans la Henriade, il pourra se vanter d'avoir enrichi la littérature allemande des deux meilleurs poèmes épiques qui existent. Soyez persuadé de l'estime particulière que j'aurai toujours pour vous.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

L E T T R E X X X I V .

D U M E M E .

J'AI été bien charmé, Monsieur, de recevoir la lettre que *Colini* m'a apportée. J'ai été bien aise de faire sa connaissance. Il paraît avoir beaucoup d'esprit et de mérite. 1761.

J'espère bien avoir la satisfaction, l'année prochaine, de vous revoir. Je suis bien mortifié d'en avoir été privé celle-ci. Faites toujours d'aussi beaux poèmes qu'*Homère*, mais ne devenez pas aveugle comme lui. Tous les amateurs de la bonne littérature y perdraient trop. Comme vous donnez présentement dans le vieux testament, ne croiriez-vous pas le livre de *Job* susceptible d'une belle poésie? je vous l'ai entendu louer bien souvent. C'est un temps actuellement où l'on a besoin d'être excité à la patience. Bien des gens font aujourd'hui aussi mal à leur aise que *Job* l'était sur son fumier. Vous vivez dans la tranquillité, mais j'espère qu'on en jouira bientôt par-tout, et que j'aurai le plaisir de vous assurer ici de la vraie estime que j'aurai toujours pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

L E T T R E X X X V .

DE S. A. S. MADAME

LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST.

Avril.

MONSIEUR,

1762. **N**E craignez-vous pas de m'enorgueillir, ou bien est-ce pour essayer si le cœur d'une allemande saura sentir la valeur d'une approbation aussi flatteuse que l'est la vôtre, que vous me l'accordez, et que vous y ajoutez de nouveau de ces faveurs aussi propres à servir de modèles qu'à vous attirer la reconnaissance des siècles à venir, par conséquent à vous immortaliser? Je ne suis pas assez philosophe pour résister à l'une (1); et pour l'autre, j'ai su vous lire, vous préférer, vous estimer: ce sont-là les titres des remerciemens dont je m'acquitte, qui me font oser vous demander votre amitié, et vous assurer que j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre tout acquise amie et très-humble servante,

E L I S A B E T H .

(1) Le Poëme de *Jeanne d'Arc*.

L E T T R E X X X V I .

M. DE VOLTAIRE,

A. S. A. E. LE PRINCE PALATIN.

Aux Délices, le 5 juillet.

MONSEIGNEUR,

JE voudrais bien que mon bon hiérophante trouvât grâce devant votre Altesse électorale. Il n'est ni janseniste ni moliniste; c'est le meilleur prêtre que je connaisse. Si les jésuites lui avaient ressemblé, ils feraient encore en Portugal, et ne feraient point honnis en France. Toute la famille d'*Alexandre* que j'ai mise à vos pieds, il y a un mois, attend ce que vous pensez d'elle pour savoir si elle doit se montrer.

Me fera-t-il permis d'avoir recours à votre protection pour le temporel (1), après avoir soumis le spirituel à vos lumières? Votre Altesse électorale voit que l'ame et le corps du petit suisse dépendent d'elle. La petite-fille de *Corneille* et son édition languissent. J'espère que M. de *Bekers* nous ranimera. C'est auprès de M. de *Bekers* que je vous implore; je crois qu'il n'y a point auprès de lui de meilleure protection que la vôtre. Daignez donc souffrir, Monseigneur, que j'adresse à votre Altesse électorale le triste et discourtois placet que je présente à votre contrôleur général.

(1) Il s'agissait d'une rente viagère que lui devait l'électeur.

— Il y a de fins courtifans italiens qui prétendent qu'il
1762. faut toujours aller au prince par les ministres, et moi,
Monseigneur, je tiens que dans votre cour il faut
aller au ministre par le prince, et que c'est toujours
à votre belle ame qu'il faut avoir recours.

Que votre Altesse électorale daigne agréer, avec sa
bonté ordinaire, l'attachement, la reconnaissance et
le profond respect, etc.

L E T T R E X X X V I I

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Schwetzingen, ce 28 juillet.

— J E ne puis vous exprimer combien votre famille
d'Alexandre m'a fait plaisir, Monsieur; j'aurais voulu
attendre la représentation pour vous marquer les
1762. éloges qu'elle mérite; mais la paresse des comédiens
qui, d'ailleurs, étaient déjà occupés à l'étude de
Tancrède, m'en a empêché. *Le Noble*, que vous
avez vu ici dans le rôle de *Lusignan*, fera cet honnête
homme de prêtre qui a si peu d'imitateurs: *Olympie*
fera représentée par la *Denesle*, jeune actrice qui tâche
d'imiter la *Claïron*, et qui a étudié deux ans avec elle.
Le Kain la connaît. La pièce, telle qu'elle est, me
paraît de toute beauté, et ressemble à vos autres
productions.

Je crois que vous aurez été content de la réponse
du baron de *Bekers*. Je fais fort bien qu'après avoir
pensé au spirituel, il ne faut pas oublier le temporel.
Je vous prie de ne pas oublier tout-à-fait Schwetzingen,
malgré votre faible santé, et foyez persuadé de la
sincère estime que j'aurai toujours pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

L E T T R E X X X V I I I .

D U M E M E .

1762. Je vous suis très-obligé, Monsieur, de m'avoir envoyé les deux chants de la Pucelle, que j'ai lu avec bien de l'empressement, de même que tout ce que vous écrivez. Vous me faites un bien sensible plaisir de m'apprendre que votre fanté et le fameux *Tronchin* vous permettront de venir chez celui qui aime et admire une personne d'un mérite tel que le possède le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

L E T T R E X X X I X .

D U M E M E .

Schwetzingen, ce 1 octobre.

UN œil poché et une cuisse en compote, m'ont empêché de répondre à votre dernière lettre au sujet du curé, et avec laquelle vous m'avez envoyé le supplément au discours aux Velches. Je reçois à ce moment votre seconde lettre touchant votre association à mon académie. Quoique je lui aye abandonné le choix de ses membres, je fais sûrement que les académiciens sont trop éclairés pour ne pas sentir le prix de vous voir de leur nombre. Je ne peux que vous témoigner ma reconnaissance de vouloir bien mêler votre nom avec le leur.

Soyez persuadé, mon cher vieux suisse, que tous les *Frérons* du monde ne pourront jamais diminuer la vraie estime que j'ai toujours eue pour la personne et le génie d'un homme tel que vous. Le critique âpre et amer n'atteignit jamais *Virgile*, *Salluste* et *Newton*; et tel qui critiqua l'église de Saint-Pierre à Rome, n'eût peut-être pas été en état de dessiner une église de village.

C'est avec ces sentimens et l'espoir de vous revoir encore, que je serai toujours votre bien affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

L E T T R E X L.

D E M. D E V O L T A I R E,

A U R O I D E P O L O G N E , P O N I A T O W S K I .

A Ferney, 3 février,

S I R E ,

1767. **M**A respectueuse reconnaissance n'a osé passer les bornes de deux lignes, quand j'ai remercié votre Majesté de ses bienfaits envers la famille des *Sirven*, qui lui devra bientôt son honneur et sa fortune; mais le bien que vous faites à l'humanité entière en établissant une sage tolérance en Pologne, me donne un peu plus de hardiesse. Il s'agit ici du genre-humain: vous en êtes le bienfaiteur, Sire. Vous pardonnerez donc au bon vieillard *Siméon* de s'écrier: *Je mourrai en paix, puisque j'ai vu les jours du salut.* Le vrai salut est la bienfaisance.

J'ai lu deux discours de votre Majesté à la diète, qui sont de cette éloquence qui n'appartient qu'aux grandes ames. Madame de *Geoffrin* est bien heureuse. Les vieillards de Saba en feraient autant que leur reine, s'ils n'avaient que leur vieillesse à surmonter; mais la caducité, jointe à la maladie, ne laisse de libre que le cœur. Permettez, Sire, que ce cœur, pénétré de vos vertus et de votre sagesse, se mette à vos pieds pour sa consolation.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

L E T T R E X L I .

D U R O I D E P O L O G N E , P O N I A T O W S K I .

Varsovie, le 21 février.

MONSIEUR de *Voltaire*, tout contemporain d'un homme tel que vous, qui fait lire, qui a voyagé, et ne vous a pas connu, doit se trouver malheureux. Si le roi mon prédécesseur eût vécu un an de plus, j'aurais vu Rome et vous. J'allais partir pour l'Italie lorsqu'il est mort, et je comptais revenir par chez vous. C'est un des plaisirs que me coûte ma couronne, et dont elle ne m'ôtera jamais le regret. Vous l'augmentez par votre lettre du 3 de ce mois; vous m'y tenez compte de faits qui ne sont malheureusement que des intentions. Plusieurs des miennes ont leur source dans vos écrits. Il vous ferait souvent permis de dire: *Les nations feront des vœux pour que les rois me lisent.*

Continuez, Monsieur, à jouir de votre gloire et à prouver au monde qu'il est des esprits qui ne s'épuisent point. Je suis bien véritablement,

Monsieur de *Voltaire*,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, roi.

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI,

6 décembre.

SIRE,

1767. ON m'apprend que votre Majesté semble désirer que je lui écrive. Je n'ai osé prendre cette liberté. Un certain *Bourdillon* (1), qui professe secrètement le droit public à Basle, prétend que vous êtes accablé d'affaires, et qu'il faut *captare mollia fandi tempora*. Je fais bien, Sire, que vous avez beaucoup d'affaires; mais je suis très-sûr que vous n'en êtes pas accablé, et j'ai répondu au sieur *Bourdillon*: *Res ille superior est negotiis*.

Ce *Bourdillon* s'imagine que la Pologne ferait beaucoup plus riche, plus peuplée, plus heureuse, si les chefs étaient affranchis, s'ils avaient la liberté du corps et de l'ame, si les restes du gouvernement gothico-sclavonico-romano-sarmatique étaient abolis un jour par un prince qui ne prendrait pas le titre de fils aîné de l'Eglise, mais celui de fils aîné de la raison. J'ai répondu au grave *Bourdillon* que je ne me mêlais pas d'affaires d'Etat, que je me bornais

(1) C'est le nom sous lequel M. de Voltaire avait publié l'Essai sur les dissensions des Eglises de Pologne. Mém. hist. Tome II.

à

à admirer, à chérir les salutaires intentions de votre Majesté, votre génie, votre humanité, et que je laissais les *Grotius* et les *Puffendorf* ennuyer leurs lecteurs par les citations des anciens qui n'ont pas fait le moindre bien aux modernes. Je fais, disais-je à mon ami *Bourdillon*, que les Polonais seraient cent fois plus heureux, si le roi était absolument le maître; et que rien n'est plus doux que de remettre ses intérêts entre les mains d'un souverain qui a justice dans l'esprit et justice dans le cœur; mais je me garde bien d'aller plus loin. Vous n'ignorez pas, M. *Bourdillon*, qu'un roi est comme un tisserand continuellement occupé à reprendre les fils de sa toile qui se cassent; ou, si vous l'aimez mieux, comme *Sisyphé* qui portait toujours son rocher au haut de la montagne, et qui le voyait retomber; ou enfin comme *Hercule* avec les têtes renaissantes de l'hydre.

M. *Bourdillon* me répondit: Il finira sa toile, il fixera son rocher, il abattra les têtes de l'hydre.

Je le souhaite, mon cher *Bourdillon*, et je fais des vœux au ciel avec vous pour qu'il réussisse en tout, et pour que les hommes soient moins asservis à leurs préjugés et plus dignes d'être heureux. Je ne doute pas qu'un grand jurisconsulte comme vous, ne soit en commerce de lettre avec un grand législateur. La première fois que vous l'ennuieriez de votre satras, dites-lui, je vous en prie, que

Je suis avec un profond respect, avec admiration, avec dévouement,

de sa Majesté, etc.

L E T T R E X L I I I .

D E M. D E V O L T A I R E ,

AU ROI DE DANEMARCK , CHRISTIAN VII.

Novembre.

S I R E ,

1770. M. d'Alembert m'a instruit des bontés de votre Majesté pour moi. Tant de générosité de votre part ne m'étonne point ; mais l'objet m'en étonne : ce n'était pas sans doute à un simple citoyen comme moi qu'il fallait une statue. L'Europe en doit aux rois qui voyagent pour répandre des lumières , qui ont la modestie de croire en acquérir , qui donnent des exemples en prétendant qu'ils en reçoivent , qui emportent les vœux de tous les peuples chez lesquels ils ont été , qui ne reçoivent leurs sujets que pour les rendre heureux , pour en être chéris et pour les venger des barbares.

Je suis près de finir ma carrière lorsque votre Majesté en commence une bien éclatante. L'honneur qu'elle daigne me faire , répand sur mes derniers jours une félicité que je ne devais pas attendre. Je sens combien il est flatteur de finir par avoir tant d'obligations à un tel monarque.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance , etc.

L E T T R E X L I V .

DU ROI DE DANEMARCK , CHRISTIAN VII.

Friederichsberg , ce 15 décembre.

Monsieur de Voltaire , toujours poli et plein d'esprit , je fais bien à quoi je dois ce que la lettre contient de flatteur pour moi. Je dois à sa politesse ce qu'il mérite de ma part et de tout le public par une longue suite de ses actions. Vous réussissez à faire des heureux en éclairant les hommes et leur apprenant à penser librement. Je suis moins heureux avec la meilleure volonté du monde et le pouvoir d'un souverain. Je n'ai pas encore pu parvenir à lever les obstacles qui s'opposent à rendre la liberté civile à la plus grande portion de mes sujets. Vous vous occupez présentement à délivrer un nombre considérable des hommes du joug des ecclésiastiques , le plus dur de tous , parce que les devoirs de la société ne sont connus que de la tête de ces Messieurs , et jamais sentis de leur cœur. Ceci vaut bien se venger des barbares.

Je suis avec beaucoup d'estime ,
votre affectionné ,

CHRISTIAN.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE DANEMARCK.

A Ferney, 15 janvier.

SIRE,

— RIEN n'est si ennuyeux que trop de vers : je
1771. demande pardon à votre Majesté de lui en présenter
une si énorme quantité ; mais en récompense je
prends la liberté de lui envoyer beaucoup plus de
prose. Le paquet doit lui arriver par les voitures
publiques.

Sa Majesté me permettra-t-elle de la féliciter sur
le bien qu'elle fait à ses sujets ? La liberté qu'elle veut
donner aux hommes est assurément plus précieuse
que la liberté des livres.

Je suis avec le plus profond respect et la plus
sincère reconnaissance,

de votre Majesté, etc.

LETTRE XLVI.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE SUEDE, GUSTAVE III.

12 novembre.

SIRE,

C'EST avec ces larmes qu'arrachent l'attendrisse-
ment et l'admiration, que j'ai lu l'éloge du roi votre
père, composé par votre Majesté. L'Europe pro-
1771. nonce le vôtre ; permettez à un étranger de joindre
sa voix à toutes celles qui font mille vœux pour
vous. Si je ne suis pas né votre sujet, je le suis par
le cœur, et les sentimens de ce cœur que vous avez
pénétré font l'excuse de la liberté que je prends.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

de votre Majesté, etc.

L E T T R E X L V I I

D E M. D E V O L T A I R E,

A U R O I D E P O L O G N E , P O N I A T O W S K I.

A Ferney, 3 décembre.

S I R E,

— 1771. V O T R E Majesté m'a honoré de trop de bontés pour que je ne mêle pas ma voix à toutes celles qui font des vœux pour votre conservation et pour votre bonheur. Ma voix, à la vérité, n'est que celle qui crie dans le désert, mais elle est sincère; elle part du cœur. Et quel cœur en effet ne doit pas être sensible à tout ce qui intéresse votre personne! Il faut être barbare pour ne pas vous aimer: il faut entendre bien mal ses intérêts pour ne vous pas servir. Mais la vraie bonté et la vraie vertu triomphent de tout à la fin.

Permettez-moi de faire les vœux les plus sincères pour votre félicité dont vous êtes si digne.

Je suis avec la plus parfaite reconnaissance et le plus profond respect, etc.

L E T T R E X L V I I I

D E M. D E V O L T A I R E,

A U R O I D E P O L O G N E , P O N I A T O W S K I.

A Ferney, 6 décembre.

S I R E,

P E R M E T T E Z à mon sincère attachement pour votre personne, pour votre cause, pour vos vertus, de dire encore un mot à votre Majesté. 1771.

Tous les papiers publics disent que *Kozinski* avait fait ferment à la *sainte Vierge*, ainsi que les autres conjurés, de consommer leur attentat sacrilège. Je respecte fort la *sainte Vierge*; je suis seulement fâché que *Polrot*, *Jean-Châtel*, *Ravaillac*, *Damiens*, le révérend père *Malagrida*, etc. etc. aient eu tant de religion.

Oserai-je demander à votre Majesté s'il n'est pas vrai que votre aspect, vos discours, le souvenir de vos vertus, enfin l'humanité, aient réveillé dans le cœur de l'assassin les sentimens naturels que la dévotion à la *sainte Vierge* avait un peu endormis? La religion avait part au crime, et la nature l'a empêché.

Au reste, on est persuadé que cette horreur tournera à votre avantage. Le bien fort du mal, comme

— les moissons viennent de la fange. Il sera désormais
 1771 trop honteux d'être rebelle. Les confédérés eux-
 mêmes vous aimeront comme tous les esprits bien
 faits de l'Europe vous aiment.

Si votre Majesté daigne répondre en deux lignes
 à ma question, je la supplie d'adresser sa lettre à
 Genève.

Je suis avec le plus profond respect et avec un
 attachement qui redouble tous les jours,

Sire,

de votre Majesté, etc.

L E T T R E X L I X.

DU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

Varsovie, ce 28 décembre.

MONSIEUR de *Voltaire*, c'est avec le plus grand
 plaisir que je répons à votre lettre du 3 du cou-
 rant. Votre voix doit être assurément distinguée entre
 toutes celles qui m'ont parlé depuis le 3 novembre
 dernier. Vous trouverez bon cependant que je ne
 convienne pas de la comparaison que vous vous
 donnez. Celui dont la voix criait dans le désert,
 annonçait quelqu'un de plus grand que lui, et c'est
 ce que vous ne sauriez faire. Mais si l'intérêt le
 plus constant de ma part à votre conservation et à
 votre gloire, mérite de la reconnaissance, il est vrai
 que vous m'en devez. Je suis bien véritablement,
 Monsieur,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, roi.

L E T T R E L.

D U M E M E.

Varfovie, le 1 de janvier.

— **M**ONSIEUR de *Voltaire*, j'ai répondu par Paris, ^{1772.} il y a cinq jours, à votre lettre du 3 décembre. J'ai reçu depuis votre seconde du 6, et je crois ne pouvoir mieux répondre à celle-ci qu'en vous envoyant les pièces ci-jointes dont je vous garantis la vérité exacte.

Je mets au nombre des vœux les plus chers à mon cœur de vous voir conservé à tout ce siècle que vous avez éclairé.

C'est avec la plus véritable reconnaissance que je reçois les témoignages si affectueux de vos sentiments pour moi, et que je suis,

Monfieur,

votre très-affectionné,
STANISLAS-AUGUSTE, roi.

L E T T R E L I.

D U R O I D E S U E D E , G U S T A V E I I I.

A Stockholm, ce 10 janvier.

MONSIEUR de *Voltaire*, vous jetez donc aussi quelquefois un coup d'œil sur ce qui se passe dans notre Nord ! Soyez persuadé que du moins nous y connaissons le prix de votre suffrage, et que nous le regardons comme le plus grand encouragement à bien faire dans tous les genres. Je prie tous les jours l'Être des êtres qu'il prolonge vos jours si précieux à l'humanité entière, et si utiles aux progrès de la raison et de la vraie philosophie. ^{1772.}

Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait, Monsieur de *Voltaire*, en sa sainte garde, étant

votre très-affectionné,

G U S T A V E.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A SA MAJESTÉ LA REINE DE SUÈDE.

MADAME,

1774. L'HONNEUR que me fait votre Majesté redouble
le petit chagrin d'avoir quatre-vingts ans, et d'être
sur le bord du lac de Genève, au lieu d'être venu
faire ma cour au lac Meller. Je ne pourrais mourir
content qu'après m'être jeté à vos pieds et à ceux
du roi votre digne fils ; et je ne peux être consolé
de cette privation que par la bonté avec laquelle
votre Majesté a daigné se souvenir de moi. L'aca-
démie que vous protégez fera employée à célébrer
le plus beau règne de la Suède. Que ne puis-je
venir joindre ma faible voix à toutes celles qui sont
inspirées par l'admiration et par l'amour !

Je suis avec un profond respect et la plus vive
reconnaissance,

Madame,

de votre Majesté, etc.

*Fin du volume des Lettres de l'impératrice de Russie et
de M. de Voltaire, etc.*

KSIEGARNIA
ANTYKWARIAT

DOM
KSIAZKI
DOM

200,

Nr 015120 G

